ENQUÊTE SUR
l'histoire
Trimestriel ▲ N° 17 ▲ 38 F

DOSSIER : L'ANNÉE 1936

LA VÉRITÉ SUR CLOVIS

LE MIRACLE FRANC
KARL-FERDINAND WERNER

LE CHRISTIANISME DES BARBARES
ERNEST RENAN

LES INVASIONS GERMANIQUES
MICHEL ROUCHE

NOS ANCÊTRES LES BARBARES
PIERRE MAUGUÉ

LE VRAI VISAGE DE CLOVIS
DOMINIQUE VENNER

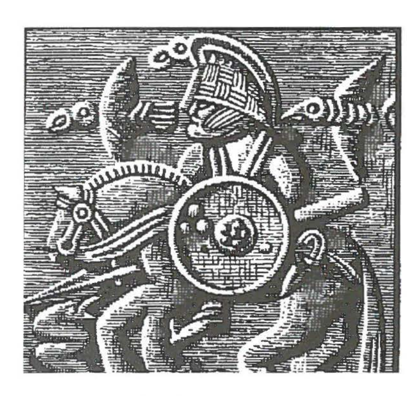
M 4250 - 17 - 38,00 F - RD

S O M M A I R E

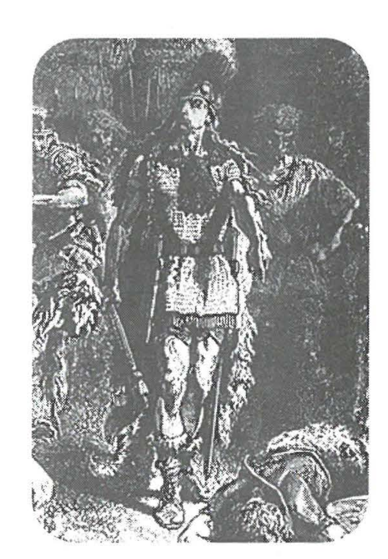
LA VÉRITÉ SUR CLOVIS



Baptême de Clovis



Le dieu Odin



Le vase de Soissons

En couverture : Clovis. Statue de l'église Sainte-Clotilde, à Paris





DR

Directeur de la Rédaction : Dominique Venner
Directeur de la publication et gérant : Gérald Penciolelli
Directrice artistique : Céline Puybareau-Manaud
Relations publiques : Véronique Villain

Ont collaboré à ce numéro :

Jean-Paul Angelelli, Alain de Benoist, Jean-Joël Brégeon, Guy Chambarlac, Xavier Cheneseau, Philippe Conrad, Jean Kappel, Michel Lentigny, Jean Mabire, Macha Manski, Pierre Maugué, Michel Rouche, Virginie Tanlay, Frédéric Valloire, Éric Vatré, Dominique Venner, Karl-Ferdinand Werner.

Enquête sur l'histoire
est édité par la société EC2M,
Sarl au capital de 50 000 F. RC Paris B 385 099 528.
Siège social : 60 Bd Malesherbes, 75008 Paris. Tél.: (1) 40.05.10.08.
Imprimerie Maulde et Renou.
N° de commission paritaire 80171. Dépôt légal à parution ISSN 1166-1232
Bulletin d'abonnement et Bon de commande encartés non numérotés entre les pages 34 et 35.

Actualité de l'histoire

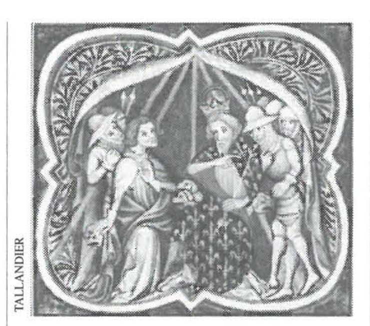
EXPOSITIONS

Vie quotidienne au Moyen Âge

Les fouilles archéologiques entreprises depuis une quinzaine d'années au cœur de la ville de Metz ont mis à jour de nombreux vestiges témoins du passé médiéval de la cité. Une exposition se propose, à travers la présentation d'objets usuels, issus de ces fouilles, de reconstituer quelques-uns des aspects de la vie quotidienne au Moyen Âge. De la vaisselle de table (assiettes, tasses, pichets, gobelets...), des ustensiles de cuisine (jattes, vases, poêlons...), des accessoires de toilette (rasoirs, pinces à épiler, pots à onguents, cure-oreilles...), des aumonières, des fourreaux de couteau, des chaussures de cuir, des dés à coudre, des épingles... mais aussi des objets de dévotion (statuettes en terre cuite, ou en os) ou encore des enseignes de pélerinage participent à la mise en scène.
Metz médiéval. Musées de la Cour d'Or. 2, rue du Haut Poirier, 57000 Metz. Tél : 87.75.10.18. D'octobre1996 à mars 1997.

Le sacre des rois de France

Le « Palais du Tau » – il tient ce nom de son plan en forme de T –, le palais archiépiscopal qui jouxte la cathédrale de Reims, a été au fil des siècles au cœur même des cérémonies des sacres des rois de France. C'est au Palais du Tau que se déroulait le lever solennel du roi à l'aube de la journée du sacre. Le festin royal, à l'issue de la cérémonie, avait lieu dans la grande salle des banquets, à l'étage. Une exposition évoque aujourd'hui le protocole selon lequel, de Louis le Pieux, en 816, à Charles X, en 1825, les rois de France ont été sacrés à Reims. La salle basse gothique est désormais ouverte au public. Une exposition y témoigne des différentes étapes de l'édification de la cathédrale Notre-Dame ; elle retrace aussi l'histoire du site, que la


TALLANDIER

Louis le Pieux châtie son fils Pépin pour ses mauvaises mœurs.

découverte de vestiges gallo-romains permet de faire remonter au IVe siècle ap. J.-C.
Lieux d'histoire, lieux de mémoire, de Clovis à Charles X. Palais du Tau. 2, place du cardinal Luçon, 51100 Reims.
Tél : 26.47.81.79. À partir du 19 septembre.

L'univers de la marquise de Sévigné

Carnavalet a été pendant presque 20 ans, de 1677 à 1696, la résidence parisienne de Madame de Sévigné. Pour commémorer le tricentenaire de sa mort, une exposition se propose de recréer à travers des portraits peints, des estampes, quelques meubles, mais aussi des manuscrits et des éditions originales de ses lettres, l'univers de la marquise épistolière. Parmi les 1 373 lettres connues de Madame de Sévigné – dont plus de 1 000 adressées à sa fille –, seulement une centaine d'autographes nous sont parvenus. Quelques-uns sont présentés ; ils témoignent des difficultés rencontrées pour leur transcription. Enfin, la diffusion de l'image de la marquise à travers les siècles (sur des cahiers d'écolier, des boîtes de chocolats...) est un des autres volets de l'exposition.
Madame de Sévigné. Musée Carnavalet. 23, rue de Sévigné, 75003 Paris.
Tél : 42.72.21.13.
Du 15 octobre 1996 au 12 janvier 1997.

Millénaire du comté d'Eu

En 996 – il y a tout juste 1 000 ans – Richard Ier sans Peur, petit-fils du chef viking Rollon, fondait aux confins de la Normandie le Comté d'Eu. Ses aïeux venus de Norvège à bord de leurs drakkars avaient obtenu du roi de France Charles le Simple au traité de Saint-Clair-sur-Epte en 911 les terres de la future Normandie. Convertis au christianisme, ils s'étaient rapidement mêlés aux populations celtes et avaient su assurer à leur duché prestige et rayonnement. Pour commémorer ce millénaire, une pierre de la région d'Alesund en Norvège, sur laquelle reposera un bas-relief en bronze, sera dressée à Eu. Une flamme partie de Norvège à bord d'un drakkar, remontera la Seine jusqu'à Rouen, visitera les principaux sites historiques normands, puis sera déposée symboliquement au pied de la stèle. Diverses manifestations (conférences, cycle de cinéma, installation d'un village viking dans le parc du château...) contribueront à marquer l'événement.
Mille ans d'histoire commune.
Renseignements : Association pour la commémoration du Millénaire de la fondation du Comté d'Eu. Château – Mairie, 76260 Eu. Tél : 35.86.82.42.

Histoire de la monnaie

À Lyon, sous la place des Terreaux, à l'emplacement de la Fontaine Bartholdi, un véritable trésor avait été découvert en 1993, à l'occasion de travaux souterrains. Composé de 545 monnaies d'or et d'argent il avait été enfoui là en 1360, en pleine guerre de Cent Ans. Sans doute appartenait-il à un négociant en relation avec des marchands étrangers (on y trouve un sequin de Venise et des florins) qui avait été contraint de quitter précipitamment la ville. L'exposition situe le trésor dans le contexte troublé de l'époque, et éclaire sur le système monétaire de la féodalité, où malgré la survivance de monnaies locales, se manifestait la volonté royale d'imposer une monnaie nationale.
Le trésor des Terreaux. Musée des Beaux-Arts de Lyon. Palais Saint-Pierre. 20, place des Terreaux, 69001 Lyon.
Tél : 72.10.17.40. Jusqu'au 16 février 1997.

EN BREF

L'Histoire sur France 3

France 3 continue à programmer chaque semaine « Les Dossiers de l'histoire », en alternance une fois par mois avec le magazine « Les Brûlures de l'histoire ». L'histoire du XXe siècle est toujours privilégiée. Deux émissions consacrées à André Malraux, commémoreront les 23 et 30 novembre le vingtième anniversaire de sa mort. Un document sur l'histoire de l'immigration en France a été retenu. Une série de trois films sur la collaboration secrète d'Hitler et Staline, intitulés *Les liaisons dangereuses*, seront diffusés les 7, 14 et 21 décembre.
Les Dossiers de l'histoire et Les Brûlures de l'histoire, le samedi à 22 h 30 sur France 3.

Drieu à l'université

Mort en 1945, l'écrivain Pierre Drieu La Rochelle continue de susciter des interrogations de part et d'autre de l'Atlantique. La publication des actes du Colloque international qui s'était tenu en décembre 1993 à la Sorbonne en témoigne. L'une des contributions, due à Richard J. Golsan, souligne que plusieurs universitaires américains consacrent leurs travaux à l'auteur du *Feu follet*. Il observe néanmoins le refus par ces universitaires d'affronter le dilemme de la conciliation chez un écrivain du talent et de convictions fascistes.
Drieu La Rochelle, écrivain et intellectuel. Textes réunis par Marc Dambre. Centre de Recherche « Études sur Nimier ». Presses de la Sorbonne Nouvelle. 13, rue Santeuil, 75005 Paris, 290 pages, 140 F.

Shakespeare normand ?

Dans sa *Promenade en Normandie avec un guide nommé Shakespeare*, qu'il vient de publier aux éditions Corlet, Philippe Vatinel – à la fois exégète de Shakespeare et fin

ANDRÉ MALRAUX : PORTRAIT D'UN AVENTURIER

Le 23 novembre 1996, vingt ans après la mort d'André Malraux, ses cendres seront transférées au Panthéon. Admirateur dans sa jeunesse de Charles Maurras avant de devenir celui du général de Gaulle, Malraux a brouillé les cartes et vécu assez longtemps pour nous donner des images contradictoires de son personnage. On ne peut tout réussir en même temps : être un révolutionnaire et un romancier, un intellectuel et un colonel, un ministre et un prophète… Il fut gaulliste après voir été communiste, et commanda au feu la brigade « Alsace-Lorraine » tout en restant indéfectiblement fidèle à son amitié avec Drieu La Rochelle.
On aime ou on déteste Malraux. Mais il ne peut laisser indifférent, tant son œuvre sulfureuse, parcourue par les grands souffles de la violence et de la mort, appartient à notre siècle. Ceux qui ont été dans leur jeunesse fascinés par ses grands romans, enracinés dans leur temps comme d'autres le sont dans leur glèbe, ont parfois mal compris que tout ce sang versé aboutisse un jour à une obsession de l'art pour l'art : le poseur de bombes se transmuait en gardien de musée !
Mais Malraux restait extralucide : il avait compris, dans sa chair et dans son âme, qu'à une fiévreuse entre-deux-guerres, qu'il vécut d'ailleurs comme une guerre nouvelle poussée à son paroxysme, allait succéder un interminable et paisible après-guerre, du moins en Occident. Au déclin des guerriers succédait la fortune des marchands.
Naître en l'an premier de notre siècle, le 3 novembre 1901 exactement, permet de fixer la trajectoire d'un homme trop jeune pour participer à la Première Guerre mondiale et qui va trouver dans la Révolution un exutoire à cette fièvre étrange qui le brûle, celle d'un aventurier sans doute davantage que celle d'un militant. L'important, comme il le dira un jour d'un de ses héros dans *La Voie royale*, c'est de *« laisser une cicatrice sur la carte »*.
Le jeune André, dont les parents divorceront quelques années après sa naissance, se veut de nulle part. Il s'enracine avant tout dans l'histoire de son époque et va un jour chercher jusqu'en Chine ou en Espagne ceux qu'il choisit pour ses véritables frères en violence et en rêve.


DR

André Malraux en 1924 à son retour d'Indochine.

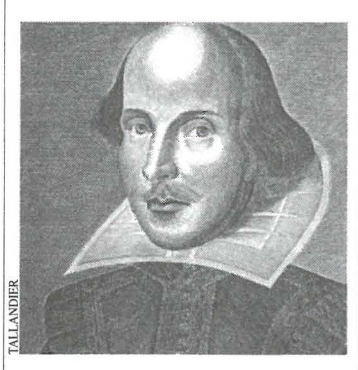
Au moment où la guerre se termine, il renonce à passer son bac et, hanté par *« ce vice impuni, la lecture »*, travaille chez un libraire-éditeur. Il a déjà décidé qu'il serait un grand écrivain. Il voyage en Italie et en Allemagne, mais il se sent irrésistiblement appelé par l'ailleurs et le plus loin. C'est l'expédition en Indochine, le procès pour vol de statues, la condamnation à trois ans de prison ferme, le procès en appel, la pétition de nombreux écrivains, émus des *« malheurs »* de ce jeune collègue, et le sursis.
Erreur de jeunesse ou volonté de se situer *« par-delà le bien et le mal »* ? De retour en Indochine, la politique le happe. Il rédige un brûlot anticolonialiste. Revenu à Paris, il entre chez Gallimard pour s'occuper d'ouvrages d'art. On commence à mieux discerner les passions de ce mince garçon à la longue mèche sombre et au regard inquisiteur.
Après quelques essais, parfois inspirés par le surréalisme, il publie en 1928 son premier roman : *Les Conquérants*. De tous les livres de Malraux, c'est sans doute le plus parfait : l'action s'y resserre, serrée comme un poing qui tient une grenade. Avec *Les Réprouvés* de von Salomon, c'est sans nul doute le chef-d'œuvre d'un nouveau genre : le roman politique, on peut même dire le roman terroriste. Ce saut dans l'action dépasse par son intensité même tous les partis et toutes les causes.
Sera-t-il capable d'écrire un autre livre de la même force ? Il y arrive dès 1930, à moins de trente ans, avec *La Voie royale*, dont l'exotisme de façade sert de décor à une marche hallucinée vers l'inquiétude et la mort.
Le jeune romancier révélé par l'éditeur Bernard Grasset va continuer à frénétiquement découvrir le monde : l'Afghanistan, les Indes, la Chine, le Japon, les États-Unis. 1933 est pour lui l'année décisive, celle de *La Condition humaine*, publiée chez Gallimard, et du Prix Goncourt. Le livre est mieux construit que *Les Conquérants*, même s'il se situe dans une même atmosphère de révolution chinoise. Mais il est plus fabriqué, plus artificiel, plus ambitieux aussi, avec ce constant dialogue de la raison et de l'instinct chez les jeunes révolutionnaires promis à la torture et à la mort.
Ce livre va être lu, avec une brûlante passion, par tous les révolutionnaires, et peut-être plus encore par les « fascistes » que par les communistes, tant on y trouve un pessimisme hautain digne du comte de Gobineau et un activisme qui évoque le socialisme héroïque d'un Georges Sorel.
Infiniment plus nietzschéen romantique que marxiste « scientifique », Malraux va devenir, pour quelques années, l'intellectuel de choc des meetings communistes, sans pour autant convaincre ses partisans comme ses adversaires, prompts à déceler ce que son attitude comporte d'illusion et de lyrisme.
Il multiplie alors les prises de paroles pour la défense d'une « culture », qui fait bon ménage avec la barbarie stalinienne, et s'attire, avec un indéniable sens de la publicité le renom du scandale.
La guerre d'Espagne marque sans doute pour lui le sommet de la conjonction de son engagement et de son art. *L'Espoir* est un très grand roman, dont il fera lui-même un très grand film. C'est, magnifiquement écrit, le contrepoint de son passage dans l'aviation républicaine, en écrivain saisi par le démon de l'action guerrière.
Sa vie se serait arrêtée en 1940 qu'il aurait donné le meilleur de son œuvre. Résistant assez tardif pendant l'Occupation, il n'en devient pas moins ministre du général de Gaulle en 1945, puis en 1958. Pendant trente ans, il va, comme malgré lui, faire oublier l'agitateur intransigeant qu'il fut jadis, au profit d'un personnage de plus en plus officiel, au visage tourmenté, dont les propos n'échappent parfois ni à la boursouflure ni à l'incohérence, ce qui n'empêche des éclairs de génie divinatoire.
Il meurt le 23 novembre 1976, après avoir côtoyé la plupart des grands de ce monde et prononcé les plus fortes oraisons funèbres de son temps. La sienne reste à écrire.

JEAN MABIRE

Jean Mabire a récemment publié un roman aux Presses de la Cité, *Opération Minotaure*. À la fin du mois de septembre paraîtra le tome 3 de *Que lire ?* qui réunit 75 nouveaux portraits d'écrivains.

À l'occasion du vingtième anniversaire de la mort d'André Malraux, diverses manifestations et publications sont prévues. Colloque international *André Malraux, L'homme des univers et les lieux de mémoire*, avec la participation de Pierre de Boisdeffre, André Brincourt, Michel Cazenave, Olivier Germain-Thomas, etc., à Verrières-le-Buisson puis à la Sorbonne, du 21 au 29 novembre. Renseignements : (1) 69 30 71 12.
Parution du troisième tome des œuvres complètes d'André Malraux à La Pléïade, chez Gallimard, en novembre. Gallimard publie également en septembre dans la collection Folio-Essais un recueil inédit d'articles et de discours intitulé *La politique, la culture (1925-1975)*. Les œuvres de Malraux sont inscrites au programme des classes de première pour la préparation du baccalauréat de français. Dans cette perspective, des copies du film *L'Espoir* réalisé en 1938 par Malraux, seront diffusées dans les lycées et collèges.

connaisseur de la Normandie – suggère que l'auteur d'*Hamlet* n'avait pas seulement une connaissance historique de la Normandie, mais qu'il y était venu combattre pendant les guerres de religion aux côtés des bandes protestantes du futur Henri IV. D'où le rapprochement troublant du *Songe d'une nuit d'été* avec certaines fêtes normandes. Ou l'étrange correspondance des chansons qui agrémentent ses pièces avec de vieux airs normands. Il va jusqu'à supposer normande l'origine du nom de Shakespeare – à rapprocher de Sacquespée encore fréquent aujourd'hui. Chateaubriand, qu'il cite, ne prétendait-il pas que la Normandie avait donné vie à deux grands poètes, Corneille en France et Shakespeare en Angleterre ?


TALLANDIER

William Shakespeare

Musique et identité

Les rapports que certaines formes de musique contemporaine entretiennent avec les identités régionales ont récemment fait l'objet d'un mémoire de maîtrise, soutenu à l'université de Nice. Y étaient évoqués successivement la musique industrielle, la oï et le rock régional. Cette étude a été publiée par les soins du groupe *Nos Racines*, auprès duquel elle est disponible.
La diffusion de l'idéal identitaire à travers la musique contemporaine. 486 pages, 180 F. *Nos Racines*. B.P. 13, 06301 Nice cedex 04.

L'homme de Piltdown

En 1912, Charles Dawson, un avocat britannique, paléontologue amateur et Arthur Smith Woodward, conservateur au British Museum de Londres, présentaient à la Geological Society les restes d'un hominien, sorte de chaînon manquant entre le singe et l'homme, qu'ils avaient exhumé dans le Sussex, à Piltdown. La découverte souleva d'intenses controverses scientifiques – jusqu'à ce que l'on admette, en 1953, qu'il s'agissait d'un faux, un habile montage entre une mâchoire d'orang-outang et un crâne humain. Quarante ans après, l'auteur de la supercherie n'était toujours pas connu. Deux chercheurs du King's College viennent sans doute de le démasquer, grâce aux similitudes de traitement appliqué à des ossements contenus dans une valise ayant appartenu au conservateur du département de zoologie du Museum d'histoire naturelle de Londres en 1912, et retrouvée sous les toits du museum.

Avec Charette

Il y a deux cents ans, le 29 mars 1796, le chevalier de Charette était exécuté place Viarmes, à Nantes, quelques jours après avoir été capturé par les « Bleus » du général Hoche. Le chef vendéen avait pendant trois années mené une lutte sans merci « Pour Dieu et pour le Roi » contre les armées de la République. Bernard Capo pour les dessins et Guy Lehideux pour les textes ont retracé en bande dessinée l'épopée du « Roi de la Vendée ». L'ensemble est d'une grande fidélité historique. Cet album qui inaugure une nouvelle collection intitulée « Le vent de l'histoire » est une incontestable réussite. Même les plus réticents à l'encontre de la bande dessinée en conviendront.
Éditions du Triomphe (7, rue Bayen. 75017 Paris), 40 pages, 89 F.

Souvenir vendéen

Reynald Secher n'est pas seulement l'historien du martyre vendéen, dont il avait établi le coût humain dans *La Vendée-vengé*. En 1992, à la tête de l'association Mémoire du futur, il s'est porté acquéreur, à La Chapelle Basse Mer, des ruines de la chapelle Saint-Pierre, édifiée au XVIe siècle, et qui avait justement été le théâtre de massacres perpétrés par les Bleus pendant les guerres de Vendée. Depuis l'été 1994, entouré d'une équipe de bénévoles, il a entrepris de la restaurer. Le gros œuvre est achevé. Elle devrait prochainement être consacrée.
Association Mémoire du futur. 39, boulevard Barbot, 35530 Noyal-sur-Vilaine. Tél : 99.04.00.69.

LIVRES ANNONCÉS

Biographies

– *Richard Cœur de Lion*, par John Gillingham, traduit de l'anglais, préface d'Ivan Cloulas. En octobre, chez Noêsis.

– *Anne de Bretagne*, par Hervé Le Boterf. En novembre, chez France-Empire.

– *Anne Boylen*, par Dominique Muller. En octobre, chez Nil.

– *Montaigne philosophe*, par Ian McLean. En septembre, aux Puf.

– *Madame de Maintenon*, par André Castelot. En septembre, chez Perrin.

– *Philippe-Égalité*, par Évelyne Lever. En octobre, chez Fayard.

– *Marie-Caroline, duchesse de Berry*, par Edmond Dupland. En novembre, chez France-Empire.

– *Raspoutine*, par Henri Troyat. En octobre, chez Flammarion.

– *Un maître d'Allemagne, Heidegger et son temps*, par Rüdiger Safranski, traduit de l'allemand. En septembre, chez Grasset.

– *Philippe Henriot*, par François-René Nans, préface de Charles Filippi. En septembre, chez M. Pelletier (11 rue Jean-Jacques Rousseau, 95160 Montmorency)

– *Ribbentrop*, par Michel Bloch. En septembre, chez Plon.

– *Kléber Haedens*, par Étienne de Montety. En octobre, chez Grasset.

– *Helmut Kohl*, par Jean-Paul Picaper et Karl-Hugo Pruys. En octobre, chez Fayard.

Essais, documents, mémoires

– *Initiation à l'histoire de l'Église*, par Philippe Tourault. En septembre, chez Perrin.

– *Histoire de l'empire byzantin*, par Georges Ostrogorsky. En septembre, chez Payot.

– *Mentalités médiévales, XIVe-XVe siècles*, par Hervé Martin. En septembre, aux Puf.

– *Le règne de l'histoire*, par Jean-Marie Goulemot. En octobre, chez Albin Michel.

– *La Révolte des Cipayes*, par James Mac Cearney. En novembre, chez Jean Picollec.

– *Les gueules cassées : histoire des gueules cassées de la Première Guerre mondiale*, par Sophie Delaporte. En novembre, chez Noêsis.

– *Soixante-dix ans d'émigration russe*, par Nikita Struve. En octobre, chez Fayard.

– *Le temps des chemises vertes. Henry Dorgères et le rêve d'une nation paysanne, 1929-1939*, par Robert O. Paxton. En octobre, chez Flammarion.

– *Histoire de la Milice*, par Pierre Giolitto. En octobre, chez Perrin.

– *Les nationalistes en France*, par Roland Gaucher. En septembre, chez Jean Picollec.

– *Rue de l'Élysée, Journal I (1965-1967)*, par Jacques Foccart. En octobre, chez Fayard.

– *Ce que le siècle m'a dit. Mémoires*, par Dominique Desanti. En octobre, chez Plon.

– *Une histoire du XXe siècle, (anthologie)*, par Raymond Aron. En octobre, chez Plon.

– *L'épopée des chemins de fer*, par Arthur Conte. En septembre, chez Plon.

– *Paul Touvier ou l'honneur d'un milicien*, par Jean-Claude Valla. En octobre, aux Éditions du Camelot et de la Joyeuse Garde.

– *Dictionnaire encyclopédique* (réédition, 8 volumes), par Michel Mourre. En septembre, chez Bordas.

– *Dictionnaire des intellectuels français, les personnes, les lieux, les moments*, sous la direction de Jacques Julliard et Michel Winock. En octobre, au Seuil.

Pages réalisées par Macha Manski

Agenda de l'histoire

Septembre

1er septembre
1159 – Mort du pape Adrien IV, adversaire de l'empereur Frédéric Ier Barberousse.

2 septembre
1792 – Assassinat de la princesse de Lamballe à l'angle de la rue du Roi-de-Sicile et de la rue des Ballets à Paris. Après l'avoir assommée et décapitée, ses bourreaux brandissent sa tête au bout d'une pique devant la fenêtre de Marie-Antoinette, prisonnière au Temple. Puis, ils lui arrachent le cœur et vont le manger dans un restaurant du Palais-Royal. À cette époque, la rue du Roi-de-Sicile s'appelait la rue des Droits-de-l'homme. D'après Geneviève Dormann, toute femme qui passe rue des Ballets, rebaptisée rue Mahler, éprouve encore aujourd'hui un malaise indéfinissable mais certain.


TALLANDIER

La princesse de Lamballe

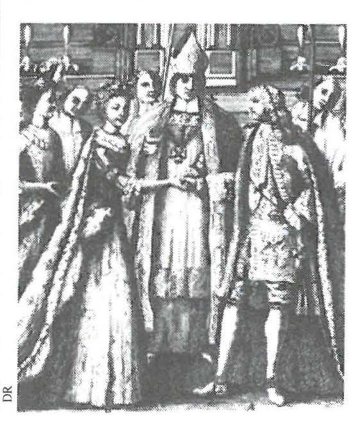
4 septembre
1791 – L'Assemblée nationale vote le texte définitif de la première Constitution. Celle-ci est précédée d'une Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Le roi prêta serment à cette constitution, de type monarchique, le 14 septembre 1791. Elle sera remplacée, le 24 juin 1793, par la Constitution de l'An I. En attendant les autres.

5 septembre
1725 – Mariage de Louis XV et de Marie Leszczynska. Le duc de Bourbon, régent de 1723 à 1726 pendant la minorité du jeune roi, hanté par la crainte que celui-ci ne meure sans héritier et que la couronne ne passe aux Orléans, avait envoyé la trop jeune fiancée de Louis XV, l'infante d'Espagne, fille de Philippe V, qui ne pardonnera jamais cet affront. Le régent ménagea alors un mariage avec la fille du roi détrôné de Pologne, Stanislas Leszczynski, installé en France. Cet arrangement entraînait une répudiation de la politique espagnole de Louis XIV.

6 septembre
1907 – Mort du poète René-François Prudhomme, dit Sully Prudhomme. L'auteur des Solitudes avait traduit Lucrèce en français. Il reçut le premier prix Nobel de littérature en 1901.

7 septembre
1701 – Grande alliance de la Haye. En Angleterre et en Hollande, l'ouverture de l'empire colonial espagnol au commerce français soulève l'opinion, et une grande alliance orchestrée par le roi Guillaume III d'Angleterre regroupe l'Empire d'Autriche, la Hollande, l'Angleterre et la plupart des princes allemands contre la France. Les coalisés disposent de la maîtrise de la mer et de la puissance financière anglaise qui entretient, sur le continent, 200 000 soldats anglais ou alliés.

8 septembre
1713 – À la demande de Louis XIV, le pape Clément XI proclame la bulle Unigenitus qui condamne les jansénistes à propos d'un livre du Père Quesnel. Le Parlement et plusieurs évêques la refusent.


DR

Mariage de Louis XV

10 septembre
954 – Mort du roi carolingien, Louis IV d'Outremer. Son surnom provient du fait qu'il avait été élevé en Angleterre.

12 septembre
1556 – Abdication de Charles-Quint qui transmet le titre impérial à son frère puîné, Ferdinand Ier.

13 septembre
81 – Mort à Rome de l'empereur Titus. Membre de la dynastie des Flaviens, il termina victorieusement la guerre des Juifs par la prise de Jérusalem en 70. Il mourut à 40 ans en assistant les victimes d'une épidémie.

14 septembre
1911 – Attentat à Kiev du jeune terroriste Bogrov contre le Premier ministre, Pierre Stolypine qui mourra quatre jours plus tard.

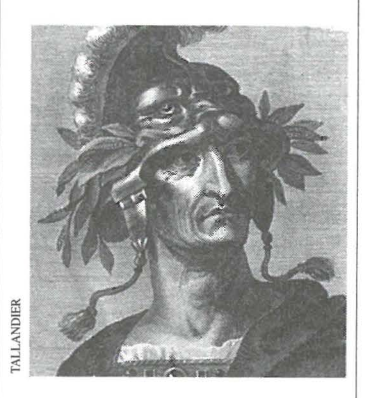
15 septembre
1792 – Exécution de l'écrivain Cazotte. Célèbre pour son œuvre littéraire, (notamment pour sa nouvelle *Le Diable amoureux*), Cazotte, qui était hostile à la Révolution, avait écrit à la famille royale pour lui proposer des plans d'évasion. Cette correspondance le perd. Sauvé une première fois par sa fille, il fut condamné par Fouquier-Tinville et envoyé à l'échafaud.

16 septembre
1380 – Mort de Charles V, le Sage. Fils de Jean II le Bon et de Bonne de Luxembourg, il fut régent pendant la captivité de Jean le Bon, puis sacré roi à Reims en 1364. Il mourut, à l'âge de 42 ans, au château de Beauté-sur-Marne.

21 septembre
454 – Assassinat du patrice Aetius, le dernier Romain. Vainqueur d'Attila aux champs catalauniques en 451, il fut tué par l'empereur Valentinius III qui lui reprochait d'intriguer pour porter son fils sur le trône impérial.

22 septembre
1601 – Naissance d'Anne d'Autriche à Valladolid en Espagne. Fille de Philippe III d'Espagne, elle deviendra reine de France et sera la mère de Louis XIV.

23 septembre
1870 – Annulation de l'élection de l'Assemblée Constituante. Le général Trochu, président du ministère de la Défense nationale, signe le décret qui ajourne *sine-die* l'élection. Il déclare : *« On ne peut faire deux choses à la fois : tenir un fusil d'une main et un bulletin de vote de l'autre ».*


TALLANDIER

Aetius

24 septembre
1541 – Mort à Strasbourg de Paracelse. De son vrai nom, Theophrastus von Hohenheim. Philosophe, alchimiste et savant, cet Allemand, adversaire des doctrines dogmatiques, fut l'un des fondateurs de la médecine moderne, notamment en inaugurant la chimie pharmaceutique.

26 septembre
1889 – Naissance du philosophe Martin Heidegger à Messkirch dans le grand-duché de Bade.

27 septembre
1529 – Début du siège de Vienne. Soliman le Magnifique assiégera la ville jusqu'au 15 octobre, date à laquelle il sera obligé de se replier à cause d'un hiver précoce. Il renouvellera par deux fois sa tentative en 1532 et en 1566.

29 septembre
1066 – La flotte de Guillaume le Conquérant accoste sur les rives anglaises.

Octobre

1er octobre

1839 – L'Angleterre déclare la guerre à la Chine. Il s'agit de la première guerre de l'opium, suite à l'interdiction faite par les Anglais du trafic et de l'usage de l'opium en Chine.

1885 – La reine Ranavalo III de Madagascar accepte le protectorat français. Couronnée reine de Madagascar en 1883, elle épousa, à l'instar des deux précédentes souveraines de l'île, un Premier ministre inamovible. La dernière reine de Madagascar mourut en Algérie en 1917.

2 octobre

1666 – Naissance de Marie-Anne, fille de Louis XIV et de Louise de La Vallière. L'année de sa naissance, le roi la reconnut devant le Parlement, comme avait fait Henri IV pour ses propres bâtards. Il la légitimera sous le nom de Mademoiselle de Blois en même temps qu'il donnera à Louise de La Vallière le titre de duchesse. Marie-Anne deviendra princesse de Conti par son mariage.

4 octobre

1787 – Naissance à Nîmes de François Guizot, homme politique et historien.

5 octobre

1839 – Naissance d'Eugène Varlin, l'un des dirigeants français de la Ière Internationale. Commissaire aux subsistances, il sera fusillé pendant la Commune de Paris.



TALLANDIER

Philippe V d'Espagne

6 octobre

1547 – Naissance de Miguel de Cervantès. Il avait perdu un bras à Lépante et avait été capturé par les Barbaresques. À son retour en Espagne, il écrivit *Don Quichotte de la Manche*, et fut ,à la fin de sa vie, commissaire aux vivres de l'Invincible Armada.

1889 – Maurice Barrès est élu député nationaliste de la troisième circonscription de Nancy.

7 octobre

1849 – Mort à Baltimore de l'écrivain Edgar Allan Poe, prince du mystère et du fantastique.

9 octobre

1858 – Naissance à Sotteville-les-Rouen de l'écrivain Charles-Théophile Féret, chantre inspiré de l'épopée viking et fondateur de la société des écrivains normands.

10 octobre

1066 – Début de la bataille d'Hastings. Elle se termine quatre jours plus tard par la victoire des troupes de Guillaume de Normandie, sur les Saxons du roi Harold qui est tué au cours du combat.

11 octobre

1630 – Journée des Dupes. Richelieu retourne contre leurs auteurs la cabale qu'ils avaient monté contre lui. Marie de Médicis avait obtenu de Louis XIII, malade, le renvoi de Richelieu. Après avoir changé d'avis, le roi rappelle Richelieu et fait exiler Marie de Médicis à Compiègne.

12 octobre

1809 – Le jeune Friedrich Staps tente d'assassiner Napoléon, *« ennemi de la patrie allemande »*.

13 octobre

1698 – Accord de la Haye. Signé entre Louis XIV, Guillaume III et la Hollande, cet accord a pour but de régler la future succession du roi Charles II d'Espagne, dont on prévoit la mort sans héritier. Le trône d'Espagne reviendra, par testament, en 1700, au duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, qui régnera sous le nom de Philippe V.

14 octobre

1620 – Louis XIII entre à Pau et prononce le rattachement du Béarn à la France.



TALLANDIER

Miguel de Cervantès

15 octobre

1793 – Destruction par les troupes révolutionnaires des moulins du Mont des Alouettes en Vendée. La position de leurs ailes servait de signal à toute la région.

16 octobre

1908 – Fondation des « Camelots du roi ». Cette organisation regroupe les étudiants d'Action française, de jeunes ouvriers et des employés nationalistes.

17 octobre

1777 – À Saratoga, au sud du lac Champlain, les troupes de Washington contraignent le général anglais Burgoyne à capituler en rase campagne avec 6 000 hommes.

18 octobre

1777 – Naissance à Francfort-sur-l'Oder du poète romantique Heinrich von Kleist, auteur du *Prince de Hombourg*. Il avait appris à lire en 1783 en épelant l'épitaphe, rédigée en français, de son grand-oncle : *« Ci-gît le guerrier, poète et philosophe, Ewald-Christian de Kleist »*. Il étudia au collège français de Berlin à partir de 1788.

20 octobre

1709 – Mort de Jean Mazeppa. Chef des cosaques et héros de l'indépendance ukrainienne. Après la reconnaissance de l'indépendance de l'Ukraine par Charles XII, roi de Suède, Mazeppa avait combattu à ses côtés. Vaincus, avec Charles VII, à la bataille de Poltava, les cosaques redeviennent vassaux du tsar de Moscou.

25 octobre

1875 – Naissance de Maria Alexandra Victoria de Saxe Cobourg Gotha, petite-fille de la reine Victoria par son père, le duc d'Édimbourg, et fille de la grande-duchesse Marie, unique fille du tsar, Alexandre II. Épouse de Ferdinand de Hohenzollern, elle deviendra reine de Roumanie en 1914. Paul Morand écrira d'elle : *« Cariatide royale, capable de porter sur ses larges épaules les plus grands empires, fille d'une race de demi-dieux... »*.

26 octobre

1790 – Ami de la reine Marie-Antoinette, Axel de Fersen propose à Louis XVI un plan pour organiser la fuite de la famille royale. Se dépensant sans compter, il réunit des fonds, correspond avec les cours d'Autriche, de Suède et d'Espagne, et règle les préparatifs de l'évasion dans ses moindres détails. L'aventure se terminera à Varennes de la façon que l'on sait.



TALLANDIER

Louis XIII

28 octobre

1904 – Une interpellation à la Chambre du député nationaliste Guyot de Villeneuve révèle le scandale des Fiches. En vue d'éliminer les opposants et de promouvoir des hommes de confiance, le général André, ministre de la Guerre dans le cabinet d'Émile Combes, avait organisé un service occulte qui fichait les officiers suivant leurs opinions politiques, à partir de renseignements fournis par des membres du Grand Orient. Giflé par le député nationaliste Syveton, le général André fut contraint de démissionner. Poursuivi en cour d'assises, Syveton fut retrouver mort la veille de sa comparution, alors que son acquittement était assuré.

Le sens d'une commémoration

Les récits de fondation parlent des morts mais ce sont les vivants qui les écrivent et en captent le sens. L'année Clovis attire l'attention sur les origines très anciennes de la France et sur les traditions dont les Français sont les héritiers. Mais l'événement ne concerne pas que la France.

Celui que nous appelons Clovis se nommait en réalité Clodowig, d'où dérivent le prénom allemand Ludwig et le prénom français Louis. Tout un symbole. Roi des Francs, Clovis porte en lui la paternité du futur royaume de France, mais aussi de l'Empire franc de Charlemagne, donc de l'Allemagne et de l'Europe.

Les contours du royaume de France n'apparurent que trois siècles et demi après, sous le règne de Charles le Chauve, premier roi de la *Francia occidentalis*, au partage de Verdun en 843.



Bataille de Tolbiac. Tableau d'Ary Scheffer. Musée de Versailles.

La succession de Louis Ier, empereur franc d'Occident, fils de Charlemagne, s'était réglée par les armes. Son cadet, Charles le Chauve, s'allia à son demi-frère, Louis le Germanique, pour combattre Lothaire, leur aîné. Ils le vainquirent à Fontenay-en-Puisaye (841). Après avoir conforté leur union l'année suivante par le serment de Strasbourg rédigé dans les deux langues (français et tudesque), ils obligèrent Lothaire au partage de Verdun, en août 843, d'où naquirent la France et l'Allemagne. Lothaire se voyait accorder une large bande de territoires séparant les deux royaumes, de la mer du Nord à la Méditerranée. Quand il mourut en 855, Charles de France et Louis le Germanique se disputèrent cette Lotharingie jusqu'au traité de Meerssen qui porta en 870 la frontière franco-allemande sur la Moselle.

La commémoration du quinzième centenaire de l'ancêtre commun ne saurait être une exclusivité française. Elle concerne tous les peuples de l'ancien Empire carolingien, cœur de l'Europe.

C'est pourquoi nous avons sollicité la collaboration, dans ce numéro d'*Enquête sur l'histoire*, du meilleur spécialiste allemand des époques mérovingienne et carolingienne, le professeur Karl-Ferdinand Werner. C'est également la raison pour laquelle nous avons demandé à Michel Rouche, professeur à la Sorbonne (Paris IV), auteur d'un *Clovis* très remarqué (Fayard), d'évoquer l'histoire mal connue des grandes migrations germaniques d'où sont issus les Francs et le Moyen Âge européen.

Par le baptême de son chef, le peuple franc fut peu à peu christianisé. Nous nous sommes rapporté sur ce point à Ernest Renan, dont les travaux sur les origines du christianisme n'ont jamais été égalés. Il montre que le baptême des « Barbares » avait entraîné par réciprocité la « barbarisation », si l'on peut dire, du christianisme occidental auquel fut inoculé une part de ce que le paganisme franc portait en lui de vigueur intacte, de virilité batailleuse, de sens tragique et d'aptitude au merveilleux. Synthèse inédite d'où surgit le long Moyen Âge européen, qui associa la célébration des saints et la nostalgie des fées, l'élan mystique et l'amour courtois, l'éthique de l'honneur et l'esprit de charité.

DOMINIQUE VENNER

Des origines au partage de Verdun

PAR PHILIPPE CONRAD

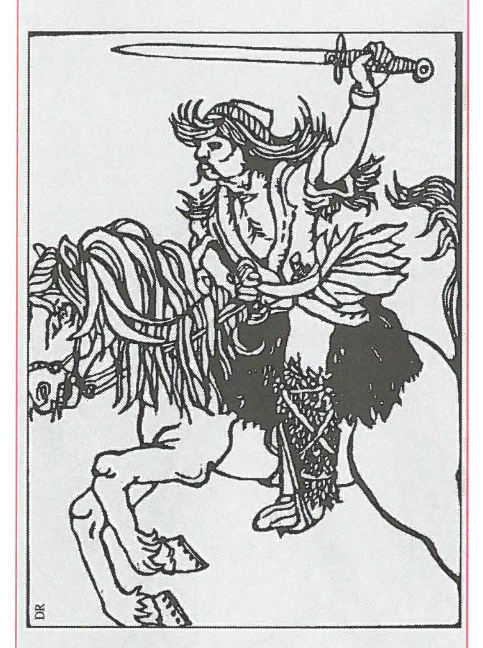
253-258. L'empereur Galien repousse les premières incursions des Francs et des Alamans qui ont lancé des raids profonds à l'intérieur de la Gaule.
259. Les Francs percent le *limes* de l'Empire vers Cologne.
275. Nouvelle incursion franque en Gaule, à partir du Rhin inférieur et en remontant la vallée de la Meuse, alors que les Alamans empruntent celle de la Moselle pour se diriger vers les Vosges, l'Alsace et la Haute-Saône. Les « Barbares » sont finalement rejetés par Probus en 277, mais demeurent menaçants sur le Rhin.
313. Édit de Milan. Constantin reconnaît implicitement le christianisme comme religion d'État.
330. Délaissant Rome et prenant en compte le poids de l'Orient dans l'Empire, Constantin établit la nouvelle capitale impériale à Constantinople, sur le Bosphore. Le partage définitif entre empire d'Orient et empire d'Occident sera établit par Théodose à sa mort (395) entre ses deux fils.
355. Une armée franque s'empare de Cologne. Une autre ravage la Toxandrie (actuel Brabant). Elle est matée par le futur empereur Julien. Après les avoir vaincus, Julien offre, en 358, aux Francs saliens un *foedus* (traité). À charge pour eux de défendre la Toxandrie contre plus barbares qu'eux. Battus une première fois en 357 par Julien, les Alamans sont de nouveau battus près de Colmar par Gratien en 378. Les Romains poussent pour la dernière fois une expédition victorieuse au-delà du Rhin.


DR

Guerrier germanique peu avant les grandes invasions du IIIe siècle. On remarque la grande épée de fer. À la main, un arc et une flèche. Reconstitution à partir de mobiliers funéraires. H. Hane, « Das vorgeschichtliche Europa », 1910.

388. Pillage de Cologne par les Francs et les Saxons.
406 (31 décembre). Profitant du fait que le Rhin était gelé, plusieurs peuples germaniques (Vandales, Burgondes, Suèves, Alains) franchissent massivement le fleuve et envahissent la Gaule, malgré la résistance acharnée opposée par les garnisons de Francs saliens. Après avoir pillé la Gaule, les envahisseurs passent les Pyrénées en 409. Les Vandales franchiront le détroit de Gibraltar en 428, envahissant l'Afrique du Nord.
410 (24 août). Les Alaric et les Goths s'emparent de Rome et la pillent pendant quatre jours.
412. Les Romains encouragent l'établissement des Wisigoths d'Athaulf dans le midi de la Gaule.
413. Les Burgondes s'installent en Gaule, de la Suisse au sillon rhodanien.
418. Fondation du royaume wisigoth de Toulouse.
430. Avec l'accord des autorités romaines, les Francs de Clodion le Chevelu s'avancent jusqu'à Cambrai, puis s'installent entre Sambre et Meuse et poussent jusqu'à la Somme.
432. Tournai devient la capitale des Francs saliens.

ATTILA ET LES HUNS



Cavalier hun tel que se le représente l'imaginaire populaire.

Originaires des steppes de l'Asie orientale, les Huns détruisent l'État gothique installé en Ukraine en 375 et déclenchent ainsi la marche générale vers l'ouest des peuples germaniques que menace leur expansion. Jusque vers les années 430, ce qui reste de la puissance romaine recherche leur alliance contre les autres Barbares. La situation change quand ces nomades entreprennent de constituer un véritable État en Pannonie dans les années 430. Au Ve siècle, les prédécesseurs d'Attila semblent exercer une domination effective sur la Hongrie et la Valachie. Devenu roi en 434, Attila pousse des raids destructeurs jusqu'en Grèce. Le roi barbare traite d'égal à égal, en 449, avec une ambassade de l'empereur Théodose II. Il change d'objectif à partir de 450 et se tourne désormais vers l'Occident. Remontant le Danube, Attila ravage la Belgique, saccage Metz, menace Paris et pousse jusqu'à Orléans. L'arrivée du patrice romain Aetius le contraint à battre en retraite mais il est rattrapé en Champagne. C'est là qu'il subit, le 20 juin 451, la défaite des Champs catalauniques. Au printemps de l'année suivante, c'est vers l'Italie qu'il se tourne. Tout le nord-est de la péninsule est ravagé. On peut penser qu'il va marcher sur Rome mais sa rencontre avec le pape Léon le Grand le conduit à se retirer pour aller affronter les armées romaines d'Orient.

La puissance hunnique ne survivra guère à Attila, mort dès 453.

448. Mérovée est reconnu comme chef par les Francs saliens. Les Burgondes s'établissent en Sabaudia (Savoie). les Bretons commencent à s'installer en Armorique après avoir été chassés des îles britanniques par les Angles et les Saxons.

451. Après avoir renoncé au siège de Lutèce, où la résistance est animée par sainte Geneviève, les Huns d'Attila sont battus aux Champs catalauniques, près de Troyes, par une armée commandée par le Romain Aetius et composée de contingents francs et wisigoths.

457. Childéric Ier devient roi des Francs.

468-477. Conquête de l'Espagne par le roi wisigoth Euric (qui règne de 466 à 484). Il bat les Romains à Déols en 469, étend son autorité jusqu'à la Loire et conquiert la Provence en 477.

471-489. Sidoine Apollinaire évêque de Clermont.

472. Les Burgondes s'installent à Lyon.

476. Le chef hérule Odoacre dépose Romulus Augustule, le dernier empereur romain d'Occident.

480-516. Gondebaud, roi des Burgondes.

481. Mort de Childéric. Son fils, Clovis (15 ans), lui succède à la tête des Francs saliens.

484-507. Règne du roi wisigoth Alaric II.

486. Clovis bat à Soissons Syagrius, le dernier représentant du pouvoir romain en Gaule.

493. Clovis épouse Clotilde, princesse burgonde convertie au christianisme. On ignore ce qu'est devenue sa première femme.

496. Clovis bat les Alamans à Tolbiac, embrasse alors le christianisme et se fait baptiser avec ses guerriers par l'évêque de Reims saint Remi. Les dates de ces événements demeurent discutées.

500. Clovis bat près de l'Ouche le chef burgonde Gondebaud et le contraint à lui payer tribut.

501. Adoption de la loi Gombette chez les Burgondes, suivie du bréviaire d'Alaric des Wisigoths (506) et de la loi salique des Francs (508).

506. Réunis en concile à Agde, les évêques d'Aquitaine en appellent à Clovis contre le roi wisigoth Alaric II, qui est arien. Le roi des Francs bat et tue son adversaire à Vouillé en 507. Conquête du royaume wisigoth de Toulouse.

508. La capitale du royaume franc est transférée de Tournai à Paris. Le roi ostrogoth Théodoric s'empare de la Provence. L'empereur Anastase envoie à Clovis les insignes consulaires.

LES WISIGOTHS

Venus de Scandinavie, installés ensuite en Poméranie, au milieu du IIe siècle, les Goths se mirent en marche vers les steppes qui s'étendent au nord de la mer Noire jusqu'au Don, un siècle plus tard. Ils se divisent bientôt entre Wisigoths et Ostrogoths, noms qui désignent respectivement les Goths de l'ouest et ceux de l'est. Dès le IIIe siècle, ils s'attaquent aux frontières de l'Empire d'Orient. Aurélien consent, en 271, à leur abandonner la Dacie. La coexistence demeura pacifique le long du Danube, pendant plusieurs décennies, au cours desquelles ils se convertirent à l'arianisme. Poussés par les Huns qui déferlent des steppes orientales, les Goths se mettent en marche vers l'ouest après une lourde défaite subie sur le cours du Don. Pour les Wisigoths il n'y a d'autre issue que de chercher refuge à l'intérieur des frontières de l'Empire et l'opposition de l'empereur Valens lui vaut d'être écrasé et tué à la bataille d'Andrinople en 378.

Constantinople est assiégée à deux reprises et les Goths ravagent pendant une vingtaine d'années les Balkans mais, en 401, c'est vers l'Occident que les entraîne leur roi Alaric. Les Wisigoths s'abattent donc sur l'Italie où Rome est mise à sac en août 410. Après la mort d'Alaric, son beau-frère Athaulf décide de passer les Alpes au printemps 412. Le nouveau chef s'empare des grandes villes du midi de la Gaule où les envahisseurs vont constituer leur premier royaume. En 418, un *foedus* conclu avec le pouvoir impérial romain fonde le royaume de Toulouse où Théodoric Ier règne de 418 à 451. C'est avec Euric (466-484) que le royaume wisigoth atteint son apogée. Le souverain pousse ses conquêtes vers le Rhône, l'Aquitaine, l'Auvergne et, surtout, au-delà des Pyrénées. Alaric II, qui règne de 484 à 507, étend la domination wisigothique sur l'Espagne. Les rois de Toulouse doivent compter avec la poussée franque qui aboutit à leur complète défaite à Vouillé, en 507. Clovis s'empare d'une bonne partie du royaume de Toulouse et c'est à Tolède que se déplace bientôt la capitale de l'État wisigothique. Celui-ci parvient à faire l'unité de la péninsule ibérique sous son autorité. La conversion, en 587, du roi Récarrède au catholicisme donne au royaume son unité religieuse, bientôt complétée par l'unité politique et juridique.

Le royaume wisigoth succombera à l'invasion arabe en 711, mais son souvenir animera les combattants de la Reconquête.

L'ARIANISME

Arius (vers 258-336) est un prêtre chrétien d'Alexandrie, dont le nom fut donné à la première grande hérésie qui menaça l'unité chrétienne. Les idées qu'il formulait à propos de la Trinité furent condamnées par le concile de Nicée en 325. Selon Arius, le Fils, seconde personne de la Trinité, n'est pas totalement d'essence divine. Il n'est pas coéternel avec le Père puisqu'il a été engendré. Ce que ne peut admettre l'orthodoxie catholique, qui soutient que le Fils est coéternel avec le Père et inengendré comme lui. La condamnation formulée en 325 n'empêcha pas l'extension de l'arianisme. La « consubstantialité » retenue lors du concile de Nicée ne trouvait aucune confirmation dans les Écritures, ce qui déchaîna de nouvelles polémiques. L'unité de substance risquait de masquer la distinction nécessaire des deux personnes divines et les théologiens Marcel d'Ancyre et Eusèbe de Césarée s'empoignèrent sur ces questions. Les conciles de Rimini et de Seleucie, réunis en 359 ne permirent pas de concilier durablement les points de vue. Vingt ans furent encore nécessaires pour aboutir, lors du concile tenu en 381 dans la capitale impériale, à la formulation du symbole de Nicée-Constantinople, qui devenait la loi officielle dans tout l'Empire. Ces querelles théologiques n'avaient aucun rapport avec la spiritualité des Barbares. Le succès que l'arianisme va pourtant remporter chez les Germains s'explique par deux raisons. L'apôtre des Goths, Ulfila, avait vécu à Constantinople à l'époque où y triomphait l'arianisme et c'est cette version du christianisme qu'il leur a donnée. D'autre part, la victoire remportée par les Goths à Andrinople (378) sur les armées impériales leur assurait un prestige considérable auprès des autres Germains, qui se tournèrent naturellement vers l'arianisme. Les premières conversions eurent lieu chez les Goths au milieu du IVe siècle, mais c'est après le franchissement du Danube que le phénomène prit une grande ampleur. L'arianisme demeura ainsi la religion officielle des Wisigoths, jusqu'en 587. Les Ostrogoths se convertirent surtout vers le milieu du Ve siècle. Gépides et Ruges se convertirent aussi vers la fin du Ve siècle, après que Suèves et Vandales eurent amené avec eux leur foi arienne en Espagne et en Afrique. En Gaule, l'arianisme des Wisigoths installés en Aquitaine les fit entrer en conflit avec le clergé catholique local. La conversion du Franc Clovis en fit tout naturellement le champion du clergé aquitain.



Représentation symbolique du sacre de Clovis qui fut en réalité un baptême.

510. Fondation des abbayes Sainte-Geneviève de Paris et Saint-Germain d'Auxerre.

511. Concile d'Orléans réunissant tous les évêques du royaume franc à l'initiative de Clovis.

511. Mort de Clovis. Partage de son royaume entre ses quatre fils. Thierry (fils de son premier mariage) régnera à Metz, Clodomir à Orléans, Childebert à Paris et Clotaire à Soissons.

524. Les quatre fils de Clovis se sont alliés contre la Bourgogne, mais Clodomir est tué au combat de Véseronce. Ses frères, Childebert et Clotaire, font assassiner ses enfants pour se partager leur héritage, mais l'un échappe aux tueurs et deviendra moine sous le nom de saint Cloud. Thierry meurt lors d'une expédition en Auvergne et son fils, Théodebert, tente, sans succès, de conquérir l'Italie.

532. Les Francs s'emparent de la Thuringe.

534. Annexion de la Burgondie par les Francs.

536. Les Francs imposent leur protectorat en Alémanie.

543. Fondation de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

548. Mort de Théodebert, roi d'Austrasie. Son fils Theodebald lui succède, puis meurt en 555.

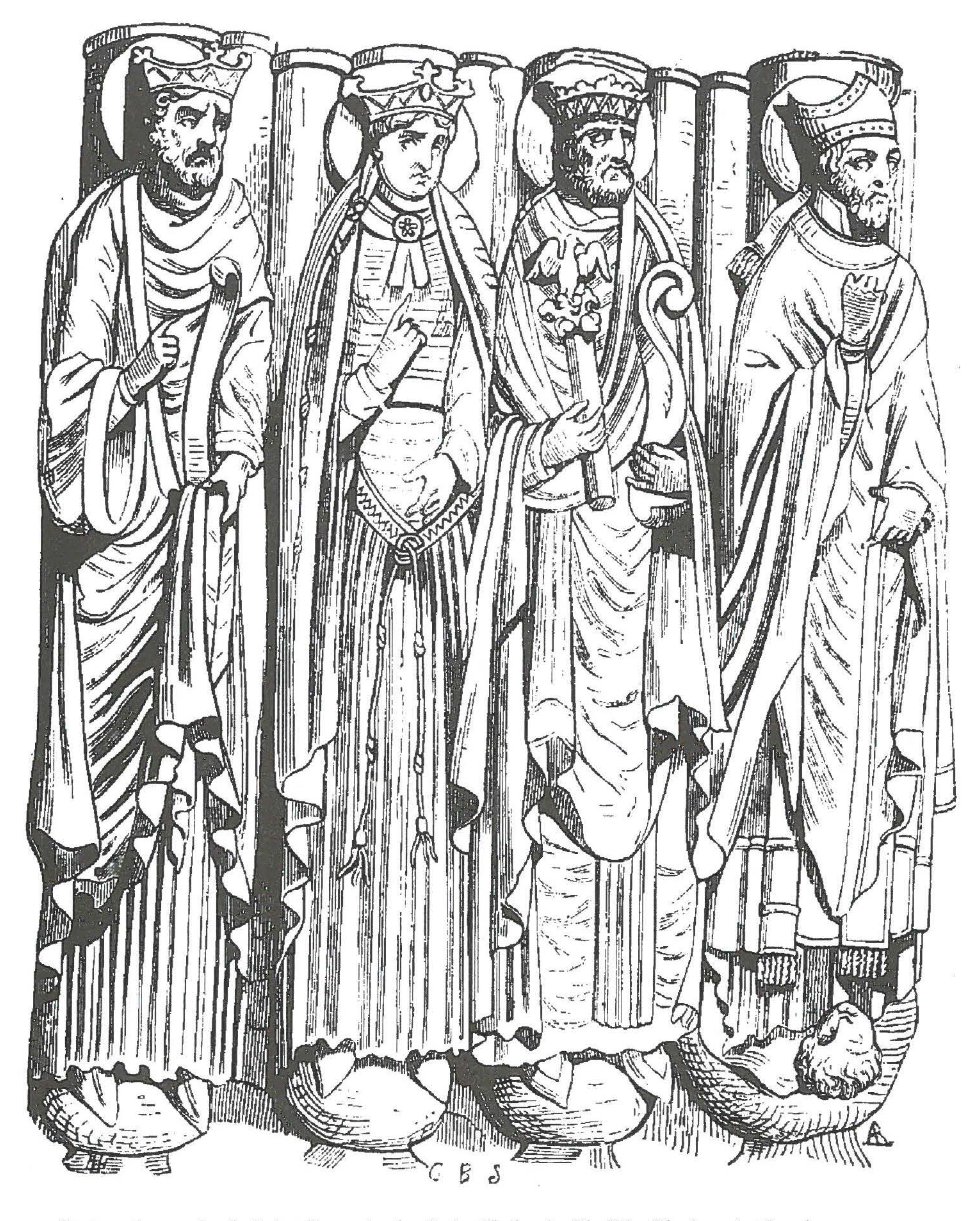
558. La mort de Childebert, roi de Paris, permet à Clotaire d'hériter des territoires de ses trois frères et de rétablir l'unité du royaume de Clovis à son profit.

561. À la mort de Clotaire, un tirage au sort permet de répartir le royaume entre ses quatre fils. Caribert est roi de Paris, Gontran d'Orléans, Sigebert de Metz et Chilpéric de Soissons.

566. Sigebert épouse Brunehaut, fille d'Athanagilde, roi des Wisigoths d'Espagne, dont la sœur, Galswinthe, épouse Chilpéric l'année suivante, qui voit aussi la mort du roi de Paris, Caribert.

568-572. Conquête de l'Italie du Nord par les Lombards.

568. Mort de Galswinthe, que la concubine de Chilpéric, Frédégonde, fait étrangler pour prendre sa place. Début de l'affrontement



Statues du porche de Saint-Germain-des-Prés. Clodomir, Clotilde, Clovis, saint Remi.

entre l'Austrasie et la Neustrie, parties orientale et occidentale du royaume franc.

573-594. Épiscopat de Grégoire de Tours et rédaction de l'*Histoire des Francs*.

573. Les Francs prennent le contrôle de la Provence.

575. Assassinat du roi d'Austrasie Sigebert. Sa veuve, Brunehaut, assure la régence en attendant que son fils Childebert II puisse régner.

579. Les Bretons d'Armorique s'avancent jusqu'à Rennes et Nantes.

584. Chilpéric, roi de Soissons, meurt assassiné sur ordre de Frédégonde, qui gouverne pendant la minorité de leur fils, Clotaire II.

587. Traité d'Andelot, qui scelle l'alliance entre l'Austrasien Childebert II, roi de Metz, et le roi de Bourgogne, Gontran. Ils se font mutuellement donation de leur royaume au dernier survivant.

587. Les Gascons (Basques) venus des Pyrénées entament la colonisation du sud de l'Aquitaine.

590. Fondation du monastère de Luxeuil par le moine irlandais saint Colomban que l'on dit être un druide converti.

Vers 590. Apparition en Gaule du chant grégorien.

591. Le Syrien Eusèbe est évêque de Paris.

593. Mort de Gontran et de Childebert II, dont les deux fils, Théodebert II et Thierry II, ne règnent que très peu de temps en Austrasie et en Bourgogne.

597. Mort de Frédégonde. Clotaire II exerce le pouvoir.

600 et 604. Victoires des Austrasiens sur les Neustriens, à Dormeilles et à Étampes.

613. Battus par les Neustriens de Clotaire II, les Austrasiens lui livrent Brunehaut qu'il fait

LES BURGONDES ET LE NIBELUNGENLIED

Originaires de Scandinavie, les *Burgundiones* apparaissent au premier siècle de notre ère sur les côtes méridionales de la Baltique, puis étendent leur implantation en direction du cours moyen de la Vistule.
À partir du IIIe siècle, ils commencent à se déplacer vers l'ouest et se heurtent sans succès au *limes* romain. En 406, se déclenche la grande vague d'invasions fatale à l'empire d'Occident. Les Burgondes se déplacent alors à l'ouest du Rhin, dans la province de Germanie seconde qui s'étend au nord de Confluentes (Coblence). Ils concluent ensuite un traité avec l'empereur Honorius qui leur abandonne la partie de la Gaule la plus proche du Rhin inférieur. Ce royaume burgonde rhénan ne va durer qu'une trentaine d'années car le *magister militum* Aetius lance contre lui les Huns qui sont alors ses alliés. Le roi Guntiarius (Gunther) est tué en 436, au cours de la guerre terrible qui s'ensuit, et ce qui reste du peuple burgonde émigre vers le sud. C'est cette catastrophe qui est évoquée dans le *Nibelungenlied*, la célèbre épopée médiévale qui fait intervenir à tort Attila dans ces événements. Un nouveau traité conclu avec les autorités romaines permet aux Burgondes de s'installer en Sapaudia.
Liés à Rome par un *foedus*, les Burgondes remplissent leurs obligations, combattent Attila en 451 et interviennent même en Espagne contre les Suèves. Ils étendent rapidement leur territoire vers le sillon rhodanien, où ils occupent Lyon dans les années 470. Ils contrôlent à la fin du Ve siècle un espace qui s'étend de la Haute-Marne à la Durance et de l'Aar au cours supérieur de la Loire. Ariens depuis le premier tiers du Ve siècle, les souverains comme Hilpéric et Gondebaud ne sont pas hostiles au clergé catholique et accordent aux Romains des droits à peu près équivalents à ceux des Burgondes. La conversion de Clovis au catholicisme et les divisions internes furent fatales à ce royaume. Après l'échec qu'ils avaient subi lors du combat de Vèzeronce, en 524, les Francs finirent par l'emporter dix ans plus tard et le royaume burgonde disparut de l'histoire. Intégré à l'espace mérovingien, il connut avec le royaume de Bourgogne, qui dura un siècle et demi (888-1038), une renaissance qui devait par la suite nourrir bien des nostalgies.

CHARLEMAGNE, EMPEREUR EUROPÉEN

Sous les Mérovingiens en pleine dégénérescence, les maires du palais carolingien et ensuite Pépin le Bref, père de Charlemagne et premier roi carolingien, œuvrèrent dans trois directions, inspiratrices des siècles suivants : en convoitant l'Italie et Rome, en luttant contre l'Islam qui agressait leur royaume depuis l'Espagne arabisée et en cherchant à étendre leur pouvoir vers l'Est par le biais de l'unification de toutes les tribus germaniques.

Quand Charlemagne accéda au pouvoir, il poursuivit ces actions. Il fit la guerre et tissa des liens économiques avec les peuples slaves. Les pressions des envahisseurs païens de l'Est, tels les Avars, sur les Slaves d'Europe centrale expliquent cette double stratégie. D'où aussi cette orientation vers l'Europe occidentale qu'ils ont conservée jusqu'à nos jours.

Du côté italien, Charlemagne s'octroya la couronne de fer de Lombardie et prit dès lors le titre de « roi des Lombards et des Francs », témoignant ainsi d'un esprit fédéraliste avant la lettre.

Enfin, avec l'établissement de la Marche d'Espagne et la conquête de Barcelone, une enclave du royaume chrétien des Francs fut créée au sud des Pyrénées redonnant l'espoir à la péninsule ibérique de se libérer un jour de l'Islam. C'est sur ce souvenir que repose la vénération dont jouit Charlemagne, de nos jours encore, en Espagne, au Portugal et avant tout en Catalogne et en Andorre.

Ces royaumes transpyrénéens sont antérieurs à la « Reconquista » de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille. Des fondations aussi profondes ne peuvent être éradiquées. Elles forment le substrat de l'Europe.

OTTO DE HABSBOURG
Mémoires d'Europe.
Entretiens avec Jean-Paul Picaper, Critérion 1994.

périr, attachée à la queue d'un cheval furieux. Clotaire II rétablit à son profit l'unité franque, de la Weser à la Garonne.

629. Après la mort de Clotaire II, avènement de Dagobert I[er] qui règne jusqu'en 639. Fondation du duché d'Aquitaine en faveur de Caribert, le frère de Dagobert. Sur l'emplacement d'un ancien lieu de culte celte, fondation de l'abbaye de Saint-Denis, future nécropole des rois de France.



DR

Assassinat de Sigebert, frère et ennemi juré de Chilpéric, à l'instigation de Frédégonde.

630. Campagnes de Dagobert contre les Frisons et les Wendes.

639. Pépin de Landen, qui est à l'origine de la lignée carolingienne et qui était maire du palais en Austrasie, s'empare du pouvoir à la faveur de la minorité de Sigebert III, successeur de Dagobert. Il est assassiné par des fidèles de Dagobert dont le deuxième fils, Clovis II, apparaît comme le premier « roi fainéant » qui laisse la réalité du pouvoir au maire du palais. À sa mort, Clovis II laissait trois fils. Clotaire III, Childéric II et Thierry III.

649. Fondation de l'abbaye de Fontenelle par saint Wandrille.

651. Fondation de l'abbaye de Jumièges par saint Philibert.

656-670. Règne de Clotaire III en Neustrie, où le maire du palais Ebroïn gouverne de fait à partir de 657, jusqu'à son assassinat en 683.

656-673. Règne de Childéric II sur l'Austrasie et la Bourgogne.

673. Thierry III rétablit l'unité de la monarchie franque et règne sous la tutelle d'Ebroïn.

673-676. Formation d'une principauté d'Aquitaine indépendante sous l'autorité du duc Loup.

676-679. Dagobert II prend le pouvoir en Austrasie.

680. Ebroïn bat les Austrasiens du maire du palais Pépin d'Héristal, petit-fils de Pépin de Landen, à Latofao.

687. Les Neustriens commandés par Berthaire, successeur d'Ebroïn, sont définitivement battus à Tertry par Pépin d'Héristal qui gouverne désormais les deux royaumes.

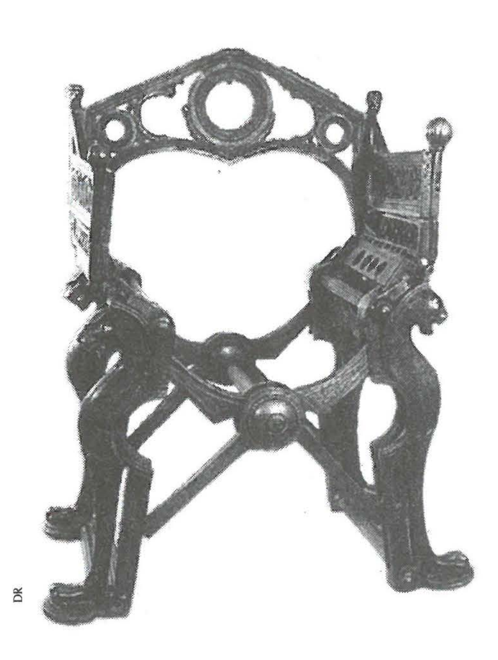
690-695. Conquête des bouches du Rhin aux dépens des Frisons.

691-715. Trois rois se succèdent en Neustrie et en Bourgogne, Clovis III, fils de Thierry III (691-711), Childebert III, fils de Thierry III (695-711) et Dagobert III, fils du précédent (711-715).

714. Charles Martel, fils de Pépin d'Héristal, devient maire du palais d'Austrasie. Il gouverne jusqu'en 737 les États francs sous les règnes de Chilpéric II, Clotaire IV, Thierry IV.

715-717. Règne de Chilpéric II, sous la tutelle de Charles Martel, qui bat les Neustriens à Vincy en 717.

717-720. Règne de Clotaire IV, sous la tutelle de Charles Martel qui bat, en 719, les Neustriens à Soissons. Cette victoire signifie la fin politique de la Neustrie.


DR

Attribué à Dagobert, ce siège en bronze servit de trône aux rois de France. Sa partie basse, aux montants en forme de fauve, daterait effectivement de l'époque mérovingienne. Le dossier fut ajouté ultérieurement.

719-725. Conquête de la Septimanie par les musulmans d'Espagne. Toulouse est défendue en 721 par le prince d'Aquitaine Eudes.
720-737. Règne de Thierry IV, sous la tutelle de Charles Martel. Campagnes victorieuses de celui-ci en Germanie, qui est solidement intégrée au royaume franc. À la mort du roi, Charles ne lui donne pas de successeur.
725. Pillage de Carcassonne et sac d'Autun par les musulmans.
732. Victoire de Charles Martel à Poitiers, confirmée l'année suivante par la victoire de Martel, dans le Quercy.
739. Charles Martel reprend la Provence aux Sarrasins.
741. Pépin le Bref succède à Charles Martel.
742-752. Règne de Childéric III, avec Pépin le Bref et son frère Carloman comme maire du palais.
747. Pépin le Bref seul maire du palais.
751. Avec l'appui du pape Zacharie, Pépin le Bref fait déposer Childéric III, le dernier roi mérovingien qui part finir ses jours dans un monastère de Saint-Omer. Acclamé comme roi à Soissons par l'assemblée des *leudes* et des évêques, il se fait sacrer à Mayence, puis de nouveau en 754 à Saint-Denis par le pape Étienne II, venu solliciter l'aide des Francs contre les Lombards.
754-756. Vainqueur des Lombards, Pépin remet au pape l'exarchat de Ravenne et la Pentapole, fondant ainsi les États de l'Église et dotant le pape d'une puissance temporelle justifiée par la prétendue « donation de Constantin ».
755-762. Poursuite de la réforme de l'Église franque. Institution de la dîme, diffusion de la liturgie romaine.
758-759. Pépin le Bref rejette définitivement les Arabes au sud des Pyrénées, en libérant la Septimanie qu'ils continuaient d'occuper après les coups d'arrêt donnés par Charles Martel.
760-768. Campagnes aboutissant à la soumission définitive de l'Aquitaine.
768. Mort de Pépin le Bref, qui a partagé ses États entre ses deux fils, Charles et Carloman. Quand celui-ci meurt dès 771, Charles s'empare de ses territoires d'Austrasie, de Bourgogne et de Provence, spoliant ainsi ses deux jeunes neveux, qui trouvent refuge auprès de Didier, le roi des Lombards.
772-776. Première guerre conduite par Charlemagne contre les Saxons fidèles au paganisme. Destruction de l'Irminsul, leur arbre sacré.
774. Charles est vainqueur à Pavie du roi des Lombards, Didier, qu'il expédie au monastère de Corbie pour y finir ses jours. Il se proclame lui-même roi des Lombards à Monza, près de Milan.
778. Échec de la campagne menée au sud des Pyrénées contre Saragosse. Désastre de Roncevaux, où l'arrière-garde franque conduite par le comte Roland est anéantie par les montagnards basques.
781. Louis, fils de Charles, est promu roi d'Aquitaine à l'âge de trois ans.
782-785. Nouvelle campagne contre les Saxons qui sont vaincus. Charlemagne impose par la force leur conversion au christianisme. À Werden, plusieurs milliers préfèrent choisir la mort. Le chef saxon Widukind accepte finalement de se soumettre et de se convertir lors de l'entrevue d'Attigny.
788. Campagne victorieuse contre les Bavarois, dont le duc va terminer ses jours au monastère de Jumièges et dont le territoire est annexé par Charles.
789. Charlemagne institue l'obligation d'une école par archevêché et par monastère, crée les *missi dominici* et ordonne de baptiser les enfants avant l'âge d'un an.
791-796. Campagnes victorieuses contre les Avars. La prise de leur *Ring* assure aux Francs la récupération d'un énorme butin.
792-803. Nouvelle révolte saxonne, que Charlemagne brise en prenant en otages plusieurs milliers de familles, qui sont déplacées vers le centre et le midi de la France (paix de Salz).
794. Début de la construction du palais d'Aix-la-Chapelle.
799. Le pape Léon III vient à Paderborn solliciter l'aide de Charlemagne contre les insurgés romains.


DR

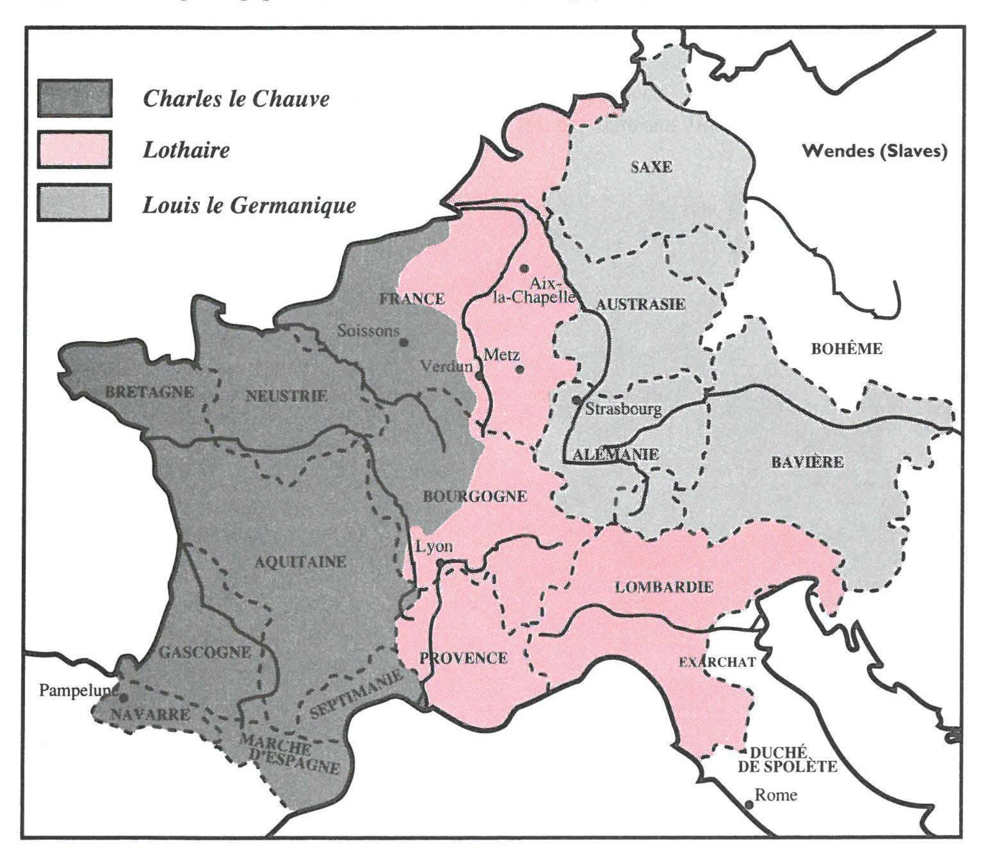
À Poitiers, en 732, Charles Martel remporte la victoire qui arrête l'invasion arabe.

Noël 800. Charlemagne est proclamé et couronné empereur d'Occident à Rome par le pape Léon III.
800. Premières apparitions des Vikings sur les côtes françaises.
801. Prise de Barcelone par les Carolingiens.
806-811. Conflit entre l'empereur carolingien et l'empereur byzantin en Vénétie et en Dalmatie.
806. Projet de partage de l'Empire entre les trois fils du souverain.
806. Premier raid sarrasin en Corse.
810. Mort de Pépin, l'un des fils du roi. Premier raid danois sur les côtes frisonnes.
811. Mort de Charles, un autre fils de l'empereur. Louis, seul survivant, est associé par son père à l'Empire en 813.
814. Mort de Charlemagne, à l'issue d'un règne commencé en 768. Il a bâti un empire qui s'étend de l'Atlantique à l'Oder, de la Baltique à l'Èbre et des côtes de la Manche à celles de l'Adriatique. C'est Louis Ier le Débonnaire (ou le Pieux) qui lui succède. Il est sacré à Reims en 816 par le pape Étienne V.



Louis Ier le Débonnaire (778-840). Dernier fils vivant de Charlemagne. Il régla les problèmes de sa descendance en partageant l'Empire entre ses trois fils, ce qui donna naissance à la France.

817. Réforme de Benoît d'Aniane qui impose la règle bénédictine. Louis réalise un partage de son immense Empire entre les trois fils que lui a donnés Ermengarde. Lothaire est associé à l'Empire, Pépin reçoit l'Aquitaine et Louis la Bavière. Leur cousin Bernard, un petit-fils de Charlemagne, recevait pour sa part l'Italie. Il se révolte cependant contre son oncle qui, l'ayant fait prisonnier, lui fait crever les yeux, ce dont il meurt. Louis fait pénitence à Attigny en 822.



Carte du partage de l'Empire carolingien à Verdun en 843 entre les trois petits-fils de Charlemagne. La Francie occidentale revient à Charles le Chauve, premier roi de France, l'Allemagne à Louis le Germanique, et une longue région intermédiaire (Lotharingie) à Lothaire. Elle sera partagée à sa mort entre ses deux frères.

819. Louis le Débonnaire épouse Judith de Bavière dont il a un fils en 823, le futur Charles le Chauve.
824. Raid normand sur Noirmoutier.
828-830. Eginhard rédige *La vie de Charlemagne.*
829-830. Les trois fils issus du premier lit se révoltent contre Louis qui entend remanier le partage de 817 pour assurer un royaume à Charles le Chauve. Le roi est d'abord vaincu mais les rebelles finissent par se soumettre.
831. L'évêque Jonas d'Orléans dédie à Pépin d'Aquitaine son *De institutione regia.*
833-834. Louis cherche à déposséder Pépin pour assurer l'Aquitaine à Charles, fils de Judith. Lothaire et Louis, que l'on appelle le Germanique, marchent contre lui, le battent et le font prisonnier à Colmar, mais l'assemblée des évêques réunie à Thionville condamne les rebelles et Louis le Pieux retrouve son trône.
838. Mort de Pépin, roi d'Aquitaine. Remontant la Loire, les Normands prennent et pillent Orléans.
840. Louis le Germanique exigeant une part de l'héritage de Pépin, Louis Ier marche contre lui mais meurt au cours de cette campagne.
841. Louis le Germanique et Charles le Chauve s'allient contre Lothaire qui prétend conserver l'autorité impériale et le battent à la bataille de Fontenoy-en-Puisaye.
842. Charles et Louis scellent leur alliance contre Lothaire par le fameux serment de Strasbourg, rédigé en « français » (roman) et en dialecte germanique. Pour la première fois, un acte public n'était pas rédigé en latin mais dans les langues populaires.
843. Le traité de Verdun oblige Lothaire à accepter un compromis, un partage territorial qui ruine à terme l'idée impériale. Charles le Chauve se voit reconnaître la possession de la « Francie occidentale », limitée à l'est par l'Escaut, la Meuse, la Saône et le Rhône, et, au sud, par la marche d'Espagne qui donnera naissance aux comtés catalans. Louis le Germanique obtient la Germanie, formée des territoires situés à l'est du Rhin. La Lotharingie (qui donnera son nom à la Lorraine) comprenait, quant à elle, l'Italie, les Alpes occidentales à l'est du Rhône, la Suisse, l'actuelle Franche-Comté, l'Alsace, la Lorraine, les Ardennes, l'actuelle Wallonie et les Pays-Bas. C'est dans cet espace que naîtra, avec les « grands ducs d'Occident » des XIVe-XVe siècles, l'idée d'une « Grande Bourgogne » qui eût pu être la colonne vertébrale du continent, entre la France des premiers Valois et l'Empire germanique.

Ph. C.

Dix questions sur Clovis et les Francs

1. Qui étaient les Francs ?

Signalés pour la première fois au milieu du IIIe siècle, les Francs, dont le nom signifie « hardis » ou « libres », sont une confédération de peuples germaniques installés sur la rive droite du Rhin. À la fin du IIIe siècle, un traité (*fœdus* en latin, d'où l'expression du peuple fédéré) est passé entre les Francs et l'Empire romain. Les Francs saliens sont établis en qualité de *lètes* (ils fournissent à Rome des recrues en échange de terres), en Toxandrie (Brabant). Ils se distinguent comme officiers supérieurs de l'armée romaine. Ces païens deviennent les protecteurs des Gallo-Romains qui se barbarisent, tandis que les Francs se romanisent.

2. Le vase de Soissons.

Anecdote que rapporte Grégoire de Tours. Un évêque, peut-être Remi, demande à Clovis de récupérer un vase liturgique raflé par l'armée comme prise de guerre dans une église au cours des opérations contre Syagrius (486). À Soissons, au moment du partage du butin, Clovis réclame le vase, en sus de sa part. Furieux, le guerrier à qui le vase avait été attribué par le sort, lui donne un coup de hache. Clovis restitue le vase cabossé à l'Église. Un an plus tard, au cours d'une revue, il fend la tête du guerrier : *« Souviens-toi du vase de Soissons ! »* Cette histoire illustre au moins la volonté d'entente de Clovis avec l'épiscopat gallo-romain.

3. La conversion.

Une affaire obscure où se mêlent sentiments personnels et raisons politiques. Pour Clovis, le vrai dieu est celui qui donne la victoire, ce qu'exprime le « marché » (selon Grégoire) conclut entre Clovis et le Dieu de Clotilde à la bataille de Tolbiac contre les Alamans. Quels dieux rejeta-t-il ? Dieux germaniques ? germano-romains ? gallo-romains ? D'autres encore ? On ne sait. Une certitude, il bénéficie désormais du soutien massif des évêques de toute la Gaule, sans compter celui de l'empereur de Constantinople, Anastase.

4. Le baptême.

Pas de colombe venue du ciel qui apporte l'huile de l'onction céleste. L'histoire de la Sainte Ampoule est inventée par l'évêque Hincmar, à l'occasion du couronnement et du sacre de Charles le Chauve, le 9 septembre 869. La date ? On hésite sur l'année, mais pas sur le jour, celui de Noël. Certainement pas le 25 décembre 496, plutôt 498 ou 499. Quant à la célèbre phrase de Remi, *« Courbe la tête, fier Sicambre »*, elle résulte d'un contresens : l'évêque aurait dit : *« Dépose tes colliers »* (emblèmes païens).



TALLANDIER

Clotilde. Statue du XIIe siècle.

5. Naissance de la France ?

Le nom n'existe pas encore et les territoires du royaume de Clovis laissent de côté la Burgondie, le Languedoc, le nord des Pyrénées, la Bretagne. Il est plus sage d'attendre l'année 843 (traité de Verdun) pour différencier Français et Allemands. Il reste que tous les rois de France se réclameront de Clovis. Mais celui-ci est aussi à l'origine de l'Empire carolingien, donc de l'Allemagne.

6. Qui était Childéric ?

Père de Clovis, roi fédéré des Francs de Tournai (457-481), fils du légendaire Mérovée, les Romains lui confient le gouvernement militaire et civil d'une partie de la province de Belgique Seconde. Childéric demeure fidèle à Rome. Pour elle, il combat Wisigoths et Saxons. Lorsqu'il meurt, vers 481, son fils Clodovig, Clovis, lui succède naturellement.

7. Qui était Remi ?

Né dans une riche famille sénatoriale de Laon (vers 436-vers 532), orateur éloquent, Remi devient évêque de Reims en 459, à vingt-deux ans. Il se tourne vers les rois francs établis à Tournai (Belgique), les assure de sa fidélité et obtient leur protection. Son influence est déterminante dans la conversion de Clovis, dont il reste ensuite un conseiller. Son culte commencera dès sa mort.

8. Qui était Geneviève ?

Née à Nanterre au sein d'une famille aristocratique de Francs romanisés, Geneviève (vers 410-vers 502) est remarquée enfant par saint Germain d'Auxerre. Vierge consacrée, diaconesse, elle s'installe à Paris. L'autorité reçue de son père, ses dons, son sens de l'organisation, son charisme prophétique lui permettent de s'opposer avec succès à l'abandon de Paris devant Attila (451) qui épargne la cité. Elle meurt à plus de quatre-vingts ans. Sur son lieu d'inhumation, à Paris, Clovis et Clotilde font construire une basilique où ils se feront enterrer.

9. Qui était Clotilde ?

Fille du roi burgonde Chilpéric II, Clotilde (vers 475-3 juin 545) est catholique, une exception dans une famille royale acquise à l'arianisme. Vers 492, elle épouse Clovis déjà marié à une princesse germanique dont il eut un fils, Thierry (Théodoric). Ainsi, Clovis s'insère dans le réseau le plus élevé des puissants d'Occident de la fin du Ve siècle. Reine entourée d'évêques, Clotilde amène Clovis à la conversion. À la mort du roi, elle se retire à Tours, près du monastère de saint Martin, et s'efforce sans succès d'intervenir dans les tragédies qui touchent sa descendance.

10. Qui était Grégoire de Tours ?

Grégoire de Tours (538-594) est issu d'une vieille famille gallo-romaine de noblesse sénatoriale. Évêque de Tours de 573 à sa mort, il a écrit *Decem libri historiarum* (« Dix livres d'histoire ») improprement appelés *Histoire des Francs*. Principale source écrite sur Clovis et le royaume des Francs au VIe siècle, Grégoire est souvent contredit par d'autres documents et par la recherche historique. Son épiscopat eut pour toile de fond des conflits sanglants opposant entre eux les descendants de Clovis, qui avaient de qui tenir.

GUY CHAMBARLAC

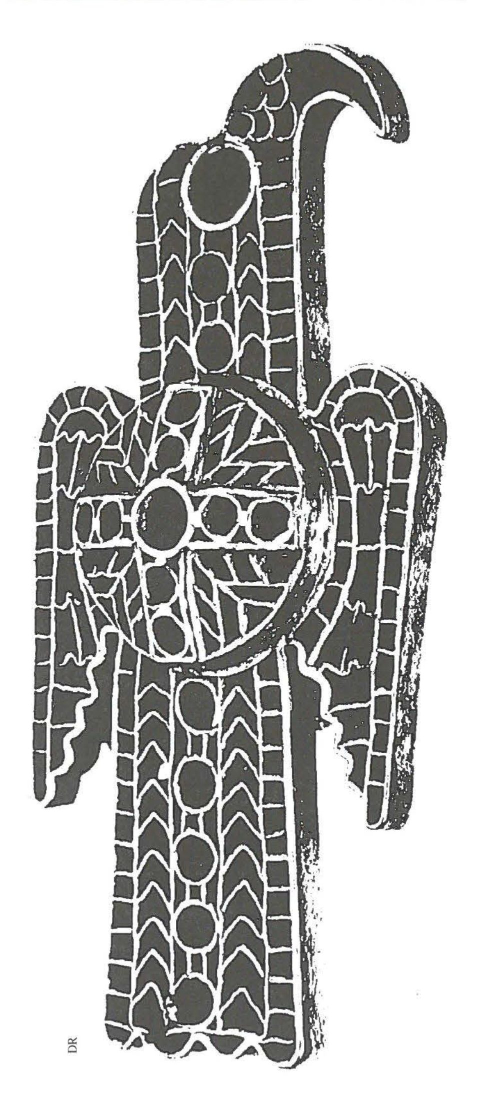
VANDALES, BURGONDES, FRANCS ET WISIGOTHS

Les invasions germaniques

PAR MICHEL ROUCHE

Ils ont vaincu le monde romain tout en l'épousant. Ils ont fondé l'Occident médiéval. Ce sont les Barbares conquérants, les grands Germains blonds admirés par Tacite. Découverte de nos aïeux et de nos cousins.

De vastes mouvements de population affectent les territoires européens du VIe siècle avant J.-C. au Ve siècle après J.-C. Ces migrations des peuples germaniques, qu'elles aient lieu par mer – la Baltique et la mer du Nord –, par terre depuis la Scandinavie et la Russie, se heurtent aux fleuves fortifiés de l'Empire romain : le Danube d'abord, le Rhin ensuite. Il s'agit de véritables tourbillons de tribus, toutes plus hostiles les unes que les autres, et que seul le danger des Huns venus d'Asie pourra réunir temporairement. Ces peuples de langue indo-européenne auraient été appelés par les Romains, qui les découvraient après les Gaulois, « les frères » (sous-entendu : des Celtes, dont font partie les Gaulois), c'est-à-dire, en latin, *germani*, les Germaniques. Ils ne tardèrent pas à repousser devant eux, à partir de la Scandinavie, les Celtes maîtres de l'Europe centrale. Ainsi se vérifie l'authenticité de l'affirmation de l'écrivain ostrogoth Jordanès : « *La Scandinavie, cette île* (les géographes antiques ignoraient la partie finnoise continentale) *qui est comme une fabrique de peuples, une matrice de nations.* »



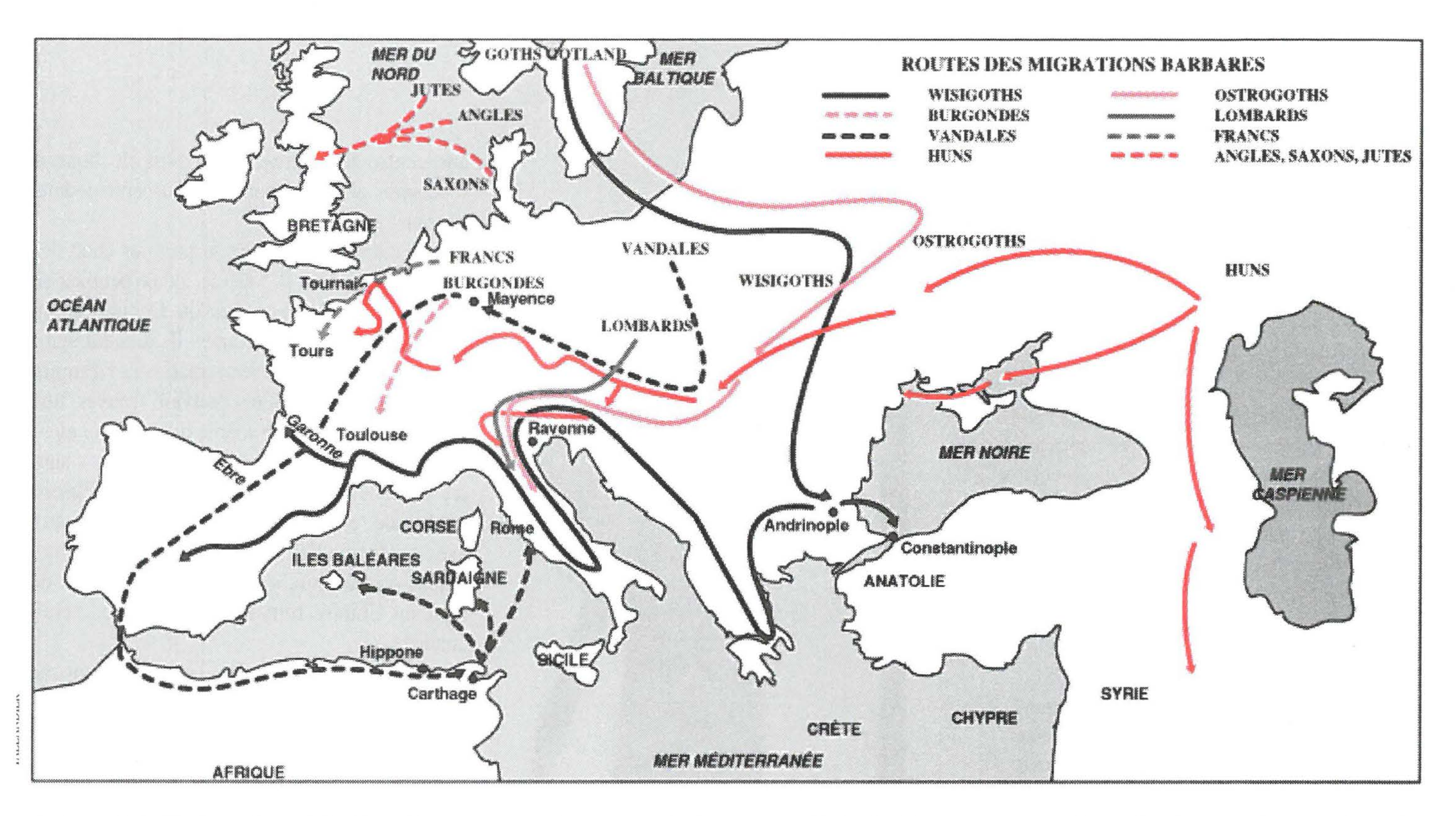
Aigle ostrogoth en or et pierres précieuses. Il date du Ve siècle et fut trouvé en Italie, près de Ravenne.

Il y eut très tôt trois routes de migration : la mer vers le continent, puis vers l'ouest et la Manche ; la terre en direction de la Gaule ou des steppes de l'Ukraine. La zone de séparation de la voie de terre se situe quelque part entre l'Elbe et l'Oder. Ainsi apparurent ceux qu'il est convenu d'appeler les Germains occidentaux dont firent partie les Francs, et les Germains orientaux dont les principaux représentants furent les Goths. Cette distinction est capitale.

Ceux qui suivaient les routes terrestres occidentales aux IIIe et IVe siècles étaient essentiellement les Burgondes, les Thuringiens et les Alamans. Ils arrivèrent sur les côtes en Germanie entre Vistule et Oder, aux Ier siècle avant J.-C. et Ier siècle après J.-C.

Au cours des IIe et IIIe siècles après J.-C., la migration des Burgondes s'accentua. Les Burgondes occidentaux se dirigèrent vers le Brandebourg, la Saxe, l'Elbe qu'ils passèrent à Torgau vers 300. Pour la première fois, ils se heurtèrent sur le Lech à l'empereur Probus, sous la direction de leur chef, Igillos, en 277-278. Ils avaient donc franchi l'immense Danube !

Les Alamans portent un nom révélateur : *alle Männer*, c'est-à-dire les hommes de toutes origines. Ils sont issus des tribus écrasées par les Romains aux Ier et IIe siècles après J.-C., Suèves, Semnons, Hermondures, etc. Vers 200, leur ligue, regroupant des fidèles autour de nouveaux chefs, se forma du Brandebourg à



l'Elbe et à la Saale, puis en Thuringe. Leurs attaques du III[e] siècle furent de longues et profondes expéditions de pillage en Gaule, jusqu'à la Loire, Clermont (Ferrand), la vallée du Rhône et les côtes jusqu'à Tarragone.

Au début du V[e] siècle, la situation de l'Empire était rétablie face aux Alamans, mais ces derniers, toujours insoumis, toujours dangereux, gardaient de « mortelles inimitiés » contre les Burgondes et les Francs. Aucun officier alaman ne dépassa le grade de tribun dans l'armée romaine. Ils étaient peu sûrs, au contraire des Francs.

Des communautés de guerriers

Ces peuples germaniques sont, la plupart du temps, des groupes de familles larges dotées d'un ancêtre commun. On garde précieusement dans la mémoire les noms des fondateurs et de leurs descendants. La première forme de littérature germanique est la généalogie apprise par cœur, car elle permet de savoir qui l'on est. L'écriture, les runes, ne viennent que tardivement aider cette prise de conscience des origines.

Ces groupes, dirigés par un chef de guerre élu en fonction de ses qualités de bravoure et de tactique, considèrent que seul est seigneur celui qui sait se battre. Quiconque travaille de ses mains n'est qu'un esclave. Les troupeaux sont la seule richesse, la chasse, l'occupation essentielle : elle constitue l'entraînement idéal pour la guerre qui, elle, procure le butin. Les sociétés germaniques sont formées en général de nobles, de libres et d'esclaves. Ces familles larges, ou parentèles, sont alliées entre elles par des unions endogamiques. Elles forment ainsi des peuples renforcés par des liens d'adoption qui se superposent à ceux du sang et de l'alliance charnelle. Très souvent, le chef adopte de jeunes guerriers par les armes (*Waffensohn*), lesquels lui vouent littéralement leur vie dans les combats. Ainsi se forment des suites armées (*Gefolgschaft*). Le sang versé en commun soude ces communautés.

La notion d'ethnogenèse, mise au point récemment par l'historien Herwig Wolfram, permet de bien saisir ces groupes mouvants, ductiles et souples, agglutinant au fil des victoires de nouveaux adeptes, se recroquevillant en cas de défaite en parentèles isolées dans des marécages inaccessibles ou des forêts barrées de haies vives entrelacées. Ces civilisations de la survie ont comme point commun l'armée où se réunissent les différents éléments d'origine, les clans aux chefs renommés. Autour de ces noyaux de tradition tribale s'agglutinent les « adoptés », les aventuriers, les parents oubliés depuis plusieurs siècles, etc. La guerre est leur salut, à tous les niveaux d'organisation, contre Rome tout autant qu'entre eux.

La cellule de base, la famille large, se fait justice elle-même lorsqu'un de ses membres a été injurié, violé, blessé ou tué. C'est un devoir sacré que de venger non pas tant la victime que la communauté, la parentèle, solidaire de tous ses membres. Ainsi s'enclenchent des vendettas interminables, appelées *faides*, du vieil haut allemand (*feithu*), mortelles inimitiés qu'aucun pouvoir ne peut arrêter.

Le peuple tire sa force non seulement du compagnonnage militaire autour du chef (le *comitatus* des Romains), mais aussi de ses croyances religieuses qui soudent la communauté. Tout se tient. Le chef est chef parce qu'il descend d'une famille dont l'ancêtre fondateur était un dieu. Les généalogies apprises par cœur et soigneusement conservées remontent toutes à l'origine divine. Il en sera ainsi pour Clovis.

Il existe des rois qui sont en même temps prêtres et n'exercent pas forcément le pouvoir politique. Ils sont plusieurs à la fois et forment un véritable conseil tribal. Il leur arrive, en cas de danger, de choisir parmi eux un chef de guerre dont la mission peut se terminer par un assassinat si un fort parti d'électeurs n'en est point content. Le pouvoir est donc double, le roi étant plus ou moins inférieur au chef de guerre, l'un permanent, l'autre plus ou moins temporaire.

Luttes pour dominer l'Empire

Contrairement à ce que pensaient les Romains, ces peuples n'étaient guère nombreux. Lorsque les Wisigoths furent implantés en Aquitaine en 418, ils étaient environ vingt mille guerriers. Avec femmes, enfants, esclaves, ils avoisinaient les cent mille. Les

UN PORTRAIT FLATTEUR

La Germanie dans son ensemble est séparée des Gaulois, des Rhètes et des Pannoniens par deux fleuves, le Rhin et le Danube, des Sarmates et des Daces par une crainte mutuelle ou des montagnes ; le reste est entouré par l'Océan qui presse de vastes péninsules et des îles d'une immense étendue.

Je me range à l'opinion de ceux qui pensent que les peuples de la Germanie, pour n'avoir jamais été souillés par d'autres unions avec d'autres tribus, constituent une nation particulière, pure de tout mélange et qui ne ressemble qu'à elle-même. De là vient que l'apparence, elle aussi, pour autant que la chose est possible en un si grand nombre d'hommes, est la même chez tous : yeux farouches et bleus, cheveux d'un blond ardent, grands corps et qui n'ont de vigueur que pour un premier effort ; ils ne supportent pas du tout la soif et la chaleur, mais le froid et la faim, ainsi accoutumés par leur ciel ou leur sol.

[Chez les Germains], on choisit les rois d'après leur noblesse, les chefs d'après leur courage. Mais le pouvoir des rois n'est pas illimité ni arbitraire et les chefs, par l'exemple plus que par l'autorité, s'ils ont de la décision, s'ils attirent les regards, s'ils se battent en avant du front, s'imposent par l'admiration.

Affaires publiques ou affaires privées, ils ne font rien sans être en armes. Mais la coutume veut que nul ne prenne les armes avant que la cité ne l'en ait reconnu capable. Alors, dans l'assemblée même, un des chefs ou le père ou ses proches décorent le jeune homme du bouclier et de la framée : c'est là leur toge, ce sont les premiers honneurs de leur jeunesse.

Sur le champ de bataille, il est honteux pour le chef d'être vaincu en courage, il est honteux pour les compagnons de ne pas égaler le courage du chef. Mais surtout c'est une flétrissure pour toute la vie et un opprobre d'être revenu d'un combat où son chef a péri.

Les mariages, là-bas, sont chastes et il n'est rien dans leurs mœurs qui mérite plus d'éloges. Car, presque seuls entre les barbares, ils se contentent chacun d'une épouse, excepté quelques personnages qui, toute sensualité à part, sont, à cause de leur noblesse, sollicités à plusieurs unions...

Et là-bas, les bonnes mœurs ont plus d'empire qu'ailleurs les bonnes lois.

TACITE

Germania. Essai rédigé au début du IIe siècle, peu après l'accession de Trajan à l'Empire.



DR

Guerrier wisigoth. Miniature espagnole.

Vandales, lorsqu'ils passèrent le détroit de Gibraltar, durent se compter pour monter en bateau. Selon Victor de Vita, ils étaient quatre-vingt mille. En 436, les Burgondes que le pouvoir romain porta en Savoie devaient atteindre le même effectif. L'historien E. Zollner estime que le nombre des Francs qui colonisaient l'actuelle Belgique du nord et de l'ouest atteignaient peut-être cent mille individus. Les Ostrogoths de Théodoric, le plus terrible adversaire de Clovis, lorsqu'ils entrèrent en Italie en 488, ne devaient pas être plus nombreux.

Par rapport au chiffre estimé des populations locales, la proportion des nouveaux venus devait évoluer entre deux et cinq pour cent des provinciaux romains. Rien d'un raz de marée démographique.

La première cause des migrations germaniques fut l'abandon de la Scandinavie par les Saxons, les Burgondes, les Thuringiens, les Vandales, les Lombards et les Goths. Cela avait abouti à la formation de deux Germanies séparées par la ligne Oder, Neisse, Morava, Danube. La deuxième cause des invasions fut le choc des Huns qui catapulta les peuples les uns contre les autres. Ces coups de boutoir successifs allaient aboutir à leur entrée dans l'Empire romain.

Quand va se produire le premier choc des Huns, à la fin du IVe siècle, deux peuples se trouvaient sur les bouches du Danube et du Rhin, les Goths et les Francs. Ils allaient symboliser la lutte pour la suprématie sur l'Empire moribond, lutte qui ne pouvait trouver une issue qu'en Gaule. De même que celle-ci avait été la clé de l'Empire de César et de ses successeurs, de même elle fut le levier de l'Europe médiévale. Selon que les Germains orientaux avec les Goths l'emporteraient, ou les Germaniques occidentaux avec les Francs, la face de l'ancien Empire romain d'Occident en serait changée.

Les Goths passèrent au christianisme arien, les Francs restèrent païens. L'axe politique des premiers fut marqué d'une ambiguïté profonde, tandis que l'attitude des seconds resta presque immuable dans la fidélité à Rome. Ainsi s'expliqueront les visions du monde opposées de Théodoric et de Clovis.

L'origine des Goths est très certainement la Suède. Après avoir traversé la Baltique à partir de 50 avant J.-C., ils se déplacèrent lentement le long de la Vistule, du Dniepr et du Don, faisant connaissance avec l'art militaire grec des villes fortifiées de la mer Noire.

La défaite d'Andrinople

Leurs clans revendiquaient des origines anciennes et divines. La généalogie des Amales, source de la dynastie royale ostrogothique, remontait à la nuit des temps, aux origines du monde. La tentation sera grande pour Clovis de s'allier à ces lignages prestigieux, qui remontaient plus loin que l'empereur Auguste lui-même.

En Ukraine, les Goths s'attaquèrent à l'Empire romain sur le bas Danube ou par bateau sur les côtes de la mer Noire. Mais en 295, après leur défaite, ils acceptèrent avec Rome un traité d'alliance (*foedus*) avec cession de la Dacie romaine. Ils l'occupèrent, et ce fut l'occasion d'une division définitive entre les Goths danubiens (Wisigoths) et ceux d'Ukraine (Ostrogoths). Mais la paix avec Rome resta précaire. En 375, les Huns écrasèrent les Ostrogoths. Devant cette menace, les Wisigoths passèrent le Danube, mais ne purent s'entendre avec les Romains. Le 9 août 378, à Andrinople, ils infligèrent une défaite épouvantable aux légions de l'empereur Valens qui fut tué dans la bataille. L'empereur Théodose

conclut néanmoins avec eux un nouveau *foedus* en 382. Peine perdue. Trente ans plus tard, en 410, les Wisigoths s'emparaient de Rome, la livrant au pillage quatre jours durant. Peu après, en 413, ils pénétraient en Gaule et s'imposèrent peu à peu en Aquitaine.

Les Francs, eux, étaient un rassemblement de tribus plus ou moins désarticulées par les assauts romains, une véritable ligue, analogue à celle des Alamans. Toute la rive droite du Rhin entre le Westerwald, la Weser et la Frise fut concernée par ces mouvements de populations. Au premier groupe de Francs du bas Rhin s'ajouta en même temps un amalgame de Francs de l'intérieur. Leur nom vient vraisemblablement du mot *Frekkr* qui, en vieux norrois (langue scandinave) signifie hardi, courageux, intrépide. Au fond, les Francs, ce sont les « féroces ».

Alors même que les migrations internes continuaient, les Francs, cherchèrent pendant tout le IVe siècle à pénétrer dans l'Empire. Mais les terribles défaites qu'ils subirent modifièrent leur attitude. Les Francs saliens devinrent dans le nord de la Gaule et sur la frontière du Rhin les plus fidèles alliés de Rome.

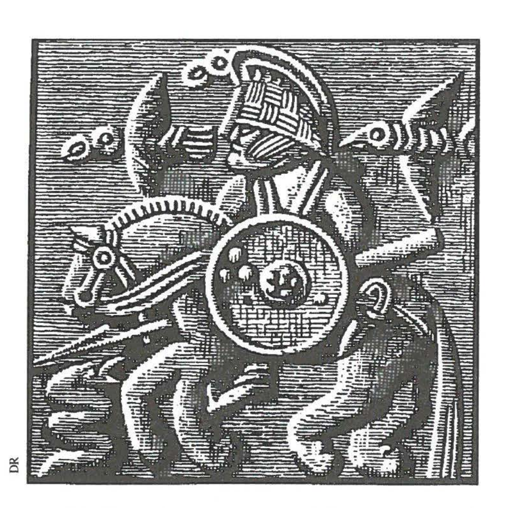
La grande ruée de 406

Dès le début du IVe siècle, de nombreux généraux francs servaient dans l'armée romaine. Ils étaient alors le seul peuple dans ce cas.

Les officiers francs furent fidèles à Rome et permirent de garder la frontière fermée pendant tout un siècle. Parfaitement assimilés, ils font partie des hauts fonctionnaires avec tous les titres et fonctions romains sans aucune restriction. Ils étaient la preuve vivante, rassurant les optimistes, que la romanisation était possible, même si leur obéissance à la dynastie passait par la conception germanique de la fidélité. Les Francs étaient le seul peuple barbare dans ce cas. Les empereurs les avaient choisis parce qu'ils estimaient que ces gens pauvres et peu nombreux étaient bien moins dangereux que les Alamans et plus faciles à tenir en main par la foi jurée et la solidarité de clan.

Ils prouveront leur fidélité lors du fameux passage du Rhin par les Vandales, en 406, qui devait avoir pour conséquence de casser en deux l'Empire romain.

Ébranlés par le choc des Huns, les Vandales, les Suèves, des clans d'Alains s'étaient regroupés, se déplaçant vers le Rhin sans que les services secrets romains s'en soient aperçus. Brusquement, le 31 décembre 406, profitant du fait que le fleuve était gelé au confluent du Main, ils le passèrent en force, au nombre peut-être d'environ 150 000. Les garnisons, dont les effectifs avaient été allégés, ne tinrent pas sous le choc.



DR

Motif en bronze repoussé figurant sur un casque germanique du VIIe siècle découvert dans la nécropole de Vendel, en Suède. Il représente Odin chevauchant en compagnie de ses corbeaux.

Les Francs saliens fédérés remplirent immédiatement leur rôle, ainsi que les colons-militaires, les *lètes*, ils se jetèrent sur les Vandales, en massacrèrent 20 000, et auraient fait disparaître ce peuple si Rependial, roi des Alains, n'avait pas bloqué leur élan. Le secteur de Mayence et Worms ayant été pris, la grande invasion, grossie souvent des hommes d'anciennes garnisons, suivit les voies romaines – Reims, Amiens, Arras, Boulogne, Tournai... Elle franchit ensuite la Loire, massacra les populations. Après s'être heurtée aux Pyrénées verrouillées par deux hauts fonctionnaires romains, elle tourna en tous sens dans la Gaule, tuant et pillant.

À l'automne de 409, les Vandales passèrent les cols pyrénéens avec les Suèves et les Alains. Et ce furent de nouveaux pillages. Ils soumirent l'Espagne par le fer. Les Hispano-Romains devinrent leurs sujets. Les Suèves s'installèrent en Galice, tandis que les Vandales passaient le détroit de Gibraltar en 428. Leur nouveau roi, Genséric, pilla les Maurétanies et s'empara, en août 431, d'Hippone où venait de mourir saint Augustin lors du siège. Ne pouvant faire autrement, Rome leur accorda un *foedus*. En réalité, les Vandales étaient là par droit de conquête. Ils n'allaient pas tarder, face à la faiblesse romaine, à se montrer les plus agressifs des fédérés. Dès 437, Genséric entreprit d'amener de force au christia-

LES DIEUX GERMANIQUES : LES ASES ET LES VANES

Les premiers rôles de la mythologie scandinave – la mieux décrite, ou plutôt la seule décrite d'entre les mythologies germaniques – se répartissent entre deux groupes, les Ases et les Vanes.

On les caractérise sans peine par l'examen de leurs principaux représentants. Avec Tyr, sensiblement plus pâle, les deux Ases les plus remarquables sont Odin et Thor et les trois plus typiques des Vanes sont Njördhr, Freyr et Freyja. Même s'il leur arrive exceptionnellement d'être ou de faire autre chose, ces derniers sont d'abord, tous trois, des riches et des donneurs de richesses, patronnent la fécondité et le plaisir (Freyr, Freyja), la paix aussi (Freyr), et sont liés, topographiquement et économiquement, à la terre qui produit les moissons (Njördhr, Freyr), à la mer qui enrichit les navigateurs (Njördhr). Odin et Thor ont d'autres soucis. Ni l'un ni l'autre, certes, ne se désintéresse de la richesse ni des produits du sol, mais les centres de gravité de leur action sont ailleurs : l'un est le plus haut magicien, maître des runes, chef de la société divine tout entière, patron des héros vivants et morts ; l'autre est le dieu au marteau, l'ennemi des géants, auxquels sa fureur le fait parfois ressembler ; son nom le désigne comme le *« dieu qui tonne »*, et, s'il aide le paysan dans le travail de la terre, c'est d'une manière violente, et comme par un sous-produit de sa bataille atmosphérique.

Quand Adam de Brême, aux derniers temps du paganisme, put observer la religion pratiquée au temple d'Upsal par les habitants de l'Upland suédois, elle se résumait sensiblement dans les trois idoles qui peuplaient côte à côte l'édifice, ouvrant aux croyants un éventail de dévotions : *« Dans ce temple, tout orné d'or,* écrit le voyageur allemand, *le peuple adore trois statues de dieux, Thor, le plus puissant, siégeant au milieu, avec Wodan à sa droite et Fricco à sa gauche. Les significations de ces dieux sont les suivantes : Thor, disent-ils, est le maître de l'atmosphère et gouverne le tonnerre et la foudre, les vents et les pluies, le beau temps et la moisson ; Wodan, c'est-à-dire la Fureur, dirige les guerres et fournit à l'homme la vaillance contre les ennemis ; le troisième est Fricco (Freyr), qui procure aux mortels la paix et la volupté. »*

GEORGES DUMÉZIL
***Les Dieux des Germains.* PUF, Paris 1958.**

UNE GRANDEUR TRAGIQUE

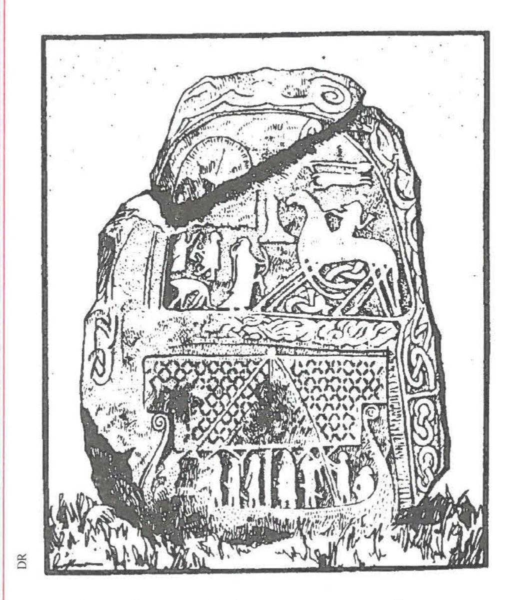
D'un bout à l'autre du domaine germanique résonne la trompette fatidique de Heimdal qui annonce la fin des temps : nul ne saurait se soustraire aux arrêts des Nornes. Les dieux eux-mêmes sont soumis à leurs lois. Tout est écrit d'avance. Odin, le maître de la sagesse et de la science ésotérique, le père des runes et de la poésie, sait qu'il périra, et de quelle façon ; Baldr a fait des rêves prémonitoires. Thor n'ignore pas que le venin du grand serpent de Midgard le détruira. Urd, la Norne qui veille auprès de la source de tout savoir où le grand arbre cosmique, Yggdrasil, plonge ses racines, domine le monde des dieux et des hommes. Dans le ciel du champ de bataille volent les valkyries fatales, messagères d'Odin venues choisir leurs proies que guettent les corbeaux de mauvais augure...

Or c'est ici la merveille : une fureur de vivre habite les êtres que nous allons découvrir. L'esprit de la lutte est sur eux. La lâcheté est infâme, le suicide, inconnu, le scepticisme, méprisable.

Pourquoi ? C'est que le Destin est sacré. Il n'est pas de plus haute valeur. Car le Destin s'incarne, le sacré se dépose en chaque homme. Nous accédons ici à la caractéristique la plus originale, la plus étonnamment moderne du paganisme germanique : l'homme ne subit pas son sort, il n'assiste pas à son destin en spectateur intéressé mais étranger, il lui est donné de l'accepter et de l'accomplir – de le prendre en charge, à son compte.

Le Germain n'a pas choisi d'être tel qu'il est. Mais il lui appartient de connaître ce qu'il est, de l'accepter sans barguigner, de l'assumer. Dans cette série de verbes tient toute la grandeur épique de l'univers héroïque germanique ou nordique. Notion grandiose, d'un caractère tragique évident. Ce qui fait la grandeur de l'homme, ce n'est pas une révolte, romantique et vaine, contre le sort : c'est de s'en faire l'artisan volontaire, lucide, conscient. Alors, les perspectives se renversent. Il n'y a plus de victimes de la fatalité. Si l'homme assume sa *gefa*, le voici *gefumadr*, cela se sent, cela se sait, c'est un chef, il vaincra. S'il la refuse, c'est une épave... L'héroïsme, c'est d'avoir atteint son but, par tous les moyens, quels qu'ils soient, malgré toutes les épreuves, en dépit de tout code civique ou religieux, si c'est nécessaire.

RÉGIS BOYER
Les Religions de l'Europe du Nord.
Fayard-Denoël, 1974.


DR

L'ancienne religion germano-nordique nous est connue en partie par des pierres historiées dont les plus remarquables proviennent de l'île de Gotland et datent du VIIIe siècle. Odin y occupe le premier rang. Il est le maître du Walhalla, paradis des héros morts que les Valkyries ont élus pour participer à des joutes éternelles. Pierre funéraire sculptée, Stockholm, Statens Historiska Museet.

nisme arien tous les Romains d'Afrique. L'ambiguïté n'était pas de mise avec les Vandales.

Débarqué à Ostie au mois de mai 455, Genséric s'empara de Rome, comme Alaric et ses Wisigoths l'avaient déjà fait en 401. Ce nouveau sac de Rome éveilla des peurs de fin du monde. Cette même année 455, les Alamans franchissaient le Rhin et occupaient l'Alsace. Les Francs rhénans pillaient Trèves pour la quatrième fois. Dans le sud de la Gaule, Théodoric II faisait reconnaître pour quelques temps son protégé Avitus comme nouvel empereur d'Occident...

La Gaule devint le champ clos de plusieurs puissances, notamment les Wisigoths et les Francs qui rivalisaient de romanité pour se rallier les populations.

Les Goths et les Francs

Le parallèle entre les peuples goth et franc est instructif. Leurs points communs sont rares. Ils sont chacun divisés en sous-groupes, les Wisigoths et les Ostrogoths, les Saliens et les Rhénans. La soumission de l'un n'entraîne pas celle de l'autre. Tous deux sont entrés dans l'armée romaine : les Francs au IIIe siècle, les Goths surtout à partir de Théodose. Là s'arrêtent les ressemblances. Tout oppose ces meilleurs représentants des Germains occidentaux et des Germains orientaux. Les Goths sont plus anciens et possèdent avec leurs généalogies royales un sentiment ethnique très fort qu'a renforcé leur conversion à l'arianisme. Le *foedus* de 295, renouvelé en 332, leur a accordé une terre abandonnée par Rome, l'ancienne Dacie. Ils ont ainsi gardé une indépendance totale hors de l'Empire, habitués qu'ils sont à des défaites romaines. Le mythe de la Rome éternelle ne les atteint pas. Ils négocient avec l'empereur d'égal à égal, possèdent une monarchie ancienne, sont capables de créer un empire au contact des nomades. Qui plus est, ils connaissent Constantinople de l'intérieur, car leurs princes y ont vécu en otages. En revanche, aucun Goth n'a reçu de grade élevé dans l'armée romaine. Puissants et ambigus, tels sont les Goths à la fin du IVe siècle.

Les Francs, eux, sont une ethnie récente, une ligue d'anciens vaincus. Ils n'ont pas de lignée royale ni de monarchie réelles. Leur structure politique est faible, ainsi que leur sentiment ethnique. En revanche, le *foedus* de 358-359, qui les installe en Toxandrie (l'actuel Brabant) est le premier du genre. Les Saliens sont implantés sur un territoire d'Empire désert et pauvre et après une défaite, au titre de *déditices* (prisonniers graciés). On les voit alors changer d'attitude, passer de la piraterie et du pillage, après des répressions épouvantables, à l'état de paysans et de soldats romains, tandis que leur fidélité éprouvée multiplie les généraux francs romanisés. Dès qu'ils sont dans l'armée, ils deviennent pleinement citoyens romains et les meilleurs défenseurs de Rome contre leurs congénères de la rive droite du Rhin. Mais ce n'est vrai que pour les Saliens, car les Francs rhénans, même après le traité de paix avec Arbogast, n'ont jamais eu de territoire dans l'Empire.

Avant Clovis, la comparaison est donc surtout au désavantage des Francs, petit peuple aux extrémités de la Gaule, sans expérience politique autre que celle donnée par Rome. Mais de cette faiblesse initiale, ils feront une force.

M. R.

Michel Rouche, professeur à l'université de Paris IV-Sorbonne, est spécialiste de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Âge. Il vient de publier *Clovis* aux Éditions Fayard.

Nota : Dans les encadrés, tous les noms des dieux germaniques ont été orthographiés suivant la graphie courante et non suivant les graphies savantes.

Le christianisme des Barbares

PAR ERNEST RENAN

Il avait fait scandale en 1863 lors de la publication de sa « Vie de Jésus ». Bien à tort. Renan y révélait déjà les qualités exceptionnelles qui ont assuré la pérennité de son œuvre. Sur la genèse du christianisme, Renan reste inégalé. C'est pourquoi il a sa place ici.

Des raisons anciennes et profondes voulaient, nonobstant les apparences contraires, que l'Empire se fit chrétien. La doctrine chrétienne sur l'origine du pouvoir semblait faite exprès pour devenir la doctrine de l'État romain. L'autorité aime l'autorité. Des hommes aussi conservateurs que les évêques devaient avoir une terrible tentation de se réconcilier avec la force publique, dont ils reconnaissaient que l'action s'exerce le plus souvent pour le bien. Jésus avait tracé la règle. En plein règne de Néron, saint Paul écrivait : *« Que chacun soit soumis aux puissances régnantes ; car il n'y a pas de puissance qui ne vienne de Dieu. »* Quelques années après, Pierre ou celui qui écrivit en son nom l'épître connue sous le nom de *Prima Petri*, s'exprime d'une façon presque identique.


DR

Persistance de la mythologie germanique dans l'Europe chrétienne. Sigurd (Siegfried) tue le forgeron maléfique Regin. Cette sculpture de l'église en bois de Hylestad en Norvège (vers 1200) se retrouve dans la pierre du portail de l'église de Santa-Maria-la-Real à Sanguësa, en Navarre, sur la route de Saint-Jacques-de-Compostelle qui était la voie stratégique de la Reconquista *à laquelle participèrent Sigurd Jorsalafak, roi de Norvège, et Charles de Danemark, parent du roi d'Aragon, Alphonse Ier le Batailleur.*



DR

Le culte druidique associé à un sanctuaire mégalithique suivant une interprétation fréquente au XIXe siècle.

Certes, il y avait des chrétiens exaltés qui partageaient entièrement les colères juives et ne rêvaient que la destruction de la ville idolâtre, identifiée par eux avec Babylone. Tels étaient les auteurs d'apocalypses et les auteurs d'écrits sibyllins. Pour eux, Christ et César étaient deux termes inconciliables. Mais les fidèles des grandes Églises avaient de tout autres idées. Le premier docteur du temps de Marc-Aurèle, Méliton, évêque de Sardes, fit des offres de service caractérisées et présenta le christianisme comme la base d'un empire héréditaire et de droit divin. Tous les apologistes flattent l'idée favorite des empereurs, celle de l'hérédité en ligne directe, et les assurent que l'effet des prières chrétiennes sera que leur fils règne après eux. Que l'Empire devienne chrétien, et les persécutés d'aujourd'hui trouveront que l'ingérence de l'État dans le domaine de la conscience est parfaitement légitime.

Constantin et l'Empire chrétien

Un fait devenait évident, c'est que le christianisme ne pouvait plus vivre sans l'Empire, et que l'Empire, d'un autre côté, n'avait rien de mieux à faire que d'adopter le christianisme contre sa religion. Le monde voulait une religion de congrégations, d'églises ou de chapelles, une religion où l'essence du culte fut la réunion, l'association, la fraternité. Le christianisme remplissait toutes ces conditions.

Plusieurs fois, au IIIe siècle, cette nécessité historique faillit se réaliser. Cela se vit surtout au temps des empereurs syriens, que leur qualité d'étrangers et la bassesse de leur origine mettaient à l'abri des préjugés.

La lutte redoubla de rage quand les grands réformateurs, Dioclétien et Maximien, crurent pouvoir donner à l'Empire une nouvelle vie. L'Église triompha par ses martyrs ; l'orgueil romain plia ; Constantin vit la force intérieure de l'Église, les populations de l'Asie Mineure, de la Syrie, de la Thrace, de la Macédoine, en un mot la partie orientale de l'Empire, déjà plus qu'à demi chrétiennes. Sa mère, qui avait été servante d'auberge à Nicomédie, fit miroiter à ses yeux un Empire d'Orient, ayant son centre vers Nicée, et dont le nerf serait la faveur des évêques et de ces multitudes de pauvres matriculés à l'Église, qui, dans les grandes villes, faisaient l'opinion. Constantin inaugura ce qu'on appelle *« la paix de l'Église »*, et ce qui fut en réalité la domination de l'Église. Au point de vue de l'Occident, cela nous étonne ; car les chrétiens n'étaient encore, en Occident, qu'une faible minorité ; en Orient, la politique de Constantin fut non seulement naturelle mais commandée.

Théodose inaugure l'Empire chrétien, c'est-à-dire la chose que l'Église, dans sa longue vie, a le plus aimée, un empire théocratique, dont l'Église est le cadre essentiel. L'Église orientale, qui ne fut pas gênée dans son développement par les Barbares, ne se détacha jamais de cet idéal ; Constantin et Théodose restent ses deux pôles. Le grand affaiblissement social qui est la conséquence nécessaire d'un tel régime se manifesta bientôt. Dévoré par le monarchisme et la théocratie, l'Empire d'Orient fut comme une proie offerte à l'islam.

Heureusement, les choses se comportèrent en Occident d'une tout autre manière. L'Empire chrétien d'Occident périt bientôt. La ville de Rome reçut de Constantin le coup le plus grave qui l'ait jamais frappée. En bâtissant une *Nouvelle Rome* sur le Bosphore, Constantin réduisit la vieille Rome à n'être plus que la capitale de l'Occident. Les deux moitiés de l'Empire devinrent ainsi presque étrangères l'une à l'autre. Constantin est le véritable auteur du schisme entre l'Église latine et l'Église grecque. On peut dire aussi qu'il posa la cause éloignée de l'islamisme. Les chrétiens parlant syriaque et arabe, persécutés ou mal vus par les empereurs de Constantinople, devinrent un élément essentiel de la clientèle future de Mahomet.

Les cataclysmes qui suivirent la division des deux empires, les invasions des Barbares, qui épargnèrent Constantinople et tombèrent sur Rome de tout leur poids, réduisirent l'antique capitale du monde à un rôle borné, souvent humble. Cela dura jusqu'au VIIIe siècle. Rome, durant ce temps, prenait sa revanche, par le sérieux et la profondeur de son esprit d'organisation. Quels hommes que saint Damase, saint Léon, Grégoire le Grand ! Avec un courage admirable, la papauté travaille à la conversion des Barbares ; elle se les attache, elle en fait ses clients, ses sujets.

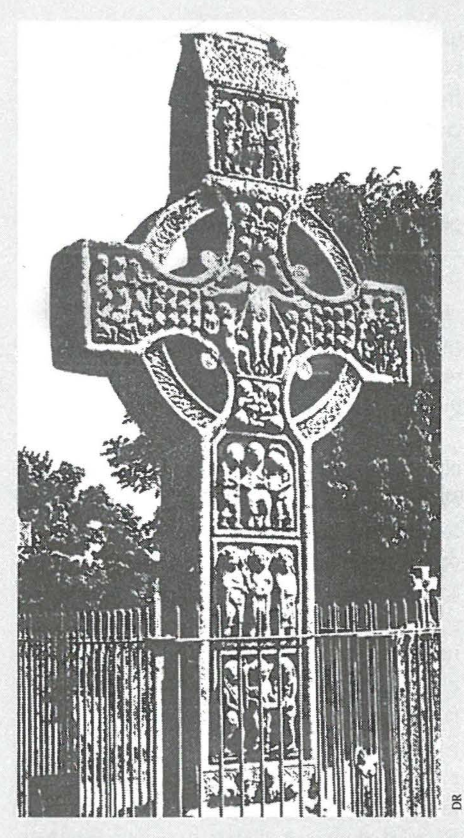
Un christianisme païen

Le chef-d'œuvre de sa politique fut son alliance avec la maison carolingienne et le coup hardi par lequel elle rétablit dans cette maison l'Empire d'Occident, mort depuis 324 ans. L'Empire d'Occident, en effet, n'était détruit qu'en apparence. Ses secrets vivaient dans le haut clergé romain. L'Église de Rome gardait en quelque sorte le sceau du vieil Empire, et elle s'en servit pour authentiquer subrepticement l'acte inouï du jour de Noël de l'an 800. Le rêve de l'Empire chrétien recommença. Au pouvoir spirituel il faut un bras séculier, un vicaire temporel. Le christianisme, n'ayant pas dans sa nature cet esprit militaire qui est inhérent à l'islamisme, par exemple, ne pouvait tirer de son sein une milice ; il devait donc la demander hors de lui, à l'Empire, aux Barbares, à une royauté constituée par les évêques. Un saint empire, avec un Théodose barbare, tenant l'épée pour protéger l'Église du Christ, voilà l'idéal de la papauté latine. L'Occident n'y échappa que grâce à l'indocilité germanique et au génie paradoxal de Grégoire VII. Le pape et l'empereur se brouillèrent à mort ; les nationalités, que l'Empire chrétien de Constantinople avait étouffées, purent se développer en Occident, et une porte fut ouverte à la liberté. Cette liberté ne fut presque en rien l'œuvre du christianisme.

LES LIMITES DE LA CHRISTIANISATION

Est-ce à dire que toutes les anciennes croyances, ou plutôt toutes les anciennes pratiques, ont été abolies ? Non, bien sûr, car des sermons comme ceux de Césaire d'Arles ou des statuts synodaux ou conciliaires comme ceux de l'évêque Aunaire d'Auxerre (seconde moitié du VIe siècle) montrent que, si certains cultes continuèrent d'être voués aux divinités de la Rome ancienne, ce furent plus généralement les pratiques du vieux paganisme celtique qui resurgirent, fouettées par les désordres des derniers siècles et par la contamination du paganisme germanique, encore tout-puissant au nord et à l'est de la Gaule. Ainsi furent dénoncés les travestissements rituels des calendes de janvier (carnaval), les ablutions nocturnes du solstice de juin, les cultes panthéistes, la fabrication d'idoles anthropomorphes, le port des amulettes et toutes les pratiques de la divination. Que les conciles réunis aux Estinnes (Hainaut) et à Soissons en 743-744 soient revenus sur les mêmes interdictions dans leur appendice connu sous le nom d'*Indiculus superstitionum et paganiarum* suffit à montrer les résistances populaires à la véritable acculturation qu'eût dû ou, en tout cas, qu'eût pu être l'adhésion au christianisme.

Mais ce que montrent aussi ces textes normatifs, c'est l'élaboration d'une espèce de syncrétisme entre les pratiques anciennes et les croyances nouvelles. Ainsi les amulettes ou phylactères commencèrent-ils d'être christianisés ; ainsi les saints étaient-ils invoqués dans les pratiques divinatoires ; ainsi était-il courant que l'eucharistie fût donnée aux morts, curieux substitut de l'ancienne obole à Charon. Une stèle découverte à Mistrais (Touraine) offre une singulière illustration de ce syncrétisme : elle contient une épitaphe résolument chrétienne, mais aussi un décor gravé qui montre l'élu héroïsé arraché au lion de la mort éternelle par le cheval mythique qui le mène vers le ciel [...].



DR

Croix celte en pierre sculptée de Monasterboice en Irlande. Présentes avec de nombreuses variantes dans l'ensemble du monde gaélique, en Scandinavie et dans l'Europe continentale, ces croix associent le symbolisme des anciennes pierres levées à une représentation solaire de l'emblème chrétien.

Rien de tel encore dans les campagnes, en particulier dans les contrées du Nord-Ouest, du Nord et de l'Est où dominaient les Barbares, qui restèrent fidèles jusqu'au VIIe siècle, parfois même au VIIIe siècle, au vieil usage des *Reihengräberfelder*, ou cimetières à rangées de tombes, allongées parfois sur des centaines de mètres, dont les colonies de lètes ou de fédérés avaient répandu l'usage dans la Gaule du Bas-Empire. Non seulement ce mode de sépulture perdura sur les vieux sites, mais de nouveaux cimetières furent créés en rase campagne, éventuellement sous l'influence directe des conquérants francs, mais plus souvent par contamination diffuse du modèle. Or l'adhésion au christianisme que suggère depuis Clovis l'ensemble des sources historiographiques n'eut longtemps aucune incidence sur le caractère des inhumations : on continua d'inhumer les morts habillés, les femmes parées de leurs plus beaux atours, les hommes équipés de leur armement, les uns et les autres accompagnés d'offrandes funéraires contenues dans des vases.

STÉPHANE LEBECQ
Nouvelle histoire de la France médiévale.
1. *Les origines franques Ve-IXe siècle.*
Le Seuil, Point Histoire, 1990.

Ainsi une religion faite pour la consolation intérieure d'un tout petit nombre d'élus devint, par une fortune inouïe, la religion de millions d'hommes, constituant la partie la plus active de l'humanité. Une race, en embrassant un culte qui n'avait pas été fait pour elle, le transforme selon les besoins de son imagination et de son cœur. L'homme, quelles que soient ses conversions ou ses apostasies, reste fidèle au premier culte qu'il a pratiqué et plus ou moins aimé. Une foule d'idolâtres, nullement changés au fond et transmettant les mêmes instincts à leurs enfants, entrèrent dans l'Église. La superstition se mit à couler à pleins bords dans la communauté religieuse qui jusque-là en avait été la plus exempte.

Si l'on excepte quelques sectes orientales, les chrétiens primitifs sont les moins superstitieux des hommes. Le chrétien, le juif pouvaient être fanatiques : ils n'étaient pas superstitieux comme l'était un Gaulois.

Chez eux, pas d'amulettes, pas d'images saintes, pas d'objet de culte en dehors des hypostases divines. Les païens convertis ne pouvaient se prêter à une telle simplicité. Le culte des martyrs fut la première concession arrachée par la faiblesse humaine à la mollesse d'un clergé qui voulait se faire tout à tous, pour gagner tous à Jésus-Christ. Une foule de croyances que le premier christianisme eût trouvées sacrilèges passèrent ainsi dans l'Église. Celle-ci fit ce qu'elle put ; pendant cinq ou six siècles, les conciles sont occupés à combattre les anciennes superstitions naturalistes ; mais les purs se virent débordés. Saint Grégoire le Grand en prend son parti et conseille aux missionnaires de ne pas supprimer les rites et les lieux saints, mais seulement de les consacrer au culte nouveau.

Ainsi arriva un phénomène singulier : la végétation touffue de croyances païennes que le christianisme primitif se croyait appelé à détruire se conserva en grande partie. Loin de réussir, comme l'islam à supprimer « les temps de l'ignorance », c'est-à-dire les souvenirs antérieurs, le christianisme laissa vivre presque tous ces souvenirs, en les dissimulant sous un léger vernis chrétien. Grégoire de Tours est aussi superstitieux qu'Élien ou Ælius Aristide. Le monde, aux VIe, VIIe, VIIIe, IXe, Xe siècles, est plus païen qu'il ne l'a jamais été. Jusqu'aux progrès de l'instruction primaire, nos paysans n'avaient pas abandonné un seul de leurs petits dieux gaulois. Le culte des saints a été le couvert sous lequel s'est rétabli le polythéisme. Cet envahissement de l'esprit idolâtrique a tristement déshonoré le catholicisme moderne. Les folies de Lourdes et de la Salette, la multiplication des images miraculeuses, le Sacré-Cœur, les vœux, les pèlerinages font du catholicisme contemporain, au moins dans certains pays, une religion aussi matérielle que tel culte de Syrie combattu par Jean Chrysostome ou supprimé par les édits des empereurs. L'Église eut, en effet, deux attitudes à l'égard des cultes païens : tantôt lutte à mort, tantôt compromis, la vieille croyance acceptant plus ou moins complaisamment une teinture chrétienne.

La complaisance que le christianisme, devenu la religion des foules, montra pour les cultes anciens, il l'eut aussi pour beaucoup de préjugés grecs. Il parut avoir honte de son origine juive et fit tout pour la dissimuler. Nous avons vu les gnostiques et l'auteur de l'*Épître à Diognète* affecter de croire que le christianisme est né spontanément, sans relation avec le judaïsme. Origène, Eusèbe n'osent pas le dire, car ils savent trop bien les faits ; mais saint Jean Chrysostome et, en général, les pères qui ont reçu une éducation très hellénique ignorent les vraies origines du christianisme et ne veulent pas les connaître. Ils rejettent toute la littérature judéo-chrétienne et millénaire ; l'Église orthodoxe en pourchasse les ouvrages. L'*Apocalypse* de Jean n'échappe que parce qu'elle tient par ses racines au cœur même du Canon.

Les religions valent par les peuples qui les adoptent

Le sort du christianisme a donc été de sombrer presque dans sa victoire. Jamais fondateur n'a eu de sectateurs qui lui aient moins ressemblé que Jésus. Jésus est bien plus un grand juif qu'un grand homme ; ses disciples ont fait de lui ce qu'il y a de plus anti-juif, un homme-Dieu. Mais la plus grave erreur que l'on puisse commettre en histoire religieuse est de croire que les religions valent par elles-mêmes, d'une manière absolue. Les religions valent par les peuples qui les acceptent. L'islamisme a été utile ou funeste, selon les races qui l'ont adopté. Chez les peuples abaissés de l'Orient, le christianisme est une religion fort médiocre, inspirant très peu de vertu. C'est chez nos races occidentales, celtiques, germaniques, italiotes, que le christianisme a été réellement fécond.

Produit tout à fait juif à son origine, le christianisme est de la sorte arrivé à dépouiller, avec le temps, presque tout ce qu'il tenait de la race, si bien que la thèse de ceux qui le considèrent comme la religion aryenne par excellence est vraie à beaucoup d'égards. Pendant des siècles, nous y avons mis nos manières de sentir, toutes nos aspirations, toutes nos qualités, tous nos défauts. L'exégèse d'après laquelle le christianisme serait sculpté intérieurement dans l'Ancien Testament est la plus fausse du monde. Le christianisme a été la rupture avec le judaïsme, l'abrogation de la Thora. Saint Bernard, François d'Assise, sainte Elisabeth, sainte Thérèse, François de Sales, Vincent de Paul, Fénelon, Channing ne sont en rien des juifs. Ce sont des gens de notre race, sentant avec nos viscères, pensant avec notre cerveau. Le christianisme a été la donnée traditionnelle sur laquelle ils ont brodé leur poème ; mais le génie leur est bien propre. Saint Bernard, interprétant les *Psaumes*, est le plus romantique des hommes. Chaque race en s'attachant aux disciplines du passé, se les attribue, les fait siennes. La Bible a ainsi porté des fruits qui ne sont pas les siens ; le judaïsme n'a été que le sauvageon sur lequel la race aryenne a produit sa fleur. En Angleterre, en Écosse, la Bible est devenue le livre national de la branche aryenne qui ressemble le moins aux Hébreux. Voilà comment le christianisme, si notoirement juif d'origine, a pu devenir la religion nationale des races européennes, qui lui ont sacrifié leur ancienne mythologie.

E. R.

Ce texte est extrait de *L'Histoire des origines du christianisme*, livre septième, *Marc-Aurèle et la fin du monde antique*, publié en 1882. L'ensemble de *L'Histoire des origines du christianisme* a fait l'objet d'une publication en deux volumes dans la collection Bouquins, Robert Laffont, Paris, 1995. Édition établie et présentée par Laudyce Rétat.

LES SOURCES GERMANIQUES DE L'ÂME FAUSTIENNE

J'appelle *apollinienne* l'âme de la culture antique qui a choisi le corps individuel présent et sensible comme type idéal de l'étendu. En face de cette âme apollinienne, je place l'âme *faustienne* qui a choisi comme symbole primaire l'espace pur illimité, dont le « corps » est la culture occidentale tout entière, croissant dans les plaines du Nord, sises entre l'Elbe et le Tage, depuis la naissance du style roman au Xe siècle. Apollinienne est la statue de l'homme nu, faustienne l'art de la fugue. Apolliniens la statique mécanique, les cultes matériels des dieux de l'Olympe, les cités grecques politiquement isolées, le sort d'Œdipe et le symbole du phallus ; faustiens la dynamique de Galilée, la dogmatique catholique et protestante, les grandes dynasties baroques avec leur politique de cabinet, le destin de Lear et l'idéal de la Madone, de la Béatrice de Dante à la fin du second Faust de Goethe. Apollinienne la peinture limitant les corps individuels par des lignes, faustienne celle qui construit des espaces au moyen de lumières et d'ombres. Apollinien est l'être grec, qui appelle son moi un soma et ignore l'idée d'évolution intérieure et donc de l'histoire réelle, intérieure ou extérieure ; faustien l'être occidental, qui a une conscience très profonde de son destin, dont le regard est tourné en dedans et la culture résolument personnelle orientée vers les mémoires, la réflexion, la méditation sur le passé et l'avenir, la conscience morale. À l'autre bout de ces deux cultures et tout en leur servant d'intermédiaire, qui emprunte, modifie, interprète leurs formes ou en hérite, l'âme *magique* de la culture arabe, éveillée à l'époque d'Auguste dans le paysage compris entre le Tigre et le Nil, la mer Noire et l'Arabie méridionale, apparaît avec son algèbre, son astrologie, et son alchimie, les sacrements et les livres saints des religions persane, juive, chrétienne, « bas-antique » et manichéenne [...].

L'Olympe repose en terre grecque ; le paradis patristique est dans un jardin enchanté, situé quelque part dans l'univers magique ; le Walhall n'est nulle part. Perdu dans l'infini, il apparaît avec ses dieux et ses héros insociables comme le symbole de l'effrayante solitude. Siegfried, Parcifal, Tristan, Hamlet, Faust sont les héros les plus solitaires de toutes les cultures... De cette expérience cosmique, l'homme apollinien et l'homme magique ne savent rien, ni Homère ni les Évangiles...

Ce fut l'esprit des Vikings, de la Hanse, de ces peuples primitifs qui faisaient porter leurs rois morts sur un bateau en flammes dans la haute mer, signe émouvant de cette nostalgie obscure de l'illimité qui poussait à atteindre les côtes d'Amérique sur de minuscules vaisseaux, vers 900, quand s'annonça la naissance de la culture occidentale.

Aussi la culture faustienne était-elle, dans une mesure très forte, orientée vers l'*expansion*, soit qu'on entende ce mot au sens politique, économique ou spirituel ; elle a triomphé de toutes les limites géographiques sensibles ; elle a cherché sans aucun but pratique, pour le seul amour du symbole, à atteindre le pôle Nord et le pôle Sud ; elle a transformé enfin la surface de la terre en domaine colonial et système économique uniques. La volonté de tous ses penseurs, de maître Eckhart à Kant, de soumettre le monde « comme phénomène » au pouvoir du moi connaissant a été exécutée par tous ses chefs, d'Othon le Grand à Napoléon. L'illimité était le but propre de leur ambition.

OSWALD SPENGLER

***Le Déclin de l'Occident*, tome 1 (1918), Gallimard, 1948.**

Clovis et le miracle franc

PAR KARL-FERDINAND WERNER

Par le meilleur spécialiste allemand du Haut Moyen Âge, le point sur les connaissances historiques les plus récentes. L'œuvre de Clovis et des Mérovingiens, vrais fondateurs de la France.

Il y a un « phénomène franc » qui provoque l'étonnement des historiens : comment les Francs ont-ils pu réussir une œuvre historique aussi considérable ? Pourquoi ce peuple « barbare » qui ne semble avoir été ni le plus important ni le plus évolué des peuples barbares de langue germanique, a-t-il dépassé tous les autres, non seulement par l'étendue territoriale de son royaume, mais aussi par la durée de son influence ? Car l'influence des Francs est toujours présente : la « France » (par son nom même) et l'« Allemagne » sont, au XX[e] siècle, au km² près, des États nés du partage franc entre le *regnum Francorum occidentalium* et le *regnum Francorum orientalium* ; elles ont longtemps fait partie du monde franc avant d'évoluer séparément et différemment. Il y a donc un phénomène franc qui pose le problème de la réussite franque.

La théorie généralement admise d'une période d'invasions ou *« Völkerwanderung »* (migration de peuples) implique une conquête



Charlemagne en grand costume impérial.

de la Gaule par le peuple franc ou *« Stamm der Franken »* (la tribu franque). Or la prise du pouvoir en Gaule a été l'œuvre de Clovis. C'est lui qui a réussi à créer en Gaule une symbiose entre les deux cultures gallo-romaine et barbare.

Cette symbiose a pu se réaliser d'une façon rapide, sûre et durable grâce à l'adoption de la religion catholique décidée par Clovis. Les Francs ont ainsi évité l'installation durable en Gaule d'une autre forme de christianisme, l'arianisme, qui a longtemps séparé de la population romaine d'autres peuples barbares.

La décision d'adopter la religion catholique, comme d'ailleurs la fondation du royaume franc, n'a été ni le fait de *« tous les Francs réunis »* ni celui de la seule population barbare de la Gaule. Elle est due à la seule volonté et à la puissance acceptée par son entourage, d'un roi (dont le rôle important en Gaule avait déjà été préparé par son père) homme politique habile, qui transmit ses succès à ses fils chargés de continuer son œuvre : la Gaule mérovingienne est issue de l'action réussie de Clovis et de toute une dynastie.

Romanisation des Barbares

L'œuvre de cette dynastie n'a pas été d'avoir accompli la « migration des peuples », mais de l'avoir arrêtée. Les Francs unifiés par elle (ils ne l'étaient pas auparavant), après avoir rejeté les Alamans et les Saxons, sont passés à la contre-attaque et ont conquis la Germanie, où les églises consacrées à saint Martin jalonnent les routes de leur conquête, jusqu'à l'Elbe et au Danube, en Autriche actuelle. Quant au fondateur de la Gaule franque, Clovis, il n'a pas conquis la Gaule du nord contre ses habitants : il l'a défendue contre les Alamans païens et les Wisigoths hérétiques. C'est pourquoi saint Remi, porte-parole des évêques catholiques, ses alliés, l'a célébré comme *custos patriae*, le protecteur de la patrie, que l'évêque comprend déjà comme

GLOSSAIRE GERMANO-ROMAIN V^E SIÈCLE

– Basilique : Originellement, dans l'Empire romain, tribunal impérial.
– Cités : Territoires de dimensions variables correspondant à ceux des anciennes tribus gauloises. Il y en avait une centaine.
– Deditices : Guerriers germaniques faits prisonniers auxquels on accordait la vie sauve en les astreignant à cultiver des terres vides.
– Diocèse : Circonscription administrative et juridique de l'Empire romain. Plus tard, circonscription ecclésiastique.
– Foederati : Tribus germaniques autorisées par l'empereur à se fixer à l'intérieur des frontières de l'Empire, en conservant leurs lois et leurs coutumes, en échange du service militaire.
– Foedus : Traité d'alliance conclu entre les Romains et un peuple germanique qui constitue dès lors une armée tribale au service de l'Empire, tout en conservant ses lois et ses coutumes. Les fédérés (*foederati*), constituent au Vᵉ siècle l'essentiel de l'armée romaine.
– Gentiles : Unités régulières de l'armée romaine formées de « Barbares ».
– Impôts : L'impôt romain est levé partout sous deux formes, foncier (*jugatio*) et par tête (*capitatio*). Son paiement est effectué en trois tiers provisionnels. Comme les militaires, les membres du clergé sont exemptés d'impôts. Il existe par ailleurs, des corvées et des réquisitions en nature. La recette de l'impôt est assurée par les membres de la curie municipale (les *curiales*) responsables sur leurs biens personnels.
– Lètes : Soldats germaniques servant Rome à titre héréditaire, en échange de quoi, ils reçoivent, avec leur famille, l'autorisation de s'implanter en Gaule avec attribution de terres.
– Militia : Corps de fonctionnaires, base de l'administration impériale. La *militia togata* (les civils), la *militia armata* (les militaires) et, à partir de 392 (quand le christianisme devient la religion officielle et unique de l'Empire), la *militia christi* qui désigne le clergé.
– Préfet du prétoire : Ils sont quatre au Vᵉ siècle. Ce sont les plus hauts fonctionnaires de l'Empire. Celui qui dirige la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne, siège à Trèves jusqu'en 407, puis en Arles.
– Provinciales : Gens des provinces régis par les lois romaines (droit public et privé). Ce sont eux que nous appelons les « Gallo-romains » par opposition aux esclaves et aux « Barbares ».
– Recteur : Gouverneur civil d'une province romaine. Les Gaules comptent dix provinces au Vᵉ siècle.
– Res publica : L'État romain, régi par les lois, qu'il soit impérial ou républicain.
– Solidus : Nom du sou en or créé par Constantin. Il pèse 4,55 g et constitue l'étalon monétaire de base.
– Vicaire : Haut fonctionnaire romain qui remplace le préfet impérial en cas d'absence.

une patrie commune des Gallo-romains et des Francs.

Il existe donc, pour nous-mêmes et de nombreux historiens archéologues, une autre approche de ce problème qui demande une démarche préalable de l'esprit : abandonner la vision traditionnelle d'un monde divisé en deux, les Romains d'un côté, les Barbares de l'autre. Quant à ces derniers, il faut distinguer les catégories suivantes :

– les populations barbares dans le *Barbaricum*, les *gentes* autour de l'Empire romain ;

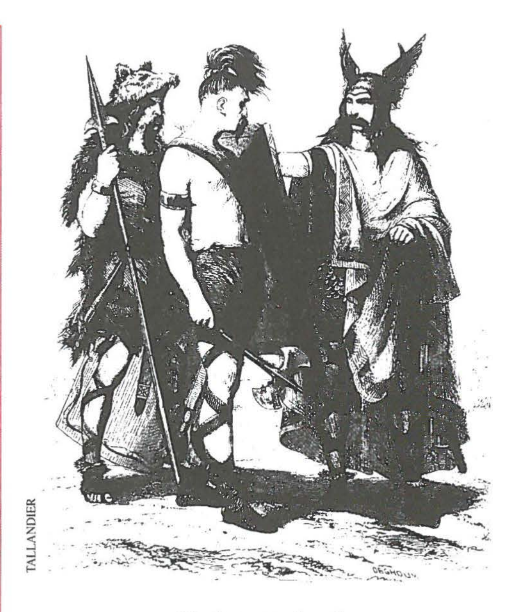
– les Barbares entrés *individuellement* dans l'armée romaine et séjournant d'une façon temporaire dans l'Empire ;

– les Barbares entrés *individuellement* et *définitivement* dans l'organisation administrative et militaire romaine, habitant donc d'une façon durable dans l'Empire, leurs enfants nés dans l'Empire étant attachés au service de l'Empire ;

– les Barbares entrés *en groupe* dans l'Empire sous la direction d'un chef : ce sont les *foederati* liés à leur chef qui a conclu un traité, un *foedus* avec l'empereur. À l'origine, les *foederati* restèrent à l'extérieur des frontières de l'Empire, mais on les laissa ensuite s'installer dans l'Empire suivant la règle de l'*hospitalitas*.

– les prisonniers de guerre barbares, installés par les Romains dans les provinces de l'Empire, souvent comme *laeti* (colons-agriculteurs) surtout en Gaule qui étaient astreints à un service militaire.

Parmi ces différentes catégories de Barbares, il faut distinguer les hommes de haute naissance qui jouissaient d'un statut particulier aussi bien chez leurs compatriotes barbares que chez les Romains : ces derniers, depuis l'époque de la République, accueillaient en effet les princes et les nobles barbares, leur permettant souvent d'accéder très vite à un rang élevé dans la hiérarchie militaire. On est donc loin d'une séparation quasi étanche entre les deux mondes romain et barbare. Au contraire, la barbarisation de l'Empire et surtout de son armée depuis l'époque de Constantin le Grand, ainsi que la romanisation des Barbares (dont on parle trop peu) sont des processus historiques en étroite corrélation,



Chef et guerriers francs.

qui constituent un phénomène essentiel dans l'histoire du Bas-Empire romain : la christianisation des Barbares n'en est qu'un des aspects importants.

Certains chefs de *foederati* accédèrent à des rangs militaires aussi élevés que celui de *magister militum utriusque militiae* par exemple ; ils s'installèrent dans l'Empire où ils prirent part à la lutte pour le pouvoir en combattant contre leurs congénères. Ils ne s'opposèrent pas aux Romains, mais participèrent au contraire à la défense de l'Empire : c'est le cas d'Odoacre et de Théodoric, rois romains (*rex*, *Flavius rex*) à la tête d'une armée romaine composée en majeure partie de Barbares.

Les Francs au service de Rome

Après ces remarques générales indispensables, il faut se demander quelle place les Francs et leurs chefs occupaient dans les différentes catégories que nous venons de définir sommairement dans le contexte de la romanisation des Barbares ou de la barbarisation de l'Empire et de son armée. Le rôle, qu'ils ont pu jouer militairement et politiquement en Gaule romaine, était préparé dès le début du IVᵉ siècle. Le recrutement de Francs dans l'armée romaine, commencé vers la fin du IIIᵉ siècle avec l'incorporation de prisonniers de guerre sous les empereurs Maximien et Constant, se poursuivit sous Constantin le Grand, en 307. Durant l'hiver 357-358, Julien, qui était César pour la Gaule, s'empara de six cents Francs sur la Meuse et les envoya à Constance II pour servir dans son armée de l'Est. Plus importante encore est la mesure prise par le même Julien qui installa une partie

des Francs saliens vaincus en Toxandrie et les fit donc en groupe « *Reichsgermanen* » c'est-à-dire « Barbares établis dans l'Empire ». Il faut compter aussi les Francs venant de la Germanie libre qui se présentaient librement et individuellement aux bureaux de recrutement, et ceux livrés en contribution aux Romains à la suite de traités conclus aux frontières de l'Empire. L'armée de Julien était ainsi composée de Barbares pour plus de la moitié de ses effectifs. L'élément barbare a été prépondérant dans les armées des usurpateurs Magnence (350-353), Maxime (383-388) et notamment Eugenius (392-394) qui pouvait disposer en 394 grâce à son *magister militum* Arbogast, d'origine franque, d'un contingent important de Francs venus de la Germanie libre, ce qui n'a d'ailleurs pas empêché ce même Arbogast de porter des coups terribles à ses compatriotes d'au-delà du Rhin quand la situation l'exigeait. Quand Constantin III en 410 voulut échapper aux armées d'Honorius, il fit venir des Francs et des Alamans des régions d'outre-Rhin par l'intermédiaire de son *magister militum* franc Edowic.

Clovis choisit Paris comme capitale

La force militaire des Francs a donc des origines précoces au sein même de l'armée « romaine ». Or ces troupes d'élite d'origine franque, au moment du grave danger qui menaça les Gaules en 406 lorsque Vandales et Burgondes attaquèrent sur le Rhin, se trouvaient aux côtés des Romains. Certes, ces mêmes Francs sont battus par le grand nombre des assaillants, mais ils auront préservé le nord-est de la Gaule et ils réapparaîtront, toujours au service des Romains de Gaule, dans les luttes contre Saxons et Wisigoths. Un élément qui nous paraît décisif pour expliquer les événements du Ve siècle et le phénomène franc c'est le fait que les Francs de Childéric et de Clovis faisaient partie des Francs installés depuis longtemps en Gaule et partisans des Romains dont ils étaient les fidèles alliés. Ce ne sont pas les Francs venus d'outre-Rhin établis sur le Rhin dans la *Francia* sous l'autorité d'une royauté installée à Cologne, qui ont conquis la Gaule intérieure, mais c'est au contraire l'armée romaine de Clovis qui a pu être reconnu roi dans le royaume franc rhénan après avoir fait la conquête de la Gaule méridionale contre les Wisigoths ariens !

Le royaume franc de Clovis s'est constitué à partir du Bassin parisien, comme l'a admis

LE TRÉSOR DE CHILDÉRIC

Idolum Regis. apertum. auersum inuersum. DR

Pièces d'orfèvrerie franques en or et grenat découvertes à Tournai en 1653 dans la tombe du roi Childéric, père de Clovis. La tête de taureau, ancêtre divin de la dynastie, porte sur le front une roue solaire. Ce que l'on prit pour des abeilles semble la figuration symbolique des futurs lys de France.

Successeur et fils présumé de Mérovée, Childéric apparaît comme le « roi » des Francs de 458 à 481, date à laquelle son fils Clovis lui succède. Il a lutté contre les Wisigoths aux côtés d'Aegidius, le *magister militum* de l'empereur Valérien. Ayant conclu un traité (*foedus*) avec les Romains, il sera, après la mort d'Aegidius, l'allié de son fils Syagrius. Il combat également les Saxons parvenus jusque dans la région d'Angers, puis les Alains qui, alliés des Wisigoths, semaient la dévastation dans l'Orléanais. Les sources sont muettes sur son compte après 470. On sait seulement qu'il est mort en 481, date de l'avènement de son fils Clovis. Sa tombe fut découverte fortuitement le 27 mai 1653 par un ouvrier employé à des travaux de terrassement près de Tournai, sur la rive droite de l'Escaut. Elle fut immédiatement identifiée grâce à un anneau sigillaire qui portait le nom du roi. Des armes dont une pointe de lance, une hache de guerre, une épée et un scramasax, deux cents pièces d'argent, cent pièces d'or, les restes d'une chlamyde sur laquelle étaient cousues ce que l'on cru être des abeilles d'or et une tête de taureau en or, ornement païen qui fut sans doute l'emblème apotropaïque de la dynastie mérovingienne. Découverte exceptionnelle. L'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays-Bas, fit amener à Bruxelles ce précieux trésor funéraire et en confia l'étude à son médecin personnel, l'érudit franc-comtois J.-J. Chiffet. Un an plus tard, celui-ci avait rédigé un excellent compte rendu qui décrivait très précisément tous les objets exhumés. Ce travail fut publié en 1655, à Anvers. L'archiduc emporta les objets quand il repartit pour Vienne en 1656 et, à sa mort survenue en 1662, le tout revint à l'empereur Léopold Ier. Pour remercier le roi de France d'avoir envoyé des troupes françaises livrer bataille contre les Turcs lors de la grande bataille du Saint-Gothard, sur les rives du Raab, en août 1664, l'Empereur consentit à remettre le trésor à Louis XIV. Les pseudo-abeilles d'or de Childéric, père de Clovis, étant présentées comme les ancêtres des lys de France, le retour de ce trésor – remis au roi à l'église Saint-Germain en 1665 – contribuait à légitimer la monarchie française, qui se voyait ainsi confirmée comme la plus ancienne de l'Europe chrétienne. Conservé au Louvre, puis à la Bibliothèque royale de la rue de Richelieu, le trésor, lointain vestige des époques « barbares » que détestent les hommes des Lumières, n'intéresse guère jusqu'au XIXe siècle et il fut même volé en 1831. Seuls quelques éléments, aujourd'hui au Cabinet des Médailles, seront retrouvés et il faut attendre 1859 et l'abbé Cochet, le célèbre pionnier de l'archéologie mérovingienne, pour que soit enfin reconnue son importance. Le travail accompli par Chiffet et les copies réalisées sur l'ordre de Léopold Ier furent alors d'un grand secours pour reconstituer et interpréter ce témoignage unique de la culture franque.

Ph. C.

LA LOI SALIQUE

Les Mérovingiens ne connaissaient ni peuples, ni races, ni nationalités. Ils ne connaissaient que des « lois » : certaines populations vivaient sous la loi salique, d'autres sous la loi Gombette, etc. La loi salique a souvent été attribuée à Clovis. Très certainement à tort. Les spécialistes estiment en effet que son plus ancien noyau remonte à une époque bien antérieure à la conversion du chef franc, car aucune influence chrétienne n'y est perceptible (1). Clovis se serait contenté de la faire coucher par écrit, sans doute entre 508 et 510, avant de la faire proclamer en 511 au concile d'Orléans. Elle apparaît comme l'une des nombreuses lois germaniques rédigées aux premiers siècles de notre ère pour régler des questions de procédure relatives au statut des personnes et des biens. Sa dernière version, dite *Lex salica emendata*, date de Charlemagne. La loi ripuaire, dont les parties les plus anciennes remontent au début du Vᵉ siècle, semble n'avoir constitué que la variété de la loi salique appliquée en Austrasie.

Simple coutume de droit privé, la loi salique n'a rien à voir à l'origine avec la dévolution royale. Elle prévoit seulement, concernant l'héritage des terres, l'égalité des frères et l'exclusion des filles dotées qui, en quittant leur famille, entrent dans celle de leur mari : « De la terre salique, aucune partie ne passe à la femme. »

Cette disposition purement privée sera réinterprétée par la dynastie capétienne comme un procédé permettant d'exclure les femmes du trône. Réinterprétation tardive. La loi salique ne fut jamais évoquée au Moyen Âge, par exemple lors de l'avènement de Philippe V (1316) ou celui de Philippe VI (1328), pour justifier un principe de masculinité qui sera encore évoqué à la mort de Charles VIII et de Louis XII. On en trouve la première mention dans un mémoire de Jean Lescot adressé après 1358 au roi Jean le Bon. Mais c'est seulement le 28 juin 1593, pour empêcher que soit portée sur le trône de France l'infante Isabelle, fille de Philippe II, qui descendait de Henri II par sa mère, que le Parlement rendit l'arrêt dit de la loi salique, par lequel les femmes étaient exclues pour toujours du trône de France.

Les théologiens justifièrent le recours à la loi salique en s'appuyant sur un passage des Évangiles selon lequel *« les lis ne filent pas »* (*lilia neque nent*). C'est l'origine de l'expression selon laquelle le royaume de France ne saurait *« tomber en quenouille »*.

A. de B.

(1) Cf. notamment Theodore John Rivers, *Laws of the Salian and Ripuarian Franks, AMS Press*, New York 1986 ; Jean-Pierre Poly, *La corde au cou. Les Francs, la France et la loi salique*, in *Genèse de l'État moderne en Méditerranée*, École française de Rome, 1993, pages 287-320.



DR

Gisant du « tombeau de marbre à la mémoire du Roy Clovis » dessiné par Louis Boudan à la fin du XVIIᵉ siècle, représentant un monument commémoratif destiné à Saint-Denis, mais dont ne subsiste que ce dessin conservé à la Bibliothèque nationale.

Steinbach. C'est pourquoi son centre se trouve dans cette région. Il comprend plusieurs capitales dans les royaumes groupés autour de Paris qui est choisi par Clovis comme capitale principale, au moment de son couronnement et lorsque son gouvernement en Gaule est reconnu par l'empereur. Ce dernier lui envoie en 508 les insignes d'un pouvoir romain qui fait de lui un *rex gloriosissimus*, titre romain par lequel il est salué trois ans plus tard par les pères du synode d'Orléans que leur *dominus* (!) y a convoqué. C'est à partir de ce moment qu'il peut prétendre à une *cathedra regni* comme Théodoric à Ravenne : ce modèle romain sera suivi par Clovis qui ira même par exemple jusqu'à la nomination d'un *archiatros*, c'est-à-dire d'un médecin de cour à la romaine, mot qui donnera le nom allemand *Arzt* désignant le médecin. Ce roi n'est pas le chef d'une peuplade germanique, mais un *rex* reconnu par l'empereur, par les Gallo-romains et leur *nobilitas* sénatoriale, un *rex* qui peut faire entrer en cette *nobilitas* les *maiores natu* des Francs (bien distingués des premiers qui ont une *dignitas* romaine) dans cette *nobilitas* en les nommant *comes*, titre romain qui donne droit à l'attribut de *vir illuster*. Leur nouveau rang est reconnu par l'Empire comme par la papauté. Clovis supprime tous les chefs rivaux qui voudraient maintenir avec le paganisme les anciennes structures tribales, et impose aux Francs qu'il a réunis sous son pouvoir de *rex* (qui n'a rien à voir avec la faible royauté germanique) une législation en forme de la *lex salica* dans laquelle il apparaît comme *dominus*. Il fait continuer l'administration provinciale en langue latine. Son fils Thierry qui a conquis en 507 l'Auvergne, la gardera lors de la division du royaume en 511 : elle fera toujours partie de l'« Austrasie », et donnera des conseillers de l'élite sénatoriale pour y établir une administration – plus tard aussi en Germanie.

Une victoire des Barbares alliés des Gallo-Romains

Comme le confirme L. Musset, le changement politique capital, survenu en Gaule en 486 (victoire sur Syagrius), n'est pas une nouvelle conquête de la Gaule par les Francs, mais la prise du pouvoir dans un royaume romain déjà séparé de l'Empire, par le chef militaire de l'armée franque (*exercitus Francorum*), c'est-à-dire le chef de la section la plus importante de l'armée romaine des Gaules d'origine barbare. Cette prise de pouvoir éliminait le *rex* romain Syagrius avec l'accord des grandes familles sénatoriales et des évêques issus de ces familles ; l'un de ces évêques, Remi, avait déjà reconnu l'administration de Childéric en Belgique seconde. C'est Remi qui accueillera Clovis et sa cour dans le sein de l'église catholique.

Clovis, successeur de Childéric comme *dux belgicae secundae*, province dont Remi fut le métropolite, n'a pas fait la conquête de la Gaule contre ses habitants gallo-romains,

mais contre les états barbares rivaux des Francs en Gaule. Tous ces faits se recoupent et fournissent les éléments de base pour une explication de la réussite franque, qui se résume ainsi :

– Loin d'être des Barbares fraîchement sortis des forêts germaniques, les Francs de Clovis étaient dans leur grande majorité, et surtout en ce qui concerne leurs éléments dirigeants, établis depuis longtemps en Gaule et fidèles serviteurs du pouvoir romain dans ce pays.

– Loin d'être des étrangers suspects, les Francs faisaient partie de l'administration militaire et même civile de l'Empire, ayant eu depuis longtemps des contacts avec les sénateurs et les évêques gallo-romains qui eurent une influence certaine sur leur comportement avant même leur christianisation.

– Les Gallo-Romains appréciaient les Francs qui n'étaient pas là pour leur créer des difficultés, mais au contraire pour les défendre. Cependant, les Francs exigeaient pour leurs combattants un sort privilégié (attribution de terres) et pour leurs chefs l'accession aux plus hauts postes et même au pouvoir suprême. Les Francs avaient pour ennemis les Saxons devant lesquels ils avaient jadis reculé, quittant la rive gauche du Rhin pour s'établir sur la rive droite, et les Alamans qui menaçaient la Gaule depuis longtemps. La victoire des Francs sur les Alamans est donc doublement importante et significative : c'est la victoire des Barbares alliés aux Gallo-Romains sur les Barbares ennemis des Gallo-Romains.

– Les Francs du Bassin parisien, c'est-à-dire de Clovis et de ses fils, étaient donc prédestinés à jouer le rôle de catalyseur entre les Francs (et autres Barbares) des bords du Rhin ou d'outre-Rhin, et la population gallo-romaine des Gaules. Ils ont surtout favorisé l'amalgame des classes dirigeantes, sénateurs et riches propriétaires romains d'une part et nobles d'origine barbare vivant à la cour des Francs d'autre part. Ces derniers adoptèrent très vite le *connubium*, ce qui fut facilité par le fait que tout le monde ou presque se mit à choisir des noms germaniques. Ces personnages de haut rang d'origines diverses, mais ayant adopté le même mode de vie, étaient exempts des règles applicables à l'autre partie de la population qui restait divisée : les Gallo-Romains et les hommes d'Église continuaient à suivre la loi romaine, les Barbares obéissaient à leur propre juridiction nationale, conformément d'ailleurs à ce qui était prévu par la loi romaine.


DR

Charles V (1338-1380). Durant la grande crise des XIVe et XVe siècles, on se tourne vers le souvenir de Clovis afin d'affermir l'identité du royaume.

– Cette constatation est d'autant plus évidente que les soi-disants vaincus, d'origine romaine, pouvaient faire carrière dans l'armée des rois francs comme ce fut le cas pour le célèbre Mummolus qui devint chef d'armée dès le milieu du VIe siècle. Encore plus important est le fait que tous les hommes, tous les *pagenses*, qu'ils soient francs ou gallo-romains, devaient servir en principe dans l'armée en temps de guerre. Un tel règlement laisse supposer le degré de confiance qui régnait entre les deux populations ! Or c'est là précisément la raison de la supériorité militaire des Francs sur les autres peuples barbares : ces derniers sont non seulement moins nombreux que les Francs qui peuvent compter sur l'aide des Francs de la Germanie libre et des Francs établis au nord-est de la Gaule, mais ils ne sont qu'une minorité à être assujettis au service militaire alors qu'au contraire dans le *regnum Francorum* le service dans l'armée est obligatoire pour tous.

Naissance de la France et de la langue française

La solution du problème est donc simple : le royaume franc a eu l'avantage de pouvoir allier la force des Barbares à celle des populations des provinces de l'Empire romain ainsi renouvelée ; cette symbiose fut réussie par des chefs qui voulaient être les maîtres du pays et non pas par des chefs nationalistes voulant dominer d'autres nations comme l'ont imaginé les historiens du XIXe siècle. C'est ainsi que les Francs ont pu et su garder ce qui était encore valable dans les institutions et la civilisation gallo-romaine, et notamment la langue latine ; car l'État franc est un État latin bien que les dialectes barbares soient très répandus dans la population.

C'est une époque qui est également décisive pour l'évolution de la langue et des dialectes dans la Gaule romaine passée sous le régime politique franc. Sauf pour les régions du nord-est où la langue germanique domine parce que les Barbares y sont en majorité, la Gaule garde la langue romane qui subit dans le nord des modifications caractéristiques et intéressantes, surtout dans le domaine du droit et de quelques techniques, sous l'influence des nouveaux chefs francs. C'est l'origine du français dont les différences avec les autres langues romanes, même dans la grammaire, remontent à cette époque.

C'est en même temps l'origine de la France, la préfiguration de la France future qui prend naissance dans la partie septentrionale de la Gaule de langue romane. Aux VIIe et VIIIe siècles, les habitants de cette Gaule septentrionale, devenus des soldats dans l'armée du *Rex francorum*, se considèrent comme des Francs (*Franci*) et appellent *Francia* leur région alors qu'ils traitent les gens du sud de la Loire de *Romani*, étrangers chassés des pays du nord par leurs ancêtres, les Francs vainqueurs, qui auraient tué tous ceux qui ne prenaient pas la fuite. Les sources contemporaines n'en savent strictement rien.

Ainsi est né le mythe de la conquête sanglante de la Gaule par les Francs, de la victoire des Barbares sur les Romains, paradoxalement inventé par des populations qui descendaient elles-mêmes des Gallo-Romains. C'est un magnifique exemple du mythe politique qui accompagne toujours la naissance d'un État et d'un peuple. Le mythe unitaire crée la cohésion dans le peuple qui, fort d'une origine commune et glorieuse, se met à exister. Pour les hommes du Ve siècle, restés romains et catholiques en Gaule du nord, il y avait eu un grave danger avant Clovis. Après Clovis, ils vivaient en une Gaule catholique aussi bien franque que gallo-romaine, qui avait, pour la première fois, une capitale, Paris, et un nouveau nom, France (*Francia*). C'est cela, la réussite franque et l'héritage de Clovis.

K.-F. W.

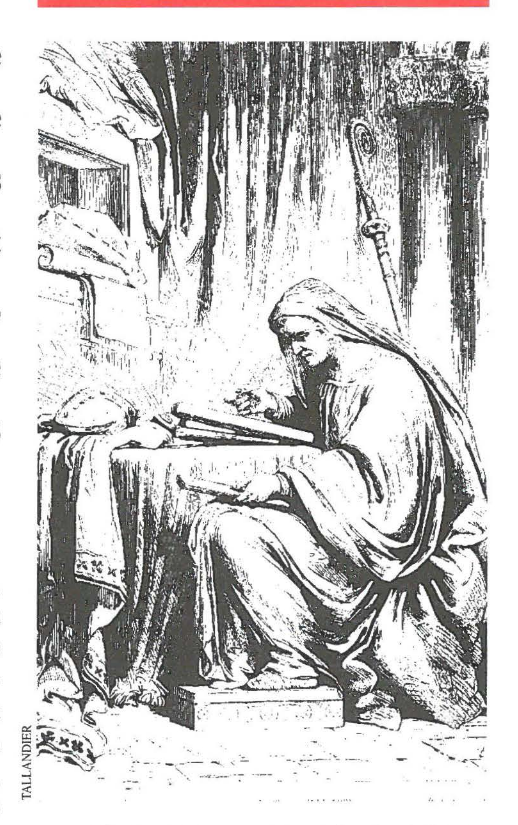
Karl-Ferdinand Werner est historien. Il est membre de l'Institut de France et directeur honoraire de l'Institut historique allemand de Paris. Il a publié récemment *La « Conquête franque de la Gaule ». Itinéraires historiographiques d'une erreur.* Bibliothèque de l'école des Chartes, 1996, fascicule 1. Paraîtra prochainement *Naissance de la noblesse. L'essor des élites politiques en Occident*, chez Fayard.

Livres et documents sur Clovis

PAR MICHEL LENTIGNY

La célébration du quinzième centenaire a mis en effervescence les historiens, l'édition et les médias. Les ouvrages pullulent et on s'y perd. Pour s'y retrouver, voici une description critique de la plupart des ouvrages suscités par l'événement.

Anti - ou pro - Clovis ? Polémiques, controverses et débats font rage. La passion nationale pour la guerre civile y trouve des aliments, au point d'oublier souvent l'essentiel, le monde de Clovis. Raison et histoire se sont réfugiées sous la plume d'un savant allemand, Karl-Ferdinand Werner, auteur du premier (et remarquable) volume de l'*Histoire de France*, dirigée par Jean Favier, *La France des Origines, avant l'an mil* (Fayard, 1984, le Livre de poche-Hachette, n° 2936). Un chapitre entier y est consacré à Clovis, à son *« grand règne »* et au *« premier grand État en Occident, annonciateur de l'Empire de Charlemagne »*. Aussi, Werner, dont on lira la contribution dans ce numéro d'*Enquête sur l'histoire*, avait-il quelques droits, au moins scientifiques, à intervenir dans la mêlée. Ce qu'il fit dans un billet du journal *Le Monde* intitulé *« Clovis célébré et controversé »* (5 avril 1996). L'historien y souligne ce qui devrait être une évidence : *« Clovis appartient, comme Charlemagne, à une Europe en place avant que soient nées les grandes nations formées de plusieurs peuples comme la France et l'Allemagne. Les Français n'y perdront pas pour autant celui qui fait partie de leur identité pour avoir posé la première pierre d'un royaume chrétien qui sera le cadre de la genèse de leur nation »*.


TALLANDIER

Grégoire de Tours (538-594). Son* Histoire des Francs*, qui ne prétend pas à l'objectivité historique, contient en quelques pages l'essentiel de ce que l'on croit savoir sur Clovis.

En attendant, sur Clovis, les ouvrages pullulent.

Les grands classiques

Écrits avant le XVe centenaire, les classiques échappent à toute entreprise de récupération et cherchent d'abord à cerner le personnage et son rôle historique.

Le Baptême de Clovis, de Georges Tessier, Gallimard, 420 pages, 150 francs. Paru en 1964, cet ouvrage ouvrait la série chronologique des « Trente journées qui ont fait la France ». L'auteur, chartiste, membre de l'Institut, sous-titrait *« 25 décembre 496 (?) »*. L'essentiel de ce que l'on sait de Clovis est ici rassemblé et critiqué. L'auteur cherche à distinguer strictement la connaissance historique de son interprétation, le baptême et les images que s'en sont faites les générations postérieures, à partir du IXe siècle, images qui produisirent des effets qui n'étaient peut-être pas tous en germe dans l'événement lui-même. *« Le règne de Clovis a toujours passionné les historiens, tandis que la médiocrité des sources les désespérait. D'où la naissance, généralement suivie d'une mort précoce, de tant de systèmes explicatifs aux bases trop étroites »* constatait de son côté Lucien Musset en 1969 (*Les Invasions. Les vagues germaniques*, coll. Nouvelle Clio, Paris, PUF). Pour Tessier, le baptême a eu lieu à Reims au moment des fêtes de Noël d'une année indéterminée. Clotilde a joué un rôle efficace dans la conversion du roi. Et le

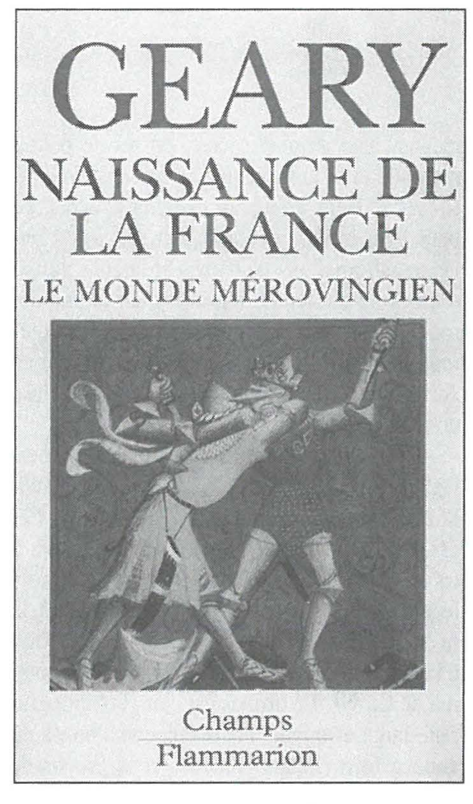
prélat baptiseur ne pouvait être que Remi. Quant au sacre, Tessier le rejette ; c'est une invention d'Hincmar, évêque de Reims, qui juxtapose et confond en 878, baptême et sacre, avec la légende du chrême apporté du ciel.

Les Origines de la France, de Clovis à Hugues Capet, d'Edward James, Errance, 272 pages, 212 francs. Cet ouvrage classique dans l'historiographie anglo-saxonne a été traduit en 1982. Didactique sans jamais être ennuyeux, il permet de bien situer la place de Clovis dans l'évolution historique du pays. L'accent est plus mis sur les facteurs de division et de morcellement que sur ceux qui tendent vers l'unité. En outre, l'auteur insiste sur deux changements fondamentaux apparus au cours de ces cinq siècles : les modifications de la communauté, c'est-à-dire des relations unissant les gens entre eux et l'évolution de l'autorité imposée aux populations.

Les Francs, de Patrick Périn et Laure-Charlotte Feffer. Deux volumes de 230 pages chacun : 1. *À la conquête de la Gaule*, 2. *À l'origine de la France*, Armand Colin, 1987, 95 francs et 120 francs. Si *« Clovis le Conquérant »* intervient surtout dans le premier volume, les deux ouvrages sont complémentaires et donnent un panorama clair, précis, complet et très illustré (nombreuses et précieuses cartes, croquis, encadrés) du monde franc. Rien n'est oublié, ni la langue, ni l'armement, ni l'anthropologie, ni l'archéologie.

Naissance de la France. Le monde mérovingien, de Patrick J. Geary. Paru en 1988 en Angleterre, traduit l'année suivante chez Flammarion, ce petit ouvrage est disponible depuis 1993 en livre de poche, coll. « Champs », Flammarion, 39 francs. L'auteur, américain, actuellement professeur à l'université de Los Angeles, consacre plus de cinquante pages aux *« Romains et Francs dans le royaume de Clovis »*. Fourmillant d'idées neuves, Geary propose un tableau convaincant de ce *« royaume barbare d'un nouveau type [qui] s'est établi au nord des Alpes – un royaume qui allait à jamais changer la face de l'Occident »*. Pour Geary, la plus belle réussite de Clovis, c'est d'avoir, par ses conquêtes et par sa conversion au christianisme orthodoxe, commencé à réunir traditions gallo-romaines et traditions franques.

Les Origines franques, Vᵉ-IXᵉ siècles, de Stéphane Lebecq. Il s'agit du premier volume de la « Nouvelle histoire de la France médiévale », parue au Seuil, directement en collection de poche, Points-Histoire, 1990, 322 pages. Ce manuel universitaire présente succinctement l'état actuel de la recherche. De très bonnes pages (quatre pages sur le baptême, plutôt en 498) éclairent des aspects mal connus de la politique de Clovis. Ainsi la rivalité pour la suprématie sur l'ensemble de la Gaule entre Francs, barbares païens fascinés par le mythe impérial, et Wisigoths, barbares ariens et romanisés, mais jaloux de leur indépendance à l'égard de l'Empire, est bien mise en valeur comme l'est également l'ambition unificatrice de Clovis et sa volonté d'atteindre la Méditerranée. Bonnes remarques encore sur la propagande de Clovis.



Patrick J. Geary offre le tableau le plus riche et le plus convaincant de la fin de l'Empire d'Occident et de la naissance du Haut Moyen Âge avec les royaumes barbares.

Histoire de la France : origines et premier essor, 480-1180, de Régine Le Jan, Hachette, 254 pages, 85 francs. Encore un manuel universitaire. Trois chapitres en rapport avec Clovis : l'un sur la *« Gaule à la fin du Vᵉ siècle »*, l'autre sur la *« conquête franque »*, le dernier sur *« royauté et aristocraties aux VIᵉ et VIIᵉ siècles »*, c'est-à-dire sur l'héritage de Clovis. L'auteur, spécialiste de la famille et du pouvoir dans le monde franc, connaît parfaitement bien cette période : ses analyses de la royauté franque, du rôle de la noblesse, du partage de 511, sont parmi les plus pertinentes. Autre particularité : reprenant les thèses de J. Wood (*The Merovingian Kingdoms, 450-751*, Londres-New-York, Longman, 1994), l'auteur penche, avec de bons arguments, pour une date tardive du baptême du roi (vers 508).

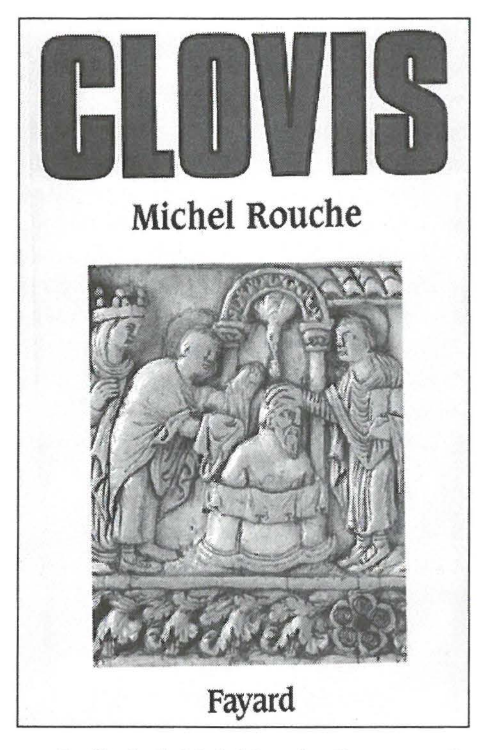
De Clovis à Dagobert. Les Mérovingiens, de Françoise Vallet, Gallimard, « Découvertes » n° 268, Paris, 1995, 176 pages, 87 francs. Excellente initiation, écrite avec autorité par la conservatrice en chef des collections mérovingiennes du musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye. Tous les aspects de la culture mérovingienne sont abordés dans le cadre de ce petit livre suggestif et richement illustré.

Clovis, de Georges Bordonove dans sa collection *Les rois qui ont fait la France*, Pygmalion, 320 pages, 130 francs. Interprétation traditionaliste du baptême et de l'époque.

Les ouvrages de la célébration

Parfois polémiques, parfois historiques, les ouvrages écrits pour l'occasion doivent leur existence à la célébration du baptême de Clovis, quelle qu'en soit la date exacte. S'ils sont tous liés à la commémoration, ils ne sont pas pour autant dépourvus de qualités.

Clovis, de Michel Rouche, Fayard, 500 pages, 160 francs. Professeur à l'université de Paris IV, président du colloque international sur le baptême de Clovis (qu'il fixe à la date du 25 décembre 499), l'auteur a voulu donner la somme de l'année Clovis. Du coup, son étude remonte loin en amont pour faire comprendre l'originalité de l'œuvre de Clovis. On ne le lui reprochera pas, d'autant que ces pages qui vont en amont jusqu'au IIIᵉ siècle, sont équilibrées, riches et très à jour dans leur documentation. Elles présentent un tableau nouveau et saisissant des grandes migrations germaniques et des peuples qui allaient bouleverser l'Empire d'Occident et engendrer le Moyen Âge européen. On le suivra moins volontiers dans sa vision ou sa conception de l'arianisme, et surtout des motifs qui l'ont fait adopter par la totalité des royaumes barbares, à l'exception précisément des Francs de Clovis restés païens. Parler d'un *« totalitarisme chrétien »* pour désigner cette hérésie semble anachronique. D'une façon générale, Michel Rouche confère à l'élément religieux un poids historique qui peut être discuté au profit du réalisme politique. À ces réserves près, l'ouvrage de Rouche, avec son vaste et profond tableau de l'époque, ses discussions savantes, ses thèses audacieuses, ses documents (200 pages de textes nouvellement traduits et commentés), sa bibliographie, son éru-



Le* Clovis *de Michel Rouche. Un ouvrage de référence. Des thèses audacieuses, parfois discutées, toujours enrichissantes. Une documentation impeccable.

dition, et le talent de plume de son auteur, restera un ouvrage de référence.

Clovis, de Laurent Theis, Complexe, 220 pages, 95 francs. L'auteur a choisi de faire court et de ramener les choses à l'essentiel de nos connaissances : en témoigne un chapitre intitulé *« le règne de Clovis, pour autant qu'on en sache »*. On ne peut que souscrire à ce choix fait de prudence et de sagesse : soixante pages suffisent pour exposer ce que l'on sait de sûr (ou ce que l'on tient pour tel !) sur ce règne. Aussi l'auteur a-t-il préféré étudier la représentation de Clovis, et surtout de ce que représente le baptême, dans notre imaginaire national. C'est passionnant, car dès le VI[e] siècle, autour de Clovis et de Remi, s'organisent traditions et récits. Certains d'entre eux sont élaborés par l'évêque de Tours, Grégoire (vers 538-594). Dans ses *Dix livres d'histoire* (que l'on désigne aussi sous le livre d'*Histoire des Francs*), l'équivalent d'une quinzaine de pages d'un livre actuel est consacré à Clovis, nouveau Constantin. Il forme l'essentiel de notre documentation littéraire. Or, Grégoire a consigné des sources écrites aujourd'hui disparues et des traditions orales qui remonteraient en partie à la reine Clotilde installée à Tours, à la mort du roi, où elle meurt en 545. À partir de ces récits, qui s'amplifient et s'ornent peu à peu de faits miraculeux (ainsi l'ampoule céleste apparaît avec Hincmar à l'occasion du couronnement de Charles le Chauve, le 25 décembre 869), naissent une royauté sacrée, un roi de pieuse mémoire et se taillent *« les habits neufs du roi Clovis »*. Loin d'être un exercice d'école, ce petit livre brillant et intelligent suit pas à pas les transformations de Clovis et la constitution d'un cycle qui tend à regrouper sur le premier roi chrétien, tous les attributs et toutes les prérogatives du roi de France très chrétien (Sainte Ampoule, oriflamme, guérison des écrouelles, don des lys).

Clovis ou le combat de gloire, de Francis Dallais, PSR Éditions, La Roche-Rigault, 86200 Loudun, 382 pages, 220 francs. Cet essai, de tendance légitimiste, est consacré, à travers Clovis, son baptême, ses actions, ses légendes, à la naissance de la France et à la mystique royale. De son point de vue, il porte à la perfection historique cette vision du baptême de Clovis. Le propos est clair, la bibliographie large et bonne, les documents donnés en annexe bien choisis pour étayer le propos de l'auteur, la typographie et le style fort soignés.

Le Baptême de la France, de Joël Schmidt, Le Seuil, 184 pages, 120 francs. Destiné à un large public, cet essai honnête, très agréable à lire, comporte deux aspects. D'une part, un bon récit historique où l'auteur souligne l'importance que chacun des protagonistes (Remi, Clotilde et dans une moindre mesure, Clovis) attribue au baptême ; d'autre part, une fresque historiographique montrant l'utilisation de Clovis par tous les types de régimes, monarchique, impérial, républicain avec le général de Gaulle.

Le Baptême qui a fait la France. De Blandine à Clovis, de Renée Mussot-Goulard, Perrin, 99 francs. L'auteur insère le baptême du roi dans l'histoire de la chrétienté en Gaule. Historienne de formation et de métier, elle voit dans ce baptême *« l'affirmation publique, face au monde byzantin, païen, universel, du choix religieux de la Gaule et de ses chefs autonomes. La voie ouverte en Gaule par le baptême conduit à l'unité territoriale par l'unité de la foi »*. Il y a quelques excès dans ces affirmations (cf. les études de Carlrichard Brühl, *Naissance de deux peuples : Français et Allemands (IX[e]-XI[e] siècles)*, Paris, Fayard, 1995, et de Colette Beaune, *Naissance de la nation France*, Paris, Gallimard, 1985 et Folio, 1993). Quelques inexactitudes dans la partie qui concerne la Gaule romaine chrétienne, mais le récit, très traditionaliste, un rien suranné dans sa perspective historique, est bien mené.

Baptême de Clovis, baptême de la France. De la religion d'État à la laïcité d'État, de Pierre Chaunu et Éric Mension-Rigau, Balland, 330 pages, 120 francs. Un livre d'entretiens entre un des maîtres d'histoire et un jeune historien. Le genre est difficile et la personnalité de Pierre Chaunu écrasante. Cela dit, l'ouvrage est un des plus stimulants qui soient sur le plan intellectuel. Pierre Chaunu, aiguillonné par son interlocuteur, reprend certains de ses thèmes favoris sans que Clovis ne soit oublié. Le livre dérange, étonne, surprend par ses paradoxes, peut provoquer l'effroi ou au contraire l'enthousiasme. Difficile de rester sur son quant-à-soi en le lisant.

Clovis, une histoire de France, de Paul-Marie Couteaux, Jean-Claude Lattès, 280 pages, 119 francs. L'auteur n'est pas historien. Il fut membre des cabinets de Michel Jobert, Philippe de Saint Robert, Jean-Pierre Chevènement, de Boutros Boutros-Ghali, à New-York et de Philippe Séguin. En cinq leçons de politique française, il retire ce qu'il croit de la geste de Clovis. Son Clovis, préfiguration à ses yeux de De Gaulle, et de tous ceux qui croient à une identité française et aux *« leçons millénaires de la Maison de France »* est porteur de sens. L'histoire y est secondaire (les négligences et les anachronismes sont là pour le rappeler) et si le propos est souvent sympathique, il est enveloppé d'un tel brouillard que l'on s'y perd rapidement.

Clovis, 496-1996, de Philippe Delorme et Luc de Goustine, Éditions Régnier, 224 pages, 98 francs. Deux journalistes sans prétention qui n'apportent pas d'éléments nouveaux dans leurs deux premières parties (l'histoire et la légendaire), mais qui sont plus à l'aise dans l'enquête intitulée *« La mémoire de France »* ou d'un centenaire l'autre.

Clovis, un roi de légende, de Michèle Laforest, Albin Michel, 238 pages, 89 francs. Le ton est vif, alerte même, mais l'ouvrage restitue mal les problèmes et les questions que soulève, sur le plan historique, le règne de Clovis, néglige souvent l'apport de l'archéologie et se contente finalement de raconter pour la énième fois ce que l'on sait déjà.

L'affaire Clovis, de Pierre Bergé, Plon, 168 pages, 89 francs. L'ancien président de l'Opéra de Paris y va de son couplet. Sans aucun intérêt historique.

Signalons aussi l'essai grinçant de Dominique Jamet, **Clovis ou le baptême de l'ère**, à paraître en septembre chez Ramsay, rien d'historique. Et un recueil d'opinions sur la célébration du quinzième centenaire réuni par Xavier Cheneseau à paraître en octobre aux Éditions Contreverse.

M. L.

Michel Lentigny est agrégé d'histoire.

UN INCONNU CÉLÈBRE

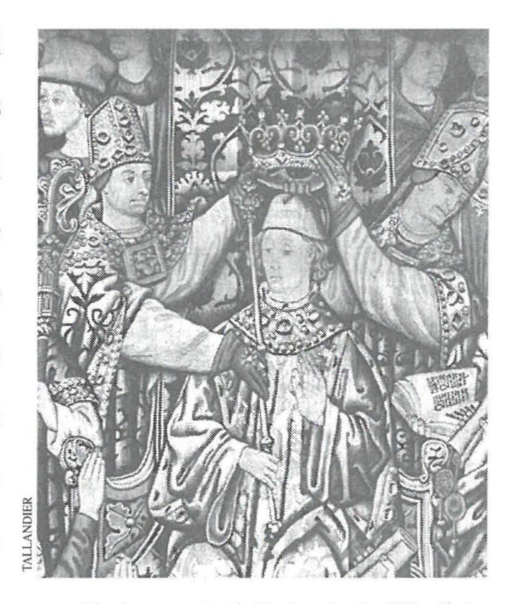
Le vrai visage de Clovis

PAR DOMINIQUE VENNER

Ce Franc était un général romain. Ce païen fut l'ami des évêques chrétiens. Ce petit roi barbare est l'ancêtre du royaume de France autant que de l'Europe franco-allemande. Lui qui se savait descendre des dieux s'est soudain converti dans des circonstances obscures. Beaucoup de mystères pour un seul homme !

Que sait-on de Clovis ? À dire vrai, peu de choses, et néanmoins beaucoup plus que pour la plupart de ses prédécesseurs et de ses successeurs, les rois mérovingiens. Il faut en prendre son parti, ce que l'on sait aujourd'hui avec certitude du roi franc et de son époque, grâce à un travail considérable de recherche historique, ne cadre pas du tout avec les images sommaires léguées par l'enseignement scolaire d'autrefois. Les Francs n'ont pas fait brutalement irruption, la hache au poing, dans la Gaule romanisée du V[e] siècle. À l'époque de Clovis, leur implantation en Gaule, comme protecteurs et non comme agresseurs, remontait à un siècle et demi.

Quand il apparaît pour la première fois sur la scène de l'Empire romain d'Occident à son agonie, Clovis n'est pas comme on le croit souvent une brute barbare, le chef d'une bande de pillards sanguinaires lâchés sur les paisibles populations de la future « doulce France ». Comme son père, le roi franc Childéric, descendant du légendaire Mérovée, Clovis n'est pas seulement roi par succession héréditaire, il est aussi général romain et gouverneur civil de la Belgique Seconde, province romaine dont la métropole est Reims. La lettre, dont le texte a été conservé, que lui adresse peu après son avènement l'évêque Remi, se lit comme un acte d'allégeance. En invitant le jeune roi païen à consulter les évêques, qui ont en charge l'administration civile de leur cité, et à agir en accord avec eux, Remi reconnaît implicitement qu'ils sont placés sous son autorité. *« La qualité des relations entre le roi et l'épiscopat est l'un des traits majeurs du règne de Clovis, et fonde en bonne partie son succès. Elle permit au roi d'éliminer successivement ses concurrents en Gaule ».* (1)


TALLANDIER

Clovis en majesté. Tapisserie du XV[e] siècle. L'artiste a interprété le baptême comme un sacre. Mais les rois francs, se considérant d'origine divine, dédaignaient de recourir au sacre.

Son vrai nom était Clodovig, qui a donné Ludwig en allemand et Ludovic (Louis) en français. À la mort de son père, que l'on date sans certitude absolue en 481, Clovis a, semble-t-il, quinze ans. Il va régner trente ans, jusqu'à sa mort à Paris, le 27 novembre 511 (date certaine).

Pour comprendre ce règne capital, il faut d'abord se débarrasser des idées simplistes colportées sur les « Barbares ». Dans le vocabulaire grec et romain, est barbare celui dont la culture et les origines font un étranger. Les Francs vivant en Gaule à la fin du V[e] siècle, bien qu'assez fortement romanisés, ont néanmoins conservé en partie leur langue, leurs croyances, leurs mœurs et, pour tout dire, leur culture. Ce que l'on sait d'eux, en dehors de ce qu'a révélé l'archéologie, n'est cependant que très partiel et partial puisque de sources exclusivement romaines et chrétiennes.

Le nom des *Franci* (*Frank* signifie hardi) apparaît pour la première fois dans un texte faisant allusion aux campagnes militaires du futur empereur Aurélien en Germanie vers 240. Remporter une victoire sur les redoutables Francs devient la meilleure contribution à la gloire impériale, comme en témoignent les panégyriques de plusieurs empereurs.

À cette époque, les Francs vivent sur les bords du Rhin inférieur, à la frontière de l'Empire. Situation inconfortable. Ils subissent constamment la pression de peuples établis au nord ou à l'est, comme les Saxons ou les Alamans. Par mille itinéraires différents, beaucoup sont entrés au service de Rome qui les a attirés pour participer à sa défense. D'autres

LE RÉCIT DES ORIGINES

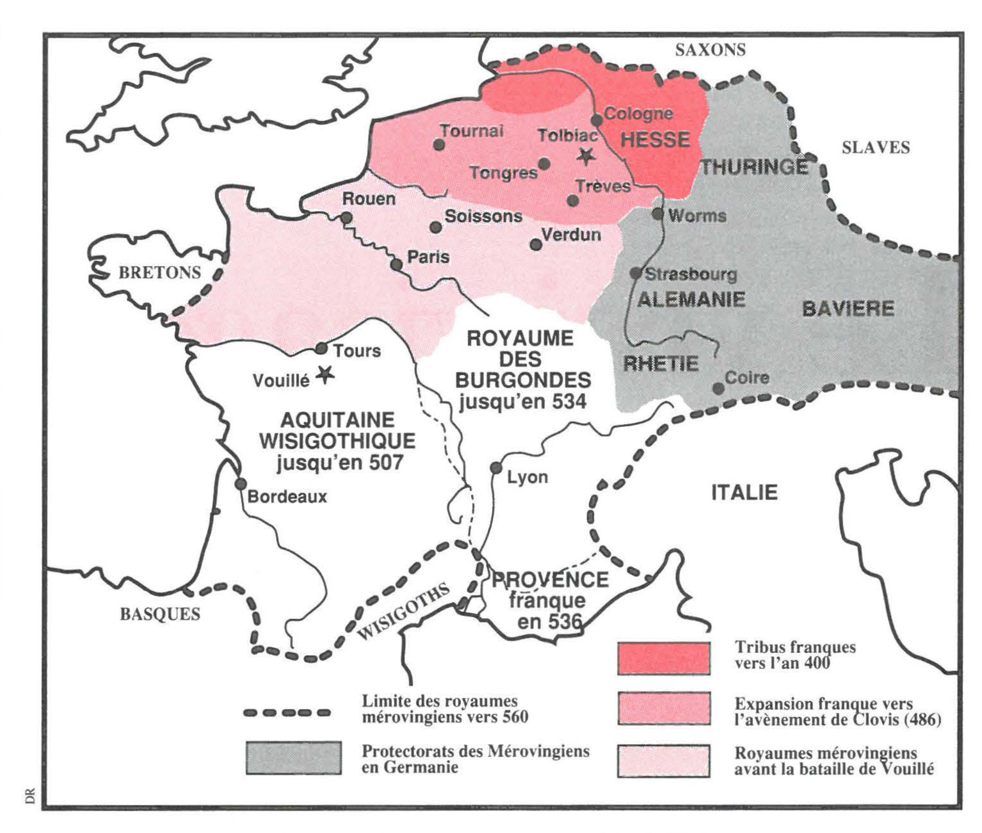
L'histoire de France, telle qu'on la conçoit au Moyen Âge, écarte presque l'histoire du présent insaisissable et multiforme. C'est surtout une histoire du passé, car l'avenir est l'affaire des prophètes et non des historiens. La nation, comme tout homme, a besoin de racines...

On s'y attache surtout à certains temps forts. Le premier de tous est la question des origines. On y cherche des exemples de toutes les vertus, de toutes les prérogatives du peuple, des archétypes de tous les rois. L'histoire de la nation très chrétienne est une autre histoire sainte.

Elle commence pourtant paradoxalement par une légende païenne. Les origines troyennes des Francs ont été créées au VIIe siècle (par Frédégaire) sur le modèle antique de la fondation de Rome par les exilés troyens conduits par Énée. Comme les Romains qui gouvernèrent le monde, les Francs ou Français sont issus de la race la plus ancienne et la plus noble. Les versions du XVe siècle de cette légende présentent des caractères spécifiques, dont le plus important est le souci d'avancer de plus en plus l'arrivée des Francs dans le pays. On conçoit donc l'établissement du IVe siècle conduit par Marcomir comme précédé de vagues préalables d'émigrés troyens qui se mêlent aux Gaulois. On vient, en effet, grâce aux sources antiques de redécouvrir ceux-ci vers 1350. Vaillants soldats, cultivés et pieux, les Gaulois ont tout pour faire des ancêtres acceptables, et d'autant plus crédibles qu'ils sont bien attestés par des textes aussi répandus que le *De bello Gallico.* C'est pourquoi, à la fin du XVe siècle, Jean Lemaire de Belges transforme le mythe des origines troyennes des Francs en un mythe des origines troyennes des Gaulois. Les Gaulois sont établis en Gaule depuis des temps immémoriaux. Une partie d'entre eux est allée fonder Troie. Gaulois et Francs sont des Troyens et ils ne sont qu'une seule et unique population, sans mélange aucun. Les Gaulois donnent naissance aux Francs. Ainsi une filiation unique et continue, un sang pur et non mélangé, relie la population française à ses origines glorieuses.

Mais cette naissance de la nation est double comme l'est celle de tout chrétien. Les origines troyennes correspondent à la première naissance de tout individu, la naissance selon la chair. Le baptême signifie la deuxième naissance, la naissance selon l'esprit. L'histoire de Clovis est en fait un second mythe d'origine.... Dès la fin du XIVe siècle, le premier Mérovingien est considéré comme un saint, le saint fondateur de la monarchie française.

COLETTE BEAUNE
Naissance de la nation France.
Folio-Histoire, 1993.



La Gaule, la Germanie et les conquêtes de Clovis.

continuent de lancer des raids sur les riches terres de la Gaule romaine.

En 355, une armée franque s'empare de la cité romaine de Cologne. Une autre ravage la Toxandrie (actuel Brabant). Elle est matée par l'intervention d'un jeune césar romain, le futur empereur Julien, qui a établi sa capitale à Paris. Après les avoir vaincu, Julien offre en 358 aux Francs saliens un *foedus* (traité). À charge pour eux de défendre la Toxandrie contre plus barbares qu'eux. Le *foedus* transforme les Francs en peuple fédéré (*foederati*). Ce procédé est utilisé par les Romains pour intégrer des « Barbares » belliqueux et les faire participer à la défense de l'Empire depuis que le recrutement spécifiquement romain des légions a été progressivement tari par l'effondrement démographique, signe visible d'un irrémédiable déclin. La « barbarisation » de l'empire d'Occident en est un autre. (2)

Généraux francs dans l'armée romaine

Les unités de Francs fédérés ont leurs propres généraux. Issus de familles au service de l'Empire depuis plusieurs générations, ils ne doivent cependant leur commandement qu'à leurs troupes et aux traditions de leur peuple. Au IVe et Ve siècles, des généraux francs s'élèvent ainsi au sommet de la hiérarchie militaire romaine. Teutomer est le général préféré de l'empereur Julien. Son fils, Richomer, commande la garde de l'empereur Gratien. Mérobaud, autre général franc, est l'homme de confiance de ce même Gratien, tandis que Baudo, Franc lui aussi, est chef de la milice, c'est-à-dire général en chef. Ce Baudo accédera à l'honneur suprême du consulat en 385 et un jeune rhéteur talentueux, d'origine africaine, le futur saint Augustin, prononcera son éloge. La fille de Baudo, épouse plus tard l'empereur Arcadius, tandis que son fils Arbogast lui succède à la tête des armées romaines d'Occident.

La Gaule au centre du monde occidental

Les Francs seront servis par le hasard qui leur attribuait une position privilégiée en Gaule alors que celle-ci prenait soudainement une importance insoupçonnée. Au cours des deux siècles qui ont vu le nord et l'est de l'Europe entrer en mouvement, sous l'effet des migrations de peuples nombreux et entreprenants, le centre de gravité du monde occidental a basculé. Il acquiert un nouvel équilibre qui va rester le sien jusqu'au XXe siècle. La Gaule, jusqu'alors région périphérique de l'empire romain, devient le centre du monde occidental en gestation.

Dans l'Empire déliquescent du IVe et du Ve siècle, les Francs se sont rendus indispensables. Très habilement, ils ont su monnayer leurs services réels ou supposés, promettant le

soutien de leur épée en échange d'honneurs, de richesses et de territoires. Non moins habilement, eux qui sont restés païens sont devenus les alliés des évêques gallo-romains contre les autres germaniques, Burgondes et Wisigoths, qui ont embrassé l'hérésie arienne.

Lorsque Clovis accède au pouvoir, deux aristocraties fort différentes cohabitent en bonne entente au nord de la Loire. Une aristocratie guerrière germanique (franque) et païenne, dont le chef réunit en ses mains le pouvoir civil et militaire hérité de l'Empire. Et par ailleurs, une noblesse gallo-romaine composée de riches propriétaires fonciers, qui concilie un catholicisme formel et un attachement sincère à la romanité. C'est au sein de cette haute aristocratie que se recrutent les évêques. Dans l'Empire effondré, ce sont les derniers représentants de l'administration impériale. Jamais l'Église catholique ne méritera mieux le nom de romaine.

Un épiscopat héritier de la puissance romaine

Traversant la Méditerranée, le christianisme est apparu en Gaule, dans le sillage des petites communautés de commerçants et d'artisans syriaques implantées à Marseille, Arles, Vienne ou Lyon. Cette origine explique les difficultés initiales et l'hostilité de la population gauloise romanisée qui suscitent les pogroms de Lyon en 177 (3). Alors que le christianisme s'est fortement développé dans la partie orientale de l'Empire, la plus importante depuis le III[e] siècle, il se heurte à l'indifférence ou à l'hostilité des populations occidentales. Tout change après l'édit de Milan (313) par lequel Constantin favorise le culte chrétien, en attendant que Théodose en fasse la religion officielle et interdise le polythéisme. La faveur impériale confère subitement au statut d'évêque un pouvoir qui incite l'aristocratie à s'y intéresser comme un moyen de préserver ou d'étendre sa puissance. Les évêques bénéficient de subventions et d'exemptions. L'empereur leur attribuera même les pouvoirs des magistrats romains gouverneurs de province. Leur richesse s'accroît considérablement grâce aux dons que leur font les personnes pieuses.

Tous les historiens s'accordent à reconnaître qu'au V[e] siècle une partie importante de la population gallo-romaine reste cependant à l'écart du christianisme qui est une religion essentiellement urbaine. Dans les campagnes, le peuple conserve son attachement aux divinités celtes parfois romanisées, au culte des sources miraculeuses et des lieux sacrés sur lesquels l'Église fera construire plus tard ses propres sanctuaires.



L'empereur Julien (331-363). Neveu de Constantin, il échappe au massacre de sa famille, décidé à la mort de l'empereur chrétien. Secrètement, il se détache du christianisme que lui enseignaient les massacreurs de sa famille et il revient à la religion de ses pères. Nommé César en 355 et gouverneur des Gaules, il combat les Francs puis conclut avec eux le premier foedus *en 358. Ayant établi sa capitale à Paris, il est proclamé empereur par ses soldats en 360. Il rétablit alors le paganisme comme religion officielle et meurt deux ans plus tard en combattant les Parthes. Il avait tout juste trente-trois ans.*

Une puissance temporelle

Au V[e] siècle, en Gaule, à l'époque de Clovis, la plupart des évêques sont issus de la noblesse sénatoriale, ainsi nommée parce que ses membres sont appelés à siéger au Sénat de Rome et à exercer des magistratures au plus haut niveau. L'un des derniers empereurs, en 455-456, est un sénateur auvergnat, Avitus, beau-père de Sidoine Apollinaire, aristocrate lyonnais, fils d'un préfet du prétoire, et lui-même ancien préfet de la ville de Rome, avant de devenir en 470 évêque de Clermont.

Les évêques sont généralement choisis non dans le clergé, mais parmi des laïcs de grande naissance ou reconnus pour leurs talents d'administrateurs. Dépourvus pour la plupart de formation religieuse, les évêques de l'époque sont avant tout des hommes de pouvoir qui, sauf exceptions, sont indifférents aux questions spirituelles.

Avit, évêque de Vienne, appartient à la famille de Sidoine Apollinaire. Il a succédé à son propre père Isicius vers 494, tandis que son frère est évêque de Valence. À Lyon, Eucher, évêque entre 434 et 450, place ses deux fils sur les sièges de Grenoble et de Vence. Plus au nord, Remi, fils d'un aristocrate de Laon, devient à 22 ans évêque de Reims. Il fera de son frère Principe l'évêque de Soissons. Au siècle suivant, dans l'ascendance de Grégoire de Tours, on voit se multiplier sénateurs et évêques, dont le réseau familial serré s'étend sur Lyon, Autun, Bourges et Clermont.

L'Église occidentale a ses saints et ses anachorètes, mais elle veille soigneusement à ce qu'ils restent soumis à l'autorité des évêques. Le culte des martyrs, qui tient une place centrale dans la religion populaire, est dûment contrôlé par l'épiscopat, qui en fait le socle de son hégémonie sociale et religieuse.

La vertu cardinale aux yeux des évêques occidentaux est étrangère à la tradition chrétienne. C'est la *pietas*, vertu romaine par excellence, obéissance et dévouement à la famille et à la cité, religion du devoir, identifiée depuis Constantin à toute haute fonction

PHARAMOND ! PHARAMOND !

Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

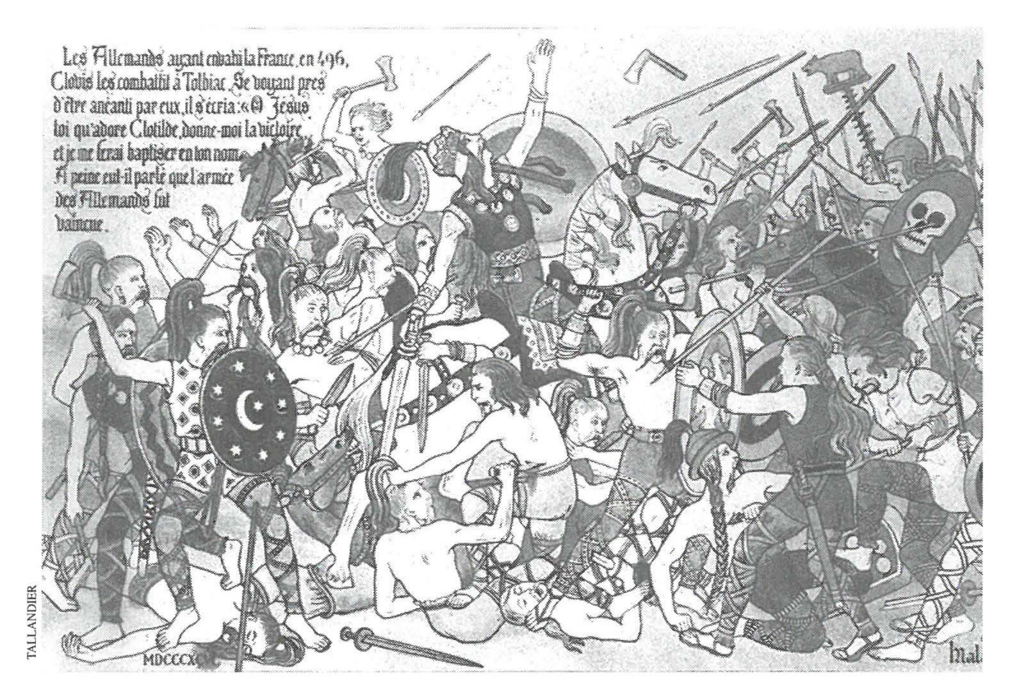
Nous avons lancé la francisque à deux tranchants ; la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie ; le corbeau nageait dans le sang des morts ; tout l'Océan n'était qu'une plaie. Les vierges ont pleuré longtemps.

Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

Nos pères sont morts dans les batailles, tous les vautours en ont gémi : nos pères les rassasiaient de carnage. Choisissons des épouses dont le lait soit du sang et qui remplissent de valeur le cœur de nos fils. Pharamond, le bandit est achevé, les heures de la vie s'écoulent ; nous sourions quand il faudra mourir.

Ainsi chantaient quarante mille Barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence, et à chaque refrain ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer.

CHATEAUBRIAND
***Les Martyrs*, 1809.**



***Bataille de Tolbiac (Zülpich) au nord de Trèves, contre les Alamans. La date de 496 est contestée. Selon Grégoire de Tours, craignant d'être vaincu, Clovis se serait écrié :* « Dieu de Clotilde, si tu me donnes la victoire, je me ferai chrétien ! »**

dans l'Empire. Génération après génération, dans les cités de Gaule, le siège épiscopal tend à être occupé par les membres d'une même puissante famille qui se sert de cette position pour assurer ses intérêts. Ainsi se constituent de véritables seigneuries épiscopales qui seront, au moins jusqu'au XVIII[e] siècle, l'un des traits durables du paysage politique occidental (4).

En Gaule, l'épiscopat est donc une puissance, la première puissance même, politique, sociale, religieuse, en dehors des royautés guerrières germaniques. Parmi celles-ci, dans tout l'Occident, seuls les Francs, établis au nord de la Loire, sont restés païens. En 481, lors des funérailles de Childéric, père de Clovis, des chevaux ont été sacrifiés suivant le rite germanique, autour de la dépouille royale.

Paradoxalement, ces païens de Francs entretiennent des relations beaucoup plus confiantes avec l'Église que les rois wisigoths ou burgondes convertis au christianisme, mais de variété arienne. Contrairement au polythéisme, le monothéisme chrétien n'a pas cessé d'engendrer des hérésies assorties de haines devant lesquelles s'évaporent toutes les prétentions à l'amour universel. Wisigoths et Burgondes s'étaient laissés séduire par l'hérésie arienne, dont l'initiateur, Arius, prêtre d'Alexandrie, fut condamné au concile de Nicée (325) qui affirma la doctrine orthodoxe de la Sainte Trinité. Bref, on se détestait cordialement entre catholiques et ariens sous le regard perplexe des païens. Perplexe, mais pas indifférent.

Le jeune Clovis, roi à quinze ans, a tôt fait de prendre la mesure des forces en présence et des chances qui s'offrent à lui. Peu après son intronisation par l'assemblée des chefs francs, il a reçu, nous l'avons dit, une missive de Remi, évêque de Reims, marquant son allégeance, tout en rappelant au jeune prince le partage implicite du pouvoir : *« Il vous faut honorer vos évêques et toujours vous incliner devant leurs conseils. Pourvu que vous soyez en accord avec eux, votre royaume* (provincia) *prospérera. »*

Le message sera entendu. Clovis ne s'écartera jamais de l'alliance avec l'épiscopat gallo-romain. Ce sera une cause majeure de son ascension.

Grégoire de Tours, précieux et contestable

Ce que l'on sait (ou que l'on imagine) de lui nous vient pour l'essentiel d'une vingtaine de pages (format actuel) du livre II des *Decem libri historiarum*, autrement appelé *Histoire des Francs*, de Grégoire de Tours, ouvrage sans équivalent pour le Haut Moyen Âge, mais dont la lecture exige un œil critique particulièrement averti. Il ne s'agit pas d'un travail d'historien au sens moderne, mais d'une œuvre d'apologie politique et religieuse qui n'a pas pour objet la vérité historique. Rien d'étonnant donc si les spécialistes qui ont examiné ce texte à la loupe y ont repéré une série de graves inexactitudes et des contradictions flagrantes par rapport aux documents d'époque. Ainsi la lettre adressée à Clovis par l'évêque Avit de Vienne pour le féliciter de sa conversion ne contient aucune allusion à la bataille de Tolbiac ni à la promesse qu'aurait faite le roi sur le champ de bataille, et dont Grégoire de Tours, écrivant vers 575-580, plus de soixante ans après la mort de Clovis (l'espace de trois générations), sur la foi de récits de seconde main, est le seul à parler. Mais, dans son genre, l'histoire de la conversion sur le champ de bataille et de ce pacte avec Dieu ne manquent pas de force. Comme elle convenait à la fois à l'Église et à la future monarchie française, c'est-à-dire aux deux seules puissances capables d'imposer une interprétation historique, on n'a pas cessé de la répéter et donc de la tenir pour vraie.

Tous les historiens ont relevé que la datation de Grégoire de Tours est fantaisiste. L'hagiographe fait arbitrairement se succéder les grands événements du règne de Clovis de cinq ans en cinq ans. C'est ce système qui, partant de l'avènement du roi franc à la mort de son père en 481, a produit la date de baptême en 496, aujourd'hui contestée. Pour sa part, Michel Rouche penche pour 499.

Ces imprécisions font dire à Lucien Musset : *« On ne sait pas, à dix ans près, quand placer les épisodes les plus décisifs de la carrière (de Clovis) ; on ne sait guère ce que signifie sa titulature, et, bien entendu, l'on ignore tout de sa pensée politique »* (5).

En l'absence d'informations ou de documents fiables, on est réduit aux conjectures pour évaluer les sentiments et les mobiles de Clovis. En revanche, ses ambitions et sa stratégie se déduisent assez clairement de ce que l'on sait de ses actes. Le petit roi franc qui, par ruse et violence, parvint à étendre en trente ans l'étroit territoire de ses pères aux dimensions de la grande Gaule, des Pyrénées au Rhin, était nécessairement un homme de guerre talentueux et un esprit politique adroit porté par une ambition immense et inflexible. Malgré le filtre de la légende transposée par un évêque acquis aux Francs et prompt à tout sanctifier, quelque chose transparaît de la psychologie shakespearienne de ce roi qui fit assassiner toute sa parentèle et parvint par rouerie, non seulement à s'emparer des biens de ses vic-

times, mais à rallier leurs plus fidèles compagnons. « *Il s'efforça avec beaucoup de soin,* commente Frédégaire au VII[e] siècle, *de faire en sorte qu'aucun de ses parents ne survécut pour régner, si ce n'est ceux de sa semence* ». Il massacra notamment la famille du roi Sigebert qui régnait sur les Francs de Cologne. Il fit exécuter Chararic, chef franc rival, ainsi que son fils. Il fit tuer Ragnachar, roi franc de Cambrai. À la fin de son règne, raconte Grégoire de Tours, il s'écriait : « *Malheur à moi qui suis resté comme un pérégrin au milieu d'étrangers et n'ai plus de parents pour m'aider si l'adversité venait !* » S'il s'exprimait ainsi, dit Grégoire qui ne s'en offusque pas, ce n'est pas du tout que la solitude lui pesât : il voulait s'assurer qu'il ne lui restait pas quelque cousin qu'il avait oublié de tuer.

Faut-il s'en indigner ? Tout grand politique est un homme de proie et Clovis utilise les moyens de son temps. D'autres périodes ont inventé des moyens plus subtils de tuer sans en avoir l'air. Il reste qu'à moins d'une forte dose d'hypocrisie, on ne voit pas très bien comment concilier cette réalité avec l'idéal supposé d'un roi très chrétien.

Victoires sur les Alamans et les Wisigoths

L'épisode du vase de Soissons, vrai ou faux, que raconte Grégoire de Tours, ne contredit pas le malaise suscité par ces évocations. Il montre Clovis violant les usages francs et romains en matière de partage de prises de guerre pour satisfaire aux exigences d'un évêque qui réclamait la restitution d'un vase sacré. Jusque-là, rien à dire. Le geste est politique. En exigeant le vase que le sort ne lui avait pas attribué, le jeune roi tient à manifester ses bonnes dispositions envers l'épiscopat dont il veut se faire un allié. En revanche, le meurtre, un an plus tard du libre guerrier franc qui avait réclamé son dû, laisse autrement songeur. Et seul un parti pris de soumission aveugle au pouvoir établi permettrait de le justifier.

Cette affaire était consécutive à la campagne victorieuse conduite par Clovis avec l'aide d'autres chefs francs contre Syagrius, dernier « roi romain », qu'il vainquit près de Soissons en 486 et fit ensuite égorger. On ignore la cause réelle de cette campagne, mais on en connaît les conséquences. Elle permit à Clovis d'étendre son domaine plus au sud, peut-être même jusqu'à la Loire. Le centre de gravité de ses territoires se déplaçait. Son père avait fait de Tournai le centre de son pouvoir. Clovis choisira Paris, déjà capitale de l'empereur Julien et cœur spirituel de l'ancienne Gaule celtique (6).

Ambitieux comme il l'était, le roi des Francs saliens s'exposait à rencontrer sur son chemin d'autres puissances. Ce furent d'abord des peuples « barbares » du nord de la Loire, les Bretons d'Armorique qu'il ne put vaincre, puis les Thuringiens qu'il soumit vers 491, enfin les Alamans, redoutables adversaires qu'il défit à Tolbiac (nom celte de Zülpich) au nord de Trèves, à une date indéterminée ; celle de 496, donnée par Grégoire de Tours, est récusée par la plupart des historiens. Clovis s'en prit ensuite aux Burgondes vers 500, mais sans résultats apparents. Enfin, il se lança dans la guerre contre les Goths au sud de la Loire. Ce fut la grande affaire du règne, celle qui scella son pacte avec l'Église. La victoire de Clovis à Vouillé (407), suivie d'autres batailles parfois moins heureuses, la mort enfin du roi Alaric II, sonnaient le glas du royaume wisigoth de Toulouse, la fin de l'hérésie arienne au sud de la Loire, dont les riches territoires tombaient ainsi dans l'escarcelle franque.

Rentrant de cette expédition, Clovis trouva à Tours les envoyés de l'empereur Anastase qui, depuis Constantinople, lui conférait le


DR

« Souviens-toi du vase de Soissons ! » *Si l'on en crois Grégoire de Tours, Clovis avait la rancune tenace.*

UN CHOIX POLITIQUE

Clovis adora, jusqu'à l'âge de trente ans, les dieux de ses ancêtres. Ses doutes ou son indifférence pour le christianisme pouvaient lui permettre de piller avec moins de scrupule les églises d'une nation ennemie ; mais ses sujets de la Gaule jouirent du libre exercice de leur religion, et les évêques conçurent un espoir plus favorable de l'idolâtre que des hérétiques. Le prince mérovingien avait trouvé le bonheur dans son union avec la belle Clotilde, nièce du roi de Bourgogne. Élevée dans la foi catholique au milieu d'une cour arienne, son intérêt et son devoir lui ordonnaient également de travailler à la conversion d'un époux païen, et la voix de l'amour disposa peu à peu Clovis à écouter celle de la religion. À la bataille de Tolbiac, au moment du péril, il invoqua à haute voix le Dieu de Clotilde et des chrétiens. La victoire le disposa à écouter avec une respectueuse reconnaissance les éloquents discours où saint Remi, évêque de Reims, lui développait d'une manière évidente les avantages, soit temporels, soit spirituels, qu'il devait retirer de sa conversion. Le roi déclara qu'il était convaincu de la vérité de la religion catholique. Le nouveau Constantin fut baptisé sur-le-champ avec trois mille de ses belliqueux sujets. L'imagination de Clovis était susceptible d'une ferveur passagère ; le récit pathétique de la passion et de la mort de Jésus-Christ excita sa colère ; et au lieu de réfléchir aux suites salutaires de ce mystérieux sacrifice, transporté d'une fureur inconvenante : « *Que n'étais-je pas là,* s'écria-t-il, *à la tête de mes braves Francs ! J'aurais vengé son injure.* » Mais le conquérant sauvage des Gaules était incapable d'examiner une religion dont les preuves exigeaient une recherche longue et pénible de faits historiques et de théologie spéculative. Il pouvait encore moins goûter la modération des préceptes de l'Évangile. Il fit couler le sang durant la paix comme durant la guerre ; et Clovis, au moment où il venait de congédier un synode de l'Église gallicane, fit assassiner de sang-froid tous les princes mérovingiens. La terre se félicita, comme le ciel, de la conversion des Francs. En sortant des fonds baptismaux, Clovis se trouva le seul des rois chrétiens qui méritât le nom et les prérogatives de catholique. Le fils aîné, ou plutôt, le fils unique de l'Église, fut reconnu par le clergé comme son souverain légitime et son glorieux libérateur ; et l'ambition de Clovis trouva de grands secours dans le zèle et l'attachement du parti catholique.

EDWARD GIBBON
***Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, 1788. Collection Bouquins, 1983.**

titre de consul, le plus élevé dans la hiérarchie romaine. La victoire du chef franc était complète. L'épisode souligne à quel point le prestige impérial romain restait puissant.

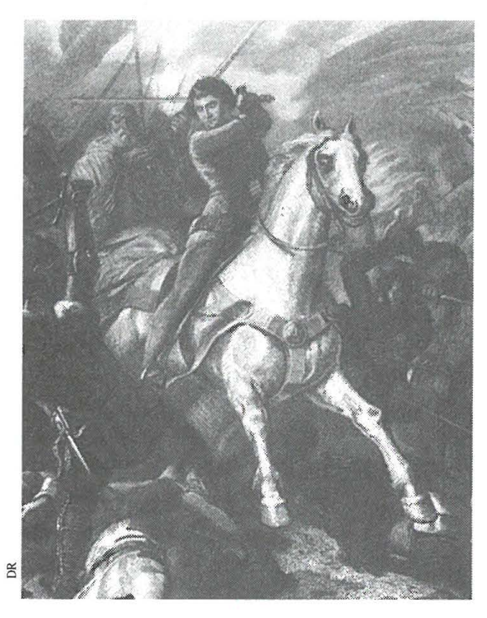
Sans doute la campagne contre les Wisigoths faisait-elle suite à la conversion et au baptême de Clovis.

Conversion et baptême

À quelle religion renonçait-il en faveur du christianisme ? L'historien Patrick Geary a raison de poser cette question ; mais il n'y a pas de réponse. Selon Grégoire de Tours, le roi franc abandonnait le polythéisme, ce qui paraît évident, mais il cite les dieux romains Saturne, Jupiter, Mars et Mercure. Sans doute est-ce là une interprétation libre, le prélat gallo-romain n'étant pas nécessairement expert en dieux germaniques. Il n'est pas impossible, cependant, que les croyances franques au début du VI[e] siècle, aient été accueillantes pour les divinités celtes et romaines.

On n'est pas mieux informé sur la religion adoptée par Clovis. Le christianisme occidental tel qu'il est ressenti à l'époque est une sorte de syncrétisme qui emprunte beaucoup aux cultes gaulois et romains. Aux yeux du guerrier franc, dont l'appétit pour la théologie devait être pour le moins modéré, le Christ n'était sans doute qu'une divinité puissante capable, mieux qu'une autre de donner la victoire. Le récit de la conversion de Clovis sur le champ de bataille de Tolbiac, tel que le rapporte Grégoire, conforte cette hypothèse.

Cette conversion, il faut le souligner, ne pouvait être celle d'un individu. Grégoire de Tours assure qu'avant son baptême, Clovis consulta *« son peuple »* et que plus de trois mille guerriers se firent baptiser avec lui. Quel que soit le nombre réel des baptisés, il est évident que la conversion recueillit l'accord au moins tacite de l'armée, fondement du pouvoir chez les Francs. Cela n'est pas imaginable autrement. Comment un tel accord a-t-il été obtenu d'hommes fougueux et fidèles aux croyances païennes de leurs pères ? La seule explication, c'est que la conversion fut acceptée comme l'adoption par le chef d'un nouveau et puissant *« donneur de victoire »*, et non comme une renonciation du peuple franc à sa religion. Tout en se prononçant pour une conversion de conviction, Michel Rouche reconnaît que le baptême des Francs fut très lent à se concrétiser; les derniers baptisés le seront vers 740 (7).


DR

Philippe IV le Bel (1268-1314) à la bataille de Mons-en-Puelle contre les Flamands (1304). Il est célèbre pour avoir adopté la doctrine de ses légistes selon laquelle « le roi est empereur en son royaume », c'est-à-dire souverain sans aucune limitation. Cette doctrine devait le conduire à rejeter les prétentions pontificales à la suprématie universelle. Philippe IV s'opposa ainsi au pape Boniface VIII avec la dernière énergie. Le pape ne devait pas survivre à l'intervention pugnace de Guillaume de Nogaret, envoyé du roi, qui le souffleta. Philippe fit élire un pape français résidant en Avignon sous la tutelle royale.

Quelle que soit la part des sentiments ou des convictions personnelles que l'on ignore, la conversion, événement capital du règne, eut une portée immense. C'est elle, par l'alliance avec la puissance sociale, politique et spirituelle de l'Église gallo-romaine, héritière de Rome, que Clovis, contrairement aux autres chefs « barbares » de son temps, fit une œuvre durable. Mais s'il l'escomptait, il ne le savait pas. Personne ne pouvait prévoir la réussite étonnante de l'amalgame entre les deux traditions, romaine et germanique.

La conversion du roi franc ne signifie nulle soumission au clergé. C'est bien ainsi que l'entend Remi de Reims. Le vieil évêque a été formé à l'école constantinienne qui veut que l'Église soit soumise au souverain. L'année de sa mort, en 511, Clovis réunit à Orléans un concile de l'Église de son royaume, marquant de la sorte son autorité. La postérité y verra l'acte de naissance du gallicanisme, doctrine qui veut que le roi veille à faire respecter les libertés et les droits de l'Église de France face aux ingérences de Rome. Le conflit entre le roi et le pape à propos de la nomination des évêques, de la discipline ecclésiastique ou de la gestion temporelle de l'Église de France, rebondira de siècle en siècle, avec quelques moments d'extrême tension, Philippe le Bel contre Boniface VIII, Charles VII et la « pragmatique sanction », Louis XIV, enfin, qui sera soutenu par Bossuet et le Parlement dans ses orgueilleuses revendications d'indépendance à l'égard du Saint-Siège.

L'effet produit par la « barbarisation » du christianisme, à la suite de son adoption et de son interprétation par les Francs fut immense. Les deux siècles d'expérience romaine, consécutive à l'adoption par Constantin du Dieu unique, avaient déjà prouvé la grande efficacité de cette religion au service d'un pouvoir fort soutenu par un clergé consentant. Mais les Francs feront beaucoup mieux. Sur la société déliquescente et multiraciale du Bas-Empire, ils jouissaient des atouts d'une homogénéité ethnique et d'une énergie intactes. Du christianisme, religion individualiste et universaliste, ils firent leur religion nationale, persuadés d'être les élus du Dieu *« donneur de victoire »*. Bien entendu, tout cela reposait sur une inversion de sens, mais il faudra attendre Nietzsche (*Généalogie de la morale*) pour s'en aviser. À l'exemple des Francs, tous les peuples européens vivront et combattront longtemps dans la certitude d'avoir « Dieu avec nous » (*Gott mit uns*). Les croisades seront l'une des manifestations de cette « panzer-religion », si j'ose dire.

L'adoption de saint Martin comme saint national est révélatrice. De tous ceux de l'époque, il était le seul à offrir les garanties requises : c'était un ancien soldat. Avant de recevoir le baptême chrétien, il avait reçu celui de l'épée. Avec lui, on pouvait s'entendre. L'épisode du manteau partagé lui donnait un surcroît d'attrait : les soldats sont généreux. C'est ainsi que le nom de saint Martin peuplera les villages du monde franc, planté comme un drapeau, celui d'un peuple conquérant qui, longtemps, étonnera le monde.

D.V.

---

(1) Laurent Theis, *Clovis*, Complexe, Bruxelles, 1996.

(2) Patrick J. Geary, *Naissance de la France, le Monde mérovingien*, Flammarion, Paris 1989.

(3) François Fontaine, *Blandine de Lyon*, Julliard, Paris 1987.

(4) Patrick J. Geary, op. cité, et Martin Heinzelmann, *Bischofsherrschaft in Gallien*, Ertemis Verlag, Munich, 1976.

(5) Lucien Musset, *Les invasions : les vagues germaniques*, 2[e] éd. PUF, Paris, 1969.

(6) Anne Lombard-Jourdan, *Fleur de Lys et Oriflamme, signes célestes du royaume de France*, Presses du CNRS, Paris 1991.

(7) Michel Rouche, *Clovis*, Fayard, Paris 1996.

Le socle de la diversité française

PAR JEAN KAPPEL

Francs, Burgondes, Wisigoths, Bretons, Normands, tous ont laissé des traces dans l'identité des terroirs et des peuples de France. Recherche en paternité.

La France n'est pas née avec le baptême de Clovis, épisode commode pour proclamer le mythe fondateur dont toute nation a besoin. Elle est le fruit d'une évolution plurimillénaire qui remonte au néolithique et ce n'est sans doute qu'entre le XII[e] et le XV[e] siècle, entre Bouvines et Jeanne d'Arc, que les Français, dont le pays ne correspond pas encore, loin s'en faut, à l'actuel hexagone, acquièrent confusément la conscience d'un destin commun. Entamée en 843 avec le partage de Verdun, l'aventure nationale s'inscrit dans la longue durée du rassemblement capétien avant de s'identifier, pour le meilleur et pour le pire, avec le messianisme jacobin, l'épopée impériale et l'expansion coloniale. Il n'y a pas lieu pour autant de rejeter dans les ténèbres d'un trop lointain passé les origines gauloises exaltées par la III[e] République ou la fondation franque magnifiée par la tradition royale. Ressuscités par Augustin Thierry et par Lavisse, les rois de la « première race », ces Mérovingiens aux mœurs si rudes, nous demeurent étrangement proches. À travers la fureur des combats, la fondation des monastères ou le retour à la terre et à la forêt, le Haut Moyen


DR

L'un des fondateurs de la Normandie. Dessin de Stalner exécuté pour le millénaire du comté d'Eu.

Âge a vu se préparer les évolutions ultérieures. La France n'était pas encore faite, mais elle ne fût devenue ce qu'elle a été sans ces siècles fondateurs. Grand spécialiste de l'Europe « barbare », Lucien Musset a ainsi pu affirmer que *« Peu de périodes sont aussi obscures que celle qui vit disparaître l'Empire romain en Occident et s'édifier sur ses ruines une série de royaumes fondés sur des peuples germaniques. Et pourtant, peu dans notre passé national, furent aussi décisives. Nous lui devons, avec le nom même de notre pays, quelques-uns des traits les plus durables de sa physionomie politique, comme la fixation de son centre de gravité vers le milieu du bassin de Paris, et le rattachement du Midi à ces foyers de décision situés au nord de la Loire. Le semis de nos villages ruraux, prenant la place des* villae *gallo-romaines, et la formation de ces circonscriptions régionales si fortement ancrées dans la conscience populaire, comme l'Alsace ou la Bourgogne, remontent aussi, pour l'essentiel, à cette période-clé... »*

Les Francs au nord de la Loire

Née de la variété des milieux et des mouvements de populations qui se produisirent au cours des millénaires précédant l'ère chrétienne, la diversité de l'ancienne Gaule apparaît évidente, avant comme après la conquête romaine, mais c'est du V[e] au IX[e] siècles que se dessinent pour l'essentiel les grands ensembles régionaux appelés à constituer les pays français.

Demeurés proches de leur base de départ du Rhin inférieur, les Francs colonisent d'abord les régions limitrophes, où la substitution des parlers germaniques aux parlers romans témoigne d'une véritable submersion. Plus au sud, ils s'avancent jusqu'à la Somme, puis dans l'ensemble du Bassin parisien, vers la Loire et les premiers contreforts du Massif armoricain. L'occupation du terrain est, dans leur cas, beaucoup plus dense et s'avérera plus durable que dans celui d'autres peuples barbares. Si les Francs représentent peut-être 5 % des habitants de la Gaule à la fin du V[e] siècle, cette proportion est bien supérieure dans le nord du pays et ils sont très largement majoritaires au nord d'une ligne allant de Boulogne à Tournai. À l'inverse, leur présence est à peine attestée au sud de la Loire ou dans l'ouest armoricain.

SANG WISIGOTH

Les Wisigoths étaient des gens impossibles.

Certaines des plus belles filles de Toulouse, qui fut leur capitale en Gaule, doivent encore leur blondeur éclatante, leurs yeux clairs insolents, leur port de tête hautain et leur épouvantable caractère. Quand on sait l'abâtardissement de nos populations, on imagine, à ses derniers éclats, l'impétuosité du sang wisigoth...

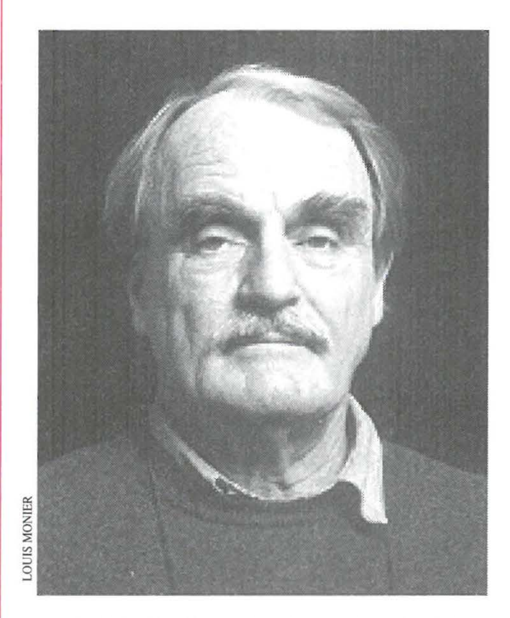
Leur nation s'était dissoute (après Vouillé), ne laissant à la surface que quelques rares noms de lieu et certaines résurgences ethniques, comme celles des filles de Toulouse, ou des grands blonds aux yeux verts du nord de la Provence, dont je suis.

Wisigoth ? Il me plaît de le dire. Natifs du comtat Venaissin, du sud de la Drôme, de l'Hérault, grands blonds et même roux, nous le fûmes toujours, dans la famille, avec des yeux bleus ou verts. Ainsi était François-Vincent, titulaire du boulevard Raspail, révolutionnaire quarante-huitard, né à Carpentras. Ainsi était mon père, et son père avant lui, et Gaston, chevalier de la Légion d'honneur, sous-lieutenant de la garde à pied, soldat du bataillon sacré durant la retraite de Russie, dont mon arrière-grand-père Joseph, qui l'avait connu, écrivait : *« C'était à sa haute taille, qui est aussi la mienne, qu'il avait dû l'honneur d'être enrôlé dans la garde. Blond de poil, tout comme son propre père, lequel mesurait aussi près de six pieds, au village que nous habitions avant de nous établir à Lunas, parmi des gens courts et noirauds, on les appelait : Wisigoths... »* Et il ajoutait : *« Ce n'était pas un surnom de familiarité. C'était dit avec respect. »*

JEAN RASPAIL

***Pêcheur de Lunes*. Robert Laffont, 1990.**

L'ancienne Gaule Belgique et le nord de l'ancienne Lyonnaise apparaissent fortement germanisées, alors que le peuplement burgonde semble se limiter aux hauteurs jurassiennes et que seuls quelques îlots goths ou saxons peuvent être identifiés dans le Midi. Cette distinction, fondée sur la densité du peuplement germanique, détermine dès ces temps lointains la traditionnelle opposition du Nord et du Midi, la Loire constituant à cette époque une frontière autrement significative que le Rhin. Deux espaces francs peuvent ainsi être reconnus : d'une part un noyau de 250 000 km², qui s'étend du Rhin à la Loire et qui forme le cœur, enrichi bientôt par l'arrivée des Vikings (*Nord-man*) qui donnent leur nom à la Normandie ; d'autre part un vaste ensemble de régions soumises à un protectorat plus ou moins flou vers le sud et vers l'est, l'Aquitaine, le sillon rhodanien, la Provence et les marches germaniques d'Alémanie, de Thuringe et de Bavière. Le centre de gravité démographique et culturel du *Regnum Francorum* correspond à la Neustrie, en ce cœur du Bassin parisien qui s'ordonne autour des vallées de la Seine, de l'Oise, de la Marne et de la Somme. C'est là que se produira, au lendemain des terreurs de l'an mil, le premier essor de l'Occident, la révolution démographique, agricole et urbaine qui témoignera de son magnifique éveil. C'est en cette région que la floraison gothique donnera ses chefs-d'œuvre les plus achevés. C'est là, sur les terres de Syagrius où s'était maintenu le plus longtemps l'ordre impérial, que s'est réalisée la subtile alchimie assurant la fusion de la civilisation gallo-romaine et de la vitalité germanique.



L'écrivain Jean Raspail est le fils d'une vieille lignée provençale qui a toujours revendiqué ses origines wisigothes.

Conquis en 534, le pays burgonde (Bourgogne) conservera une forte identité et c'est à travers l'adhésion au catholicisme que se fera l'union au royaume franc, qui maintiendra les traditions juridiques issues de la loi Gombette (loi burgonde). Partie occidentale de la Neustrie, la Normandie hérita, elle aussi, du nom de ses conquérants. C'est une des régions où les souches d'origine germanique (Vikings) sont les plus aisément identifiables, l'origine de certaines familles remontant à la conquête.

Alors que l'Auvergne, à l'abri de sa nature montagneuse, est à peine touchée par les envahisseurs et conserve pleinement son identité gauloise et gallo-romaine, illustrée par Sidoine Apollinaire, l'Aquitaine présente une situation plus complexe. La tradition romaine s'y maintient très longtemps à Tours, Limoges, Poitiers ou Bordeaux et la classe sénatoriale dominante fournit, pour l'essentiel, les cadres de l'organisation ecclésiastique. Ce sont ces notables aquitains attachés au christianisme romain qui en appellent à Clovis contre les Wisigoths ariens peu nombreux. Après la défaite subie à Vouillé, le passage en Espagne et le transfert de la capitale à Tolède, la présence wisigothique est faible au sud de la Loire et ce ne sont pas des Germains mais d'autres Barbares, les Basques, qui contribuent fortement au peuplement des régions situées au sud de la Garonne (Vasconia) et à la formation de la forte identité qu'elles ont conservée depuis.

Les Bretons en Armorique

La présence en Charente de Saxons venus par la mer ou celle de petites communautés gothiques en Rouergue ou dans l'Albigeois constituent des exceptions et le Midi connaîtra surtout une longue survivance des traditions romaines, qui se perpétueront notamment à travers le droit écrit, très différent du droit coutumier d'origine germanique qui s'imposera pendant tout le Moyen Âge dans la France du nord. Contrôlée par les Francs en 536, la Provence apparaît comme une région où survit le plus fortement la civilisation romaine.

Au nord-est, l'espace alémanique est celui du Rhin supérieur et l'identité de l'Alsace et de la Suisse germanophone se distingue encore aujourd'hui très nettement de celle des régions héritières de la Burgondie barbare.

À l'ouest, l'arrivée massive, aux Ve et VIIe siècles, des immigrants bretons chassés des îles britanniques par les envahisseurs angles et saxons donne à l'ancienne Armorique une personnalité tout à fait originale dans l'ensemble de l'Europe barbare. La Bretagne qui se constitue alors pousse très loin vers l'est, jusqu'à la Loire inférieure et au-delà de la Mayenne. Jamais soumise aux souverains mérovingiens, elle demeurera indépendante de l'Empire carolingien. On verra même le roi Nominoë infliger à Charles le Chauve une humiliante défaite. Rien n'est encore joué, en ces siècles obscurs, quant aux destinées ultérieures de la France, mais certains traits essentiels de sa diversité historique et culturelle sont déjà clairement établis.

J. K.

UN DÉBAT AU XIXe SIÈCLE

Vercingétorix contre Clovis !

PAR ALAIN DE BENOIST

Clovis et Vercingétorix n'ont pas toujours été les deux figures complémentaires d'un passé revendiqué. Le XIXe siècle les a séparées. Évocation de l'année 1896, celle du quatorzième centenaire.

Lors de la Restauration, le sacre de Charles X à Reims, réalisé avec les restes miraculeusement retrouvés de la Sainte Ampoule, avait redonné de la vigueur au culte du chef franc. Une fois encore – ce sera la dernière –, le « successeur de Clovis » avait reçu l'« onction sainte » des mains du successeur de saint Remi, tandis que l'Église célébrait dans la joie les retrouvailles de la religion et de la royauté.

Ce rêve prend fin dès la montée sur le trône de Louis-Philippe d'Orléans. Ou plutôt, il s'infléchit : le 14 février 1841, dans un célèbre sermon prononcé à Notre-Dame de Paris, le P. Lacordaire confère à la bourgeoisie la mission, jusque-là dévolue à la monarchie, de *« réaliser les promesses de Clovis »*. L'église Sainte-Clotilde sera construite à Paris en 1858.

Cependant, après le désastre de Sedan, la question des origines nationales retrouve une nouvelle actualité – d'autant que l'Église, toujours prompte à interpréter l'événement, proclame *ex cathedra* que la défaite de 1871



Statue de Clovis dans l'église Sainte-Clotilde, édifiée à Paris en 1858.

constitue de toute évidence un « châtiment divin ». L'épiscopat déclare alors avec force que, depuis le baptême de Reims, la France est la *« fille aînée de l'Église »*, que cette dernière a sur elle *« les mêmes droits qu'une mère exerce sur sa fille »*, que *« notre pauvre pays a trahi la cause de Dieu »*, et que le seul moyen d'épargner à la France des *« iniquités »* supplémentaires consiste à *« conserver le serment de Clovis »* en combattant l'*« anti-France »*, c'est-à-dire les socialistes, les démocrates et autres *« sans-Dieu »*.

Le souvenir de Clovis devient ainsi la pierre angulaire du *« culte de la patrie »* qui s'instaure, à titre de compensation, pour faire oublier l'invasion prussienne. En 1870, Magin écrivait déjà, en tête de son *Histoire de France* : *« Notre récit commence à Clovis qui fut le véritable fondateur de notre monarchie. »* (1) Dix ans plus tard, le P. Ubald de Chanday proclame : *« La France naquit, il y a quatorze siècles, sur un champ de bataille, d'un acte de foi et d'une victoire, et les plus beaux lauriers lui servirent de berceau. Nous n'aurons pas de peine à reconnaître qu'elle est née chrétienne, ayant eu pour père Jésus-Christ et pour mère la sainte Église, épouse du Christ, qui l'ont toujours regardée, chérie et traitée comme leur fille aînée »* (2).

À l'approche du quatorzième centenaire, les milieux catholiques haussent encore le ton. Léon de Maricourt et de La Morlière, par exemple, vont jusqu'à déclarer que le baptême de Reims est *« l'acte le plus important, non seulement de l'histoire, mais encore de l'histoire du monde. Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent n'a été que la préparation plus ou moins lointaine de cet acte [...] car cet acte est l'avènement officiel de la royauté sociale du Christ sur Terre, en vue de laquelle toutes les nations ont été créées »* ! (3)

Tout au long de l'année 1896, des milliers de pèlerins convergent vers Reims. Des brochures, publiées par centaines, développent à l'envi le thème de l'*« immortelle gloire de la foi catholique en France »*, mais aussi – on est à quelques années de la séparation de l'Église et de l'État – celui d'une lutte irréductible entre deux Frances irréconciliables, celle qui reste *« fidèle au serment de Clovis »* et celle qui l'a *« renié »*. (Une basilique Sainte-Clotilde sera également construite à Reims à partir de 1898). Dans son introduction à *La France chrétienne dans l'histoire*, l'archevêque de la ville, le cardinal Langénieux, assure même que par Clovis la France est l'héritière des rois davidiques : *« Le peuple franc a été au Ve siècle cet élu de la Providence, dont le Christ laisse pressentir l'avènement en signifiant à Israël sa réprobation »*.

La même idée sera reprise par Pie X qui, le 19 décembre 1907, déclarera au successeur de Langénieux, Mgr Luçon, élevé à la dignité de cardinal : *« Le baptême de Clovis marqua la naissance d'une grande nation : la Tribu de Juda de l'ère nouvelle, qui prospéra toujours tant qu'elle fut fidèle à l'orthodoxie, tant qu'elle maintint l'alliance du sacerdoce et du pouvoir public, tant qu'elle se montra, non en paroles, mais en actes, la fille aînée de l'Église »*.

Le cardinal Langénieux, homme réaliste, sait toutefois que les temps ont changé. Lors des cérémonies du quatorzième centenaire, il utilise subtilement le thème de la conversion de Clovis pour légitimer le « ralliement » à la République demandé en 1890 par Léon XIII, en incitant les catholiques à composer avec les institutions républicaines à la façon dont l'épiscopat gallo-romain sut composer, pour mieux le rallier à ses vues, avec Clovis le païen.

La gauche républicaine, au contraire, glose volontiers sur les *« crimes de Clovis »*. Mais, fait remarquable, ce n'est pas pour lui opposer quelque vision internationaliste. C'est bien plutôt pour le faire apparaître, lui et son peuple, comme un « étranger » dans l'histoire nationale.

« Nos ancêtres les Gaulois »

Les Francs, opportunément présentés comme les ancêtres des « Prussiens », sont ainsi mis en accusation par rapport aux Gaulois. Dans ses *Mystères du peuple* ou *Histoire d'une famille de prolétaires à travers les âges*, ouvrage composé entre 1849 et 1857, mais qui restera proscrit par la censure jusqu'en 1879, Eugène Sue flétrit avec fureur ces *« meurtriers couronnés »* que furent les *« Franks »* et réaffirme avec passion que la France est avant tout gauloise : *« Les Franks sont venus, la Gaule a été ravagée, pillée, égorgée, asservie ; et les évêques ont partagé ses dépouilles avec les conquérants, qu'ils ont bientôt dominé par la ruse et par la peur du diable. »* Il est suivi par des historiens qui partagent sa détestation de la *« maudite race franque »*. Ainsi Henri Martin, qui décrit les Francs comme des barbares *« avides de meurtre et de pillage »*, ou encore M. Bonnefoy, déclarant hautement que, *« bien que nous portions aujourd'hui leur nom, c'est de la vieille Gaule que nous sommes les enfants. »* (4)

Parallèlement, l'opposition est retransposée dans le cadre des querelles politiques du moment : dans l'imaginaire historiographique officiel, les légitimistes sont perçus comme les héritiers des *« envahisseurs francs »*, tandis que les républicains s'affirment fièrement les descendants des *« indigènes gaulois »*, indisciplinés sans doute, batailleurs à coup sûr, mais néanmoins démocrates avant l'heure.

C'est donc tout naturellement le personnage de Vercingétorix, symbole de la résistance gauloise à la conquête étrangère, qu'on oppose le plus fréquemment à Clovis, tandis que dans les écoles de la IIIe République les enfants apprennent en priorité les faits et gestes de *« nos ancêtres les Gaulois »*, expression dont on oubliera vite qu'à l'origine elle signifiait surtout que *« nos ancêtres ne sont pas les Francs »*.

« Gaulois républicains » contre « Francs légitimistes » : loin de n'être que d'ordre politique immédiat, la polémique renvoie en même temps à un très vieux débat associant étroitement les origines ethniques et les couches sociales des Français, ainsi que les opinions dont elles ne seraient que le reflet. C'est la « querelle des deux races ».

Elle remonte à la fin du XVIIe siècle, c'est-à-dire à l'époque où l'on commença d'abandonner la thèse, qu'avaient successivement soutenue Jean Bodin et Chantereau-le-Fèvre, suivis par les jésuites Lacarry et Tournemine, selon laquelle les Francs auraient été originellement des populations gauloises qui, après avoir émigré au-delà du Rhin, seraient ensuite revenues dans leur ancienne patrie afin de *« délivrer leurs frères gaulois de la servitude des Romains »* (Augustin Thierry).

Le publiciste et jurisconsulte Charles Loyseau fut le premier à avancer, dans son *Traité des ordres de la noblesse* (1701), l'idée selon laquelle la monarchie française se serait édifiée sur *« la domination des Gaulois par les Francs »*, laissant ainsi entendre que l'élément franc, étant à l'origine de la noblesse, est aussi le seul à mériter d'être considéré comme véritablement *« français »*. La même idée fut ensuite reprise et développée par le comte de Boulainvilliers, dans son *Histoire de l'ancien gouvernement de la France*, en trois volumes, parue en 1722. *« La conquête des Gaules,* écrivait Boulainvilliers, *est le fondement de l'État françois dans lequel nous vivons [...] Les Gaulois devinrent sujets, les François furent maîtres et seigneurs. Depuis*

la conquête, les François originaires ont été les véritables nobles et les seuls capables de l'être. Tous les François étoient libres, ils étoient tous égaux et compagnons... ».

Le point de vue opposé (déjà présent au XVI[e] siècle chez Étienne Pasquier et Guillaume Postel) fut surtout exprimé par l'abbé Jean-Baptiste Dubos, fils d'un marchand de Beauvais, qui, dans son *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules* (1734), entreprit une critique systématique de la thèse « franco-nobiliaire » de Boulainvilliers et se mit en devoir de démontrer que c'était au contraire à son fonds gaulois que la France devait l'essentiel de son génie.

Loin d'abandonner cette opposition, la Révolution devait se contenter d'en inverser le sens : si les nobles étaient les héritiers des *« envahisseurs francs »*, alors il n'en était que plus légitime pour le Tiers, héritier des Gaulois, de les considérer comme étrangers à la nation. Le cas des « émigrés de Coblence » devenait alors exemplaire : ils n'avaient fait que rentrer chez eux ! Dans son célèbre pamphlet sur le Tiers État (1789), l'abbé Siéyès les invitait d'ailleurs à retourner *« dans les forêts de Franconie »*, avant de se déchaîner contre les *« Sicambres, Welches et autres sauvages sortis des bois et des marais de l'ancienne Germanie »*. Un an plus tard, dans son *Histoire critique de la noblesse*, J.A. Delaure écrit : *« Ils sont tous des étrangers, des sauvages échappés des forêts de Germanie, des glaces de la Saxe* [...] *Je suis de race gauloise ! »*

Un fondateur providentiel

La polémique continuera à faire rage tout au long du XIX[e] siècle, la supériorité germano-franque allant de soi pour Chateaubriand comme pour Augustin Thierry (*Récits des temps mérovingiens*, 1840) et pour le comte de Montlosier (*De la monarchie françoise depuis son établissement jusqu'à nos jours*, 1814), Amédée Thierry (*Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés*, 1828) s'employant au contraire à faire des Gaulois les fondateurs de la France et à placer Vercingétorix au rang de héros national. Dans son *Histoire de France* (1833-1867), Jules Michelet n'hésite pas lui-même à opposer le *« principe aristocratique de la Germanie »* à l'*« idée d'égalité »* des populations gauloises !

Lorsqu'au moment du quatorzième centenaire, Clovis et Vercingétorix s'affrontent sur le place publique, on comprend donc mieux l'enjeu de ce duel posthume : l'opposition des Gaulois et des Francs prolonge l'antagonisme de la Révolution et de l'Ancien Régime, en même temps que les revendications du *« peuple »* contre les *« privilégiés »*.



Statue de Vercingétorix sur le site d'Alésia. Le sculpteur a donné au héros gaulois les traits de Napoléon III.

À la fin du XIX[e] siècle, cependant, tandis que le nationalisme passe de gauche à droite, l'antigermanisme, rendu plus aigu par le culte des *« provinces perdues »* d'Alsace et de Lorraine, tend à réhabiliter Vercingétorix dans les milieux catholiques. La réconciliation s'opère au tournant du siècle : *« Vercingétorix,* écrit Christian Amalvi, *est en quelque sorte identifié désormais au "prophète" saint Jean-Baptiste, dont la mission n'est pas de se substituer au Messie Clovis, mais d'en annoncer la venue »* (5). C'est dans cet esprit que, pour Henri Guerlin, *« Clovis préparait la France de Charlemagne, de Louis XIV et de Napoléon, ou plutôt il continuait cette patrie qui avait eu un instant conscience d'elle-même en un frémissement unanime autour de Vercingétorix, et qui n'avait point cessé d'exister »* (6).

On s'oriente alors vers la thèse de l'*« harmonieuse fusion »* des deux grandes composantes de la *« France des origines »*, symbolisée par le sacre du très germanique Clovis par le Gallo-Romain Remi. Dans cette perspective, Clovis n'est plus le point de départ absolu de toute l'histoire de France, mais il reste le fondateur providentiel de la *« France chrétienne »*. Charles Maurras, qui n'aimait ni l'*« anarchie »* gauloise ni la *« barbarie »* franque, dira que *« la fusion des Francs et des Gallo-Romains est personnifiée par les Capétiens »* (7).

Les manuels de l'école républicaine intégreront pareillement Clovis, au travers de quelques épisodes pittoresques (le « vase de Soissons »), aux côtés de Vercingétorix et de Charlemagne, l'ensemble prenant place dans un *« mythe national »* dont l'État français affirmera la portée *« universelle »*, notamment dans le cadre de l'expansion coloniale.

On verra encore les Gaulois reprendre du service pendant la Première Guerre mondiale, Vercingétorix étant alors présenté comme l'antithèse du Chérusque Arminius qui, à l'aube de notre ère, fédéra les tribus germaniques menacées par Rome. Déjà en 1888, un nommé Vermenouze, se décrivant lui-même comme *« patriote auvergnat »*, avait clamé son désir d'opposer *« Vercingétorix au farouche Irminsul »* (8). Le thème est repris en 1916 par Jules Toutain, dans un livre au titre parlant : *Héros et bandit. Vercingétorix et Arminius*, où, bien entendu, le chef chérusque incarne la *« cruauté naturelle des Germains »*, tandis que le chef arverne est convoqué pour patronner les Poilus !

A. de B.

Alain de Benoist est le directeur des revues *Krisis* et *Nouvelle École*. Il a récemment publié : *L'empire intérieur* (Fata Morgana), *Céline et l'Allemagne* (*Le Bulletin célinien*, Bruxelles), *Famille et société* (Labyrinthe), *La ligne de mire* (Labyrinthe).

---

(1) *Histoire abrégée depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, Delagrave, 1870.

(2) *Les trois Frances*, Paris-Bruxelles, 1880, page 458.

(3) *La vraie histoire de France*, vol. 1 : Tolbiac et Clovis, Abbeville 1891, pages 16-17.

(4) *La France avant les Francs*, Paris 1881, page 7.

(5) *Le baptême de Clovis. Heurs et malheurs d'un mythe fondateur de la France contemporaine, 1814-1914*, in Bibliothèque de l'École des Chartes, 47, 1989, page 605. Du même auteur, cf. *De l'art et la manière d'accommoder les héros de l'histoire de France. De Vercingétorix à la Révolution*, Albin Michel, 1988. Cf. aussi André Simon, *Vercingétorix et l'idéologie française*, Imago, 1989.

(6) *Nos origines nationales*, Tours 1902, page 12.

(7) *Devant l'Allemagne éternelle. Gaulois, Germains, Latins*, Paris 1937, p. 36.

(8) Quelques vers d'un patriote auvergnat, Bonnet, Aurillac 1888. L'Irminsul ou « pilier du monde » était l'un des principaux symboles des anciens Germains.

L'HÉRITAGE DES FRANCS

Nos ancêtres les Germains

PAR PIERRE MAUGUÉ

Que devons-nous aux Francs en dehors du nom de la France ? Beaucoup plus qu'on ne l'imagine dans le domaine de la culture, des traditions et de la langue.

Le nouveau pouvoir qui, voici quinze siècles, naît sur les ruines de l'Empire romain se fonde sur la puissance guerrière des Francs qui, en la personne de leur roi, reconnaissent l'autorité spirituelle de l'Église romaine. Ce rapport entre le pouvoir royal et l'Église durera jusqu'à la fin de l'Ancien Régime et, bien qu'instituée seulement sous les Carolingiens, en 751, la cérémonie du sacre, à Reims, perpétuera le souvenir de l'événement fondateur de la monarchie française. C'est en effet avec le baume de la Sainte-Ampoule, qui aurait été utilisé pour le baptême de Clovis, que l'onction sera donnée à chaque nouveau roi par l'évêque de Reims.

Montesquieu voit une tradition germanique dans cette acceptation par les Francs de l'autorité spirituelle de l'Église romaine. Il note ainsi dans *L'Esprit des lois* : « *Chez les peuples barbares, les prêtres ont ordinairement du pouvoir, parce qu'ils ont et l'autorité qu'ils doivent tenir de la religion, et la puissance que chez des peuples pareils donne la superstition. Ainsi, voyons-nous, dans Tacite, que les prêtres étaient fort accrédités chez les Germains, qu'ils mettaient la police dans*



TALLANDIER

Cette représentation pieuse et très tardive du baptême de Clovis n'a qu'un très lointain rapport avec la réalité historique.



La bataille de Vouillé (507) qui permit à Clovis de vaincre les Wisigoths. L'artiste a laissé libre cours à son imagination, montrant des soldats et cavaliers équipés « à l'antique », et des bataillons de piquiers analogues à ceux du XVIe siècle, époque de la gravure.

l'assemblée du peuple...». Montesquieu ne s'étonne donc pas *« si, dès le commencement de la première race* [les Mérovingiens], *on voit les évêques arbitres des jugements, si on les voit paraître dans les assemblées de la nation, s'ils furent si fort dans les résolutions des rois, et si on leur donne tant de biens.»*

Au chapitre VIII de ses *Considérations sur la France*, Joseph de Maistre estime pour sa part qu'il y a une véritable filiation entre la conception celtique des rapports entre le roi et le druide et les principes sur lesquels se fonde la monarchie française : *« Le caractère particulier de cette monarchie, c'est qu'elle possède un certain élément théocratique qui lui est particulier, et qui lui a donné quatorze cents ans de durée. Il n'y a rien de si national que cet élément. Les évêques, successeurs des druides sur ce point, n'ont fait que le perfectionner. »* Joseph de Maistre tient toutefois à souligner que, quel que soit le rôle important que jouait le clergé dans la France monarchique, *« l'on apercevait peu son influence dans l'administration civile, et lors même qu'un prêtre était premier ministre, on n'avait point en France un gouvernement de prêtres ».*

La triple influence celtique, germanique et romaine

Si, comme le pensent Maistre et Montesquieu, le type de rapport qui va s'établir entre le pouvoir royal et l'Église peut être rattaché à d'anciennes traditions, germaniques ou celtiques, l'élément nouveau est que, contrairement à ce qui était le cas dans le cadre de chacune de ces traditions, le pouvoir temporel et l'autorité spirituelle ne participent pas du même modèle culturel. En effet, le roi et l'aristocratie franque s'enracinent dans une culture de type germanique, tandis que l'Église, dépositaire des valeurs chrétiennes, est toute romaine dans son organisation, sa langue et sa culture.

Ce n'est pas seulement au sommet de l'édifice social, au niveau du pouvoir temporel et de l'autorité spirituelle, qu'une double influence – germanique et gallo-romaine – se manifeste dans les origines de la France. Cette double influence se retrouve en effet à d'autres niveaux, notamment au plan du peuplement, de la langue et des institutions juridiques.

L'évaluation de l'importance respective des apports francs, celtes et romains variera selon les époques. Ainsi, l'héritage franc fut mis au premier plan sous la monarchie, tandis que la Révolution et l'Empire se placeront dans le sillage de la romanité, en attendant que l'école républicaine ne ressuscite nos ancêtres les Gaulois. On sera également enclin à avoir une vue différente des choses en fonction de son origine régionale. Le maréchal Lyautey, aristocrate lorrain, s'estimera ainsi fondé à revendiquer une ascendance franque (1), tandis que le provençal Charles Maurras se fera le chantre d'une France latine et le bourguignon Henri Vincenot celui d'une France celte.

Le peuplement de la Gaule, essentiellement celtique, fut peu modifié par la conquête romaine. La dénatalité qui frappa l'Empire romain ne lui permit pas en effet de procéder à une colonisation de peuplement, si ce n'est dans certaines régions bien délimitées, comme le sud de la Provence. L'apport « romain » (parfois en provenance des régions orientales de l'Empire) fut essentiellement un apport d'encadrement administratif et militaire.

Quant à l'apport germanique, il est bien antérieur au Ve siècle (voir l'article de K.F. Werner, page 27). Ne parlant que des invasions du Ve siècle, Ferdinand Lot évalue le nombre des envahisseurs germaniques à 5 % de la population de la Gaule (2), tandis que Alfred Fierro-Domenech considère qu'ils furent environ 300 000 à 350 000 à s'installer dans une Gaule de quelque 5 millions d'habitants, soit 6 ou 7 % de la population (3).

Ces pourcentages, qui s'appliquent à l'ensemble du territoire, ne rendent pas compte toutefois de la réalité, car les Germains ne

LES NOMS DE PERSONNE

Ce qui frappe tout de suite quand on lit les textes de toute nature de l'époque mérovingienne, c'est un profond changement dans l'onomastique. À partir du VIIe siècle, et même de la seconde moitié du VIe, les noms d'hommes et de femmes sont, en nombre croissant, de langue germanique.

Le Romain, au Ve siècle et pendant la première moitié du VIe siècle, garde son nom latin. Ensuite se déchaîne la mode irrésistible qui porte Gallo-Romains, grands et petits, à prendre des noms francs. Ce phénomène n'est pas, du reste, spécial à la Gaule. À peine moins tyrannique apparaît cette mode en Espagne et en Italie.

Enfin, au VIIe siècle, le triomphe de l'onomastique franque s'accentue. Il est complet au VIIIe siècle et demeurera prédominant. Aujourd'hui même, quand un nom de personne français n'est ni un sobriquet, ni un nom de lieu, il est le plus souvent d'origine francique.

Le nom d'origine germanique continue la tradition indo-européenne, tout comme le nom grec ou le nom celtique ou le nom slave. Il se compose de deux éléments dont le second est le déterminatif. Ainsi, le nom du roi Sigebert (*Sige* « victoire » et *berht* « brillant ») « brillant dans la victoire », est la contrepartie du grec Nicéphore (*niké* « victoire » et *phoros*). Childéric « puissant (*rich*) dans la bataille (*childe*) » est à rapprocher du nom gaulois *Caturix* « roi de bataille », etc.

FERDINAND LOT
***Naissance de la France.* Fayard, 1970.**

CELTES ET GALLO-ROMAINS

Les Celtes occupent une place immense dans l'histoire de l'Europe ancienne (et même médiévale) : il est permis de penser qu'ils sont les principaux acteurs de la protohistoire de toute l'Europe occidentale et centrale et qu'ils sont au nombre des peuples qui ont le plus préoccupé les historiens antiques. Dans la Gaule antérieure à la conquête de César, l'implantation celtique ne s'explique pas indépendamment de celle des pays voisins, Espagne, Grande-Bretagne, Italie du Nord, Suisse, Belgique, Allemagne, Europe centrale et danubienne. L'oubli du rôle des Celtes est une constante de l'historiographie européenne, comme si l'on avait peine à croire que ces « barbares », tardivement christianisés, ont sauvé la culture classique de la nuit des temps mérovingiens [...].

On doit tenir pour assuré que les Celtes formaient un groupe déjà cohérent et organisé à une époque très antérieure de la protohistoire. Aussi bien que la Gaule et les îles Britanniques, mieux et plus anciennement peut-être, leur berceau a été l'Allemagne du Sud et la Bohême. Il n'est pas impossible, il est même probable qu'ils y ont été installés dès l'âge du bronze, au second millénaire [...].

Le sort des Celtes continentaux a été scellé à Alésia. La Gaule a-t-elle perdu sa liberté pour gagner en compensation la civilisation qu'elle méritait ? S'est-elle soumise à bout de forces et de sang ou, au contraire, s'est-elle laissée romaniser volontairement ? Ce serait calomnier, assurément, les *equites* gaulois que de penser qu'ils auraient volontiers accepté de perdre leur liberté en échange du confort de la fortune et des titres. Et si la Gaule s'est laissée romaniser volontairement, c'est qu'elle avait perdu ou qu'on lui avait aussi volé jusqu'à son âme, sort le plus indigne qu'on puisse faire subir à un vaincu. Sans trop lire entre les lignes du *De Bello Gallico*, ce que nous pouvons supposer de plus probable est que César s'est débarrassé de la majeure partie de la classe militaire gauloise et qu'il a domestiqué le peu qui en restait [...].

Chaque fois que nous pouvons la suivre, la romanisation progresse avec l'urbanisation et avec la christianisation, l'une appelant les deux autres ; et elle est la preuve ou le signal d'une triple rupture, linguistique, politique et religieuse avec le passé celtique. Les Gallo-Romains, c'est-à-dire des Gaulois ayant perdu peu à peu toute conscience de leur celticité ont cessé de parler gaulois entre le VIe et le VIIe siècle, selon le lieu ou la classe sociale, et ils ont fini par se prendre pour des Latins.

CHRISTIAN-J. GUYONVARC'H
FRANÇOISE LE ROUX
La Civilisation celtique.
Petite bibliothèque Payot, 1995.

se sont pas établis partout dans les mêmes proportions. Alors que le peuplement des provinces du Midi n'a été que peu affecté par les invasions germaniques (les Germains qui s'y implantèrent furent essentiellement des Wisigoths), il n'en est pas de même pour les régions du nord de la Loire, et surtout de la Seine.

Pour les régions du nord de la Loire, von Wartburg ne croit pas que la proportion des Germains (en l'occurrence les Francs) ait pu être sensiblement inférieure à 20 %. Au nord de la Seine, l'apport germanique a même pu, selon lui, dépasser assez nettement cette proportion (4). Or ces régions sont précisément celles où la France prend naissance pendant les époques mérovingienne et carolingienne, et où se situe le domaine royal des premiers Capétiens.

Le nombre des Francs et autres Germains implantés en Gaule fut suffisamment important pour que se justifie l'établissement d'un système de personnalité des lois en vertu duquel les Germains étaient jugés selon la loi de leur nation, tandis que les Gaulois romanisés demeuraient soumis à la loi romaine. Les Francs, qui revendiquent encore fièrement leur identité dans le prologue de la loi salique, rédigé sous le règne de Dagobert, soit un siècle et demi après le règne de Clovis, continueront à se distinguer de la population gallo-romaine jusqu'à l'abolition du système de la personnalité des lois, au Xe siècle.

Lorsque la fusion des Francs et des Gallo-Romains sera réalisée, le royaume des Francs deviendra le royaume de France. Mais il y aura lieu désormais de distinguer entre la civilisation gallo-franque du nord de la Loire, où sera applicable un droit coutumier plus ou moins marqué par les traditions germaniques, et celle des provinces du sud de la Loire, où s'appliquera un droit écrit d'origine romaine.

L'influence franque dans la langue française

Les Francs n'ont pas seulement donné leur nom à la France, leur langue germanique – le francique – ne disparaîtra pas sans avoir laissé de traces dans la langue française d'oil (voir encadré p. 49).

La langue du Midi, la langue d'oc, qui règne sans partage au sud de la Loire jusqu'au XIIIe siècle, incorporera également nombre de vocables germaniques, notamment par l'intermédiaire du latin carolingien, qui avait latinisé nombre de mots d'origine franque.

La langue française, la plus septentrionale des langues romanes, est en fait celle qui a été la plus marquée par une influence germanique (5). Pour l'Occitan Pierre Fougeyrollas, l'apport franc a eu pour conséquence que les habitants des régions de langue d'oïl ne peuvent être considérés comme des Latins à part entière. Il voit en eux des *« Latins germanisés, Latins incertains, Latins non méditerranéens, Latins marginaux »*. Même aujourd'hui, écrit-il, *« alors qu'il est facile de montrer en quoi les Provençaux, les Gascons, les Limousins, les Auvergnats, les Languedociens participent à la latinité, précisément parce que ce sont des Occitans, il est malaisé de l'établir pour les Normands, les Picards, les Angevins, les Bourguignons, les Champenois ou les Lorrains. Ces derniers parlent bien une langue latine, mais leur phonétique, leur mode de vie et de pensée diffèrent des normes de la latinité »* (6).

Mais le temps n'en a pas moins fait son œuvre. Par delà les particularismes régionaux qui continuent à témoigner des origines de son histoire, la France, comme l'a relevé Paul Valéry (dans ses *Regards sur le monde actuel*), *« a construit en quelques siècles une personnalité européenne bien définie, productrice d'une culture et d'un esprit caractéristiques »*.

Une nation fille de l'épée

Si, comme le dit le général de Gaulle, *« la France fut faite à coups d'épée »*, ce sont les Francs qui lui ont insufflé ses vertus militaires.

Comme le notait d'Arbois de Jubainville (1827-1910) : *« Aux Francs nous devons surtout d'avoir ressuscité et fait sortir glorieux du tombeau cinq fois séculaire le génie militaire de notre nation condamné à mort par le despotisme romain. »* Un siècle et demi après la chute d'Alésia, dans sa *Germania*, Tacite rappelait que *« les Gaulois ont été de brillants guerriers »*, mais il constate que *« ensuite l'indolence s'introduisit avec la paix ; ils perdirent leur vaillance en même temps que la liberté »*. Les qualités guerrières des Romains vont d'ailleurs elles-mêmes s'amenuiser et, pour pallier les effets de la dénatalité, l'Empire doit faire de plus en plus appel aux Germains qui vont finir par constituer la part la plus importante des légions romaines.

Lorsque la fusion entre Francs et Gaulois sera accomplie, vers le Xe siècle, et que l'on ne

L'HÉRITAGE FRANC DANS LA LANGUE FRANÇAISE

L'apport franc à la constitution de la langue française se distingue d'autres apports (mots de formation savante pris du grec ancien, mots isolés d'origine italienne, espagnole ou arabe...) par le fait qu'il résulte de l'implantation, sur le territoire gaulois, d'une population de langue germanique : les Francs. Si ces derniers apprennent assez rapidement à s'exprimer dans le bas-latin parlé par les Gallo-Romains, ils n'en continuent pas moins à pratiquer jusqu'à la fin de la dynastie carolingienne leur langue germanique d'origine : le francique.

Outre ses effets au niveau de la typologie, de la phonétique et de la syntaxe, l'apport francique a laissé, au niveau lexical, des mots assez importants et assez nombreux. Plus de 500 mots d'origine francique existent encore aujourd'hui dans la langue française (il y en avait 700 dans le vieux français). Selon M. J. Brochard (*« Le francique »* dans *Dictionnaire historique de la langue française, Dictionnaires Le Robert*), certains emprunts lexicaux, dans une zone située entre la Picardie et la Lorraine, remontent à la première colonisation (Vᵉ siècle). D'autres, qui ne dépassent pas le sud de la Loire, témoignent d'une forte implantation au nord de la Loire pendant la période mérovingienne. La troisième catégorie d'emprunts pénètre, par l'intermédiaire du latin carolingien, jusque dans les régions du sud de la Loire. Ces mots sont, pour la plupart, des emprunts interromans que l'on retrouve dans d'autres langues romanes.

Des mots d'origine francique se retrouvent dans pratiquement tous les domaines, excepté le commerce, l'artisanat et la religion.
Conquérants, les Francs apportèrent à la langue française le mot *guerre* et tout un vocabulaire ayant trait à l'art médiéval : *heaume, haubert, hache, héraut*, ainsi qu'à l'art équestre : *galoper, trotter, étalon, croupe, éperon, étrier*. On leur doit également le nom de certaines fonctions : *maréchal, sénéchal, baron*.

Plusieurs verbes d'usage courant viennent des Francs. On trouve parmi eux des verbes indiquant : le mouvement : *marcher, danser, grimper, frapper, ramper, heurter* ; l'observation : *guetter, épier, guigner* ; la mise en ordre : *ranger, garer* ; l'engagement : *garantir, gager* ; le fait de conduire les autres : *guider* ; le fait de s'assurer un profit, d'être vainqueur : *gagner*.

De même, est-on redevable à la langue des Francs de divers mots traduisant un sentiment particulièrement fort : *orgueil, haine, hargne, honte*, ainsi que d'adjectifs marquant l'énergie et le courage : *hardi*, ou l'honnêteté : *franc*.



Guillaume de Machault (1300-1377), poète de langue française. Sur cette miniature conservée à la Bibliothèque nationale, il est représenté écrivant Le livre de la fontaine amoureuse.

Citons encore des couleurs : *bleu, blanc, gris* ; des adverbes : *trop, guère* ; des termes ayant trait à la vie rurale : *hameau, jardin, haie, hêtre, houx, mousse, haricot, grappe, gerbe, gibier, harde, hanneton, crapaud, mare* ; des noms de bâtiments : *hangar, halle* ; des noms d'objets divers : *hotte, cruche, trique, échasse, jauge, gaule, gant, froc, trappe, gaufre*.

L'apport des Francs à la langue française est si riche et si diversifié qu'il permet de construire des phrases où tous les noms, adjectifs et verbes proviennent de la langue francique. Ainsi, continuons-nous d'une certaine manière à parler la langue des Francs lorsque nous disons que *« la guerre éclate »*, que nous parlons de *« gagner la guerre »* ou que nous construisons une phrase telle que *« Le hardi baron guerroie* sans *heaume* et sans *haubert. Éperonnant* son *étalon*, il *franchit* la *haie* au *galop* et, de sa *hache, frappe* l'*orgueilleux sénéchal. »*

Dans un style plus pacifique et bucolique, on utilise également des termes d'origine franque lorsque nous parlons d'*attraper des crapauds* dans la *mare*, de *ranger* la *houe* dans le *hangar* ou de *récolter* les *haricots blancs* du *jardin*.

L'apport germanique à la langue française ne se limite pas à l'apport initial des Francs. Les Vikings qui s'installent en Normandie au Xᵉ siècle apporteront nombre de mots d'origine scandinave dont une partie passera des dialectes normands dans la langue française. Ces termes ont essentiellement trait à la navigation et au monde de la mer : *flotte, cingler, étrave, agrès, quille, hune, vague, crique, varech, crabe, homard, marsouin*. Viennent également du scandinave des verbes tels que *flâner* et *hanter*.

Tous ces mots s'ajoutant à l'apport francique et aux mots qui continueront à être empruntés aux langues de peuples germaniques avec lesquels les Français restent en contact étroit durant tout le Moyen Âge (*matelot, nord, sud, est, ouest, hisser, garder...*) augmenteront l'impact germanique sur la langue française. César aurait ainsi bien du mal à retrouver son latin dans la phrase suivante : « Le *matelot hisse* le *foc* et *grimpe* sur le *mât* de *hune*. La *flotte cingle* vers le *nord ;* à *bord* du *bateau*, l'*équipage, harassé, grommelle. »*

Une certaine légèreté de l'esprit français peut même s'exprimer en des termes qui ne doivent rien à la langue d'Ovide. Ainsi, ne sommes-nous pas aussi « latins » que nous le croyons lorsque nous prononçons une phrase telle que : « Le *galant marquis garde* en *gage* le *gant* de la *baronne. »*

Notons, pour conclure, que les prénoms royaux les plus fréquemment utilisés nous viennent des Francs. *Louis* (*Lodewig* en francique, *Ludwig* en allemand), dont *Clovis* (*Chlodwig*) n'est qu'un doublet ; *Charles* (*Karl*).

De même, près du quart des patronymes français actuels ont des racines germaniques, notamment franciques. Notons ainsi, parmi tous ceux qui sont cités par Albert Dauzat (1) : Auger (Adal-Gari), Baudouin (Bald-Win), Béraud (Ber-Wald), Drumont (Drud-Mund), Foucher (Fulc-Hari), Gaubert et Jobert (Gaut-Berht), Godard (Gud-Hard), Guichard (Wig-Hard), Flobert et Flaubert (Hlod-Berht), Raimbaud (Ragin-Bald), Roland (Hrod-Land), Lambert (Land-Berht), Landry (Land-Ric), etc. Bien qu'il ne soit pas mentionné par Dauzat, le nom Rimbaud (Ragin-Bald) a probablement la même origine.

PIERRE MAUGUÉ

(1) *Les noms de famille en France*. Payot, 1949.

NOS ANCÊTRES, GAULOIS ET FRANCS

Nos ancêtres ne seraient-ils plus les Gaulois ? Si, bien sûr. Comment oublier que nous sommes pour le meilleur (le goût du combat et des beaux gestes, l'inventivité) et pour le pire (la tendance aux divisions, à l'indiscipline), les descendants des compagnons de Vercingétorix ? Mais ces Gaulois, devenus des Gallo-Romains en prenant place dans le cadre de l'empire romain, ont trouvé avec les Francs des cadres politiques capables de construire un nouvel État, solide, même si son destin a été quelque peu chaotique à l'époque mérovingienne. Bref, la France est un pays né d'une belle synthèse de trois éléments : Celtes (les Gaulois), Latins (les Romains), Germaniques (les Francs). La synthèse a été possible, et fructueuse, car Celtes, Latins et Germains appartenaient au même fonds culturel et ethnique : les Indo-Européens.

Né à Clermont le 20 novembre 538 d'un père auvergnat et d'une mère bourguignonne, Grégoire de Tours incarne parfaitement ce phénomène d'identité culturelle : issu d'une vieille famille gallo-romaine de noblesse sénatoriale, il est devenu un personnage éminent du royaume des Francs. Proche conseiller de plusieurs souverains, il a laissé une œuvre d'historien en écrivant ses *Decem libri historiarum* (improprement appelés *Histoire des Francs*). C'est la principale source écrite sur le royaume des Francs au VI[e] siècle. Elle a donc été beaucoup sollicitée par les historiens, même si l'archéologie vient aujourd'hui heureusement compléter et élargir les enseignements que l'on peut puiser dans Grégoire de Tours.

Grégoire a fait une grande carrière ecclésiastique. C'était une tradition familiale : son arrière-grand-père était évêque de Langres, son oncle, évêque de Clermont, son grand-oncle maternel, Nizier, évêque de Lyon, et son cousin Eufronius, évêque de Tours. Cette ville tirait un prestige particulier de la tombe de saint Martin, patron national des Francs, qui attirait de nombreux pèlerins. Ordonné diacre en 563, Grégoire fut choisi en 573 comme évêque de Tours de par la volonté du roi Sigebert, un des petits-fils de Clovis. Il illustre le rôle politique décisif de l'Église dans le royaume franc. Les écrits de Grégoire montrent que la culture mérovingienne est très marquée, sous un vernis chrétien, par un fonds ancestral de croyances et de pratiques contre lesquelles l'Église a bien du mal à lutter. Les clercs n'arrivent pas vraiment à imposer, en profondeur, leur révolution culturelle.

PIERRE VIAL

parlera plus de Francs, mais de Français, la noblesse, détentrice de la fonction militaire, n'en continuera pas moins, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, à s'identifier aux Francs et à leurs vertus. La chevalerie perpétuera d'ailleurs les usages germaniques. L'adoubement du chevalier n'est pas en effet sans rappeler la cérémonie décrite par Tacite, où le jeune Germain recevait publiquement l'écu et la framée, devenant par ces insignes guerrier et homme libre.

Les chansons de geste, notamment *La Chanson de Roland*, qui seront fixées par écrit au XII[e] siècle, mais dont l'origine est bien plus ancienne, continueront de narrer les exploits de Charlemagne et de la noblesse franque. Ces poèmes qui sont les premiers monuments de notre littérature, vont conserver vivant au sein de la noblesse française du Moyen Âge le souvenir des exploits des Francs. Encore au XVIII[e] siècle, on verra le comte de Boulainvilliers se fonder sur une légendaire ascendance franque pour justifier les droits de la noblesse et demander le maintien des « *libertés germaniques* » (7). Montesquieu ne sera pas en reste lorsqu'il évoquera « *nos pères les Germains* » (8), ainsi que Tocqueville qui parlera de « *la noblesse française, née de la conquête ainsi que les autres noblesses du Moyen Âge* » (9).

La Révolution de 1789 rejettera avec violence le passé germanique de la France que non seulement la noblesse revendique, mais qu'elle prétend en quelque sorte monopoliser. Dans son fameux pamphlet, *Qu'est-ce que le Tiers État ?*, Sieyès fera une allusion cinglante aux thèses de Boulainvilliers : « *Pourquoi le Tiers État ne renverrait-il pas dans les forêts de Franconie toutes ces familles qui ont la folle prétention d'être issues de la race des conquérants ?* » Pour leur part, les révolutionnaires exalteront les vertus de la République romaine et du citoyen-soldat.

Analysant dans *La Réforme intellectuelle et morale* les causes de la défaite de 1870, Renan attribuera la perte des qualités militaires du peuple français à l'esprit sur lequel s'était fondée la Révolution de 1789, et il verra dans la victoire d'une Prusse aristocratique l'illustration de la supériorité des valeurs de l'Ancien Régime. Selon lui, « *La France du Moyen Âge est une construction germanique élevée par une aristocratie militaire germanique avec des matériaux gallo-romains. [...] L'esprit militaire de la France venait de ce qu'elle avait de germanique ; en chassant violemment les éléments germaniques et en les remplaçant par une conception philosophique et égalitaire de la société, la France a rejeté du même coup tout ce qu'il y avait en elle d'esprit militaire* ».



D.R.

Une nation fille de l'épée. Armes équestres des Valois.

Jugement discutable, mais révélateur. Le seul fait qu'il ait pu être formulé dans les dernières années du XIX[e] siècle montre en effet que, mille quatre cents ans après l'établissement victorieux des Francs en Gaule romanisée, leur image hantait toujours les mémoires, et le souvenir de leur puissance rendait encore plus amère le goût de la défaite.

P. M.

(1) « *Je me sens chez moi dans toute la vallée du Rhin, à Mayence, à Cologne, parce que je suis Franc. Je ne me sens pas chez moi à Béziers* ». Maréchal Lyautey, cité par Jean de Pange, *Journal* (1927-1930), page 99. Bernard Grasset, Paris 1964.

(2) Ferdinand Lot, *Les Invasions germaniques*. Payot, Paris 1935.

(3) Alfred Fierro-Domenech, *Le Pré carré, géographie historique de la France*.

(4) Walther von Wartburg, *Les Origines des parlers romans*, pages 118 et suivantes, Paris 1941.

(5) M.J. Brochard, *Le Francique*, in *Dictionnaire historique de la langue française* de Alain Rey, *Dictionnaire Le Robert*, Paris 1992. Harald Haarman, *Soziologie und Politik der Sprachen Europas*, page 68, DTV, Deutscher Taschenbuch Verlag, Munich 1975.

(6) Pierre Fougeyrollas, *Pour une France fédérale*, pages 138 et 139, Denoël. Paris, 1968.

(7) Henry de Boulainvilliers, *Essais sur la noblesse de France*, Amsterdam, 1732.

(8) Montesquieu, *L'Esprit des lois*, livre XXVIII, chapitre 17, page 226.

(9) Alexis de Tocqueville, *L'Ancien Régime et la Révolution*, page 38, Gallimard. Paris 1952.

Les hommes politiques et Clovis

JEAN-PIERRE CHEVÈNEMENT . LIONEL JOSPIN
JEAN-MARIE LE PEN . GILLES DE ROBIEN

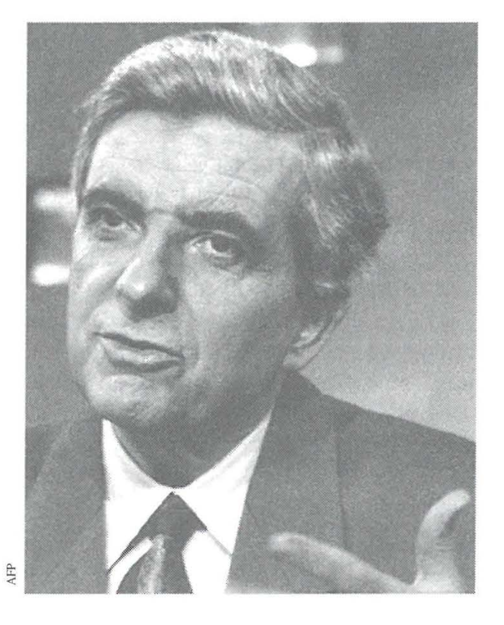
Nous avons posé trois questions aux dirigeants des principales formations politiques. Certains n'ont pas souhaité s'exprimer sur le baptême de Clovis, ou n'avaient rien à dire. Ce sont Robert Hue (PCF), François Léotard (UDF) et Philippe Séguin (RPR). En revanche, Jean-Pierre Chevènement, Lionel Jospin, Jean-Marie Le Pen et Gilles de Robien ont tenu à faire connaître leur point de vue. Celui-ci a sa place dans le dossier du quinzième centenaire. Enquête de Xavier Cheneseau.

Jean-Pierre Chevènement, député maire de Belfort, président et fondateur du Mouvement des citoyens

1 – En quoi cette année du 1 500e anniversaire du baptême de Clovis s'oppose-t-elle (ou complète-t-elle) les célébrations du millénaire capétien de 1987 ?

Le baptême de Clovis n'est pas un acte fondateur de la nation française. Aucun des éléments constitutifs d'une nation n'est alors réuni, ni même en gestation. Cette absence se vérifie quelle que soit la conception de la nation retenue.

Le territoire contrôlé par les Mérovingiens s'entendait bien au-delà de la France actuelle. Il englobait la quasi-totalité du Benelux et une grande partie de l'ouest de l'Allemagne. Clovis s'exprimait dans une langue germanique. Celle-ci est plus sûrement à l'origine du néerlandais ou des dialectes franciques que du français. Ce baptême permit aux Francs de se rallier les restes de l'Empire romain en Gaule. Il facilita leur victoire sur d'autres peuples germaniques. Il contribua à leur durée sur deux siècles et demi. Pour la suite, il servit surtout à l'édification de leur légende. C'est pour une part de cette légende qu'est issu le nom même de la France.


AFP

Jean-Pierre Chevènement

2 – Pour vous, que signifie le baptême de Clovis, dans l'histoire de France ?

Le baptême de Clovis est un mythe fondateur de la nation française ; il fut des siècles plus tard utilisé à cette fin. Le premier sacre royal est celui de Pépin le Bref en novembre 751 à Soissons. L'usurpation du premier Caro-

lingien devait se donner une apparence de légitimité. Depuis lors, la cérémonie du sacre devint un complément nécessaire à l'avènement de tout nouveau roi.

Les Capétiens eurent d'autant plus besoin du sacre qu'ils étaient issus d'une nouvelle usurpation. Le mythe de Clovis servait la nouvelle dynastie. Le roi de France était ainsi le successeur légitime de Clovis. Il précédait donc l'Empereur dans le temps. Celui-ci pouvait au mieux se réclamer de Charlemagne. Mais, le roi de France lui disputait aussi cet héritage. De même, le roi de France était le successeur du premier roi *« barbare »* baptisé dans la foi catholique. Il était donc le *« très chrétien »*, le *« fils aîné de l'Église »*. Rome n'a certes pas admis son sacre parmi les sacrements. Néanmoins, il avait une dimension sacramentelle. Le roi de France n'était pas totalement étranger à l'épiscopat, il était une sorte *« d'évêque du dehors »*, il avait des *« privilèges de clergie »*. Ce statut unique en Occident lui permit de s'affirmer face aux prétentions pontificales. À partir de Saint Louis, les rois de France furent en mesure d'imposer la séparation entre le spirituel et le temporel. Cette distinction devait s'avérer féconde.

Le baptême de Clovis s'est ainsi inscrit dans les origines légendaires de la France. Mais, aujourd'hui, il conviendrait de ne pas confondre le mythe politique avec la réalité.

3 – Qu'attendez-vous des célébrations du baptême de Clovis ?

Sur le plan politique, je crains que ces célébrations entraînent une grande confusion chez nos concitoyens. Le pape va insister sur l'aspect religieux... La conversion d'un roi et de quelques milliers d'hommes de son entourage sera présentée comme la fondation de la France. Le christianisme serait alors consubstantiel à notre pays. Chacun perçoit les utilisations possibles d'un tel discours. Pourtant, celui-ci repose sur des anachronismes évidents. En 496, la Gaule était déjà largement christianisée. Parler de la France à cette époque, parler même de nation en Europe en ce temps-là n'a aucun sens.

Le gouvernement pense se concilier un peu tous ceux pour qui la nation représente encore quelque chose. Au moment où, avec Maastricht, on va précisément abandonner le franc, cela peut lui sembler non dénué d'intérêt. Mais il se trompe. Ceux qui ont réfléchi sur la nature de la nation française savent qu'elle est politique. Clovis n'y appartient pas, sinon par le mythe qu'il a engendré.

Aujourd'hui, en France, la nation se confond avec la République. C'est bien cette identité républicaine de la France qui est mise à mal par une construction européenne, conçue sur un modèle fédéral totalement inadéquat. Clovis sert de moyen pour banaliser la France, pour éviter de s'interroger sur notre singularité.

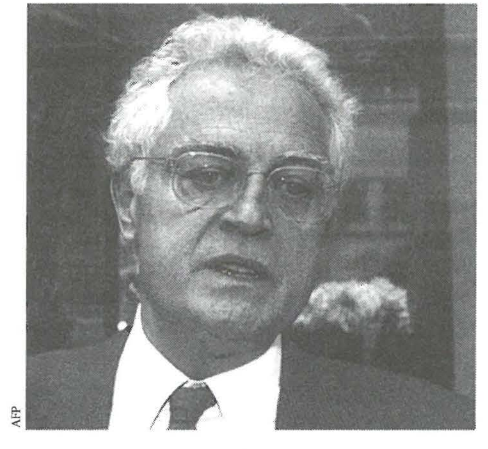
Lionel Jospin, premier secrétaire du Parti socialiste

1 – En quoi cette année du 1 500e anniversaire du baptême de Clovis s'oppose-t-elle (ou complète-t-elle) les célébrations du millénaire capétien de 1987 ?

Des différences pourraient sans aucun doute être relevées entre ces deux événements, ne serait-ce que la coloration religieuse qui s'attache au choix fait de la cérémonie du baptême de Clovis. L'essentiel me paraît se trouver ailleurs : la nation française résulte d'une construction historique s'étalant sur 1 500 ans et dans laquelle, effectivement, Clovis a tenu une place. C'est en ce sens qu'il semble possible de commémorer l'année 496, après l'avoir fait pour 987. Encore faudrait-il que celle de « l'année Clovis » soit organisée dans le même esprit républicain et laïc que celui qui a prévalu dans l'occasion précédente. Car une chose est de rappeler un moment d'une histoire, une autre de procéder à une actualisation douteuse. La façon dont l'extrême droite cherche à utiliser cet épisode nous aide à le comprendre.

2 – Pour vous, que signifie le baptême de Clovis, dans l'histoire de France ?

Le point de départ d'une entreprise de conquête et d'unification de la Gaule qui aboutira en 506 et qui fera de Clovis le premier roi des Francs – le futur Louis Ier de notre histoire. Sans occulter sa dimension proprement religieuse, ce baptême est d'abord pour moi un acte politique fondateur, celui d'un chef de tribu franque qui comprend que sans l'appui des évêques gallo-romains, il ne pourra asseoir son autorité et qui fait, intelligemment, le choix du catholicisme contre l'arianisme, dans cette perspective pragmatique. Sa conversion et l'alliance passée avec Remi, l'évêque de Reims qui l'a baptisé, lui auront été effectivement précieuses. Au terme du mouvement initié par ce baptême, il y a ainsi la constitution d'une Gaule unie, qui préfigure la France actuelle, et la désignation de Paris comme capitale de ce nouveau royaume.



AFP

Lionel Jospin

3 – Qu'attendez-vous des célébrations du baptême de Clovis ?

Qu'elles soient l'occasion pour notre devoir de mémoire de s'exercer de manière intelligente et juste. Il nous faut ainsi rappeler que la nation française s'est construite très progressivement, dans un mouvement historique sans cesse prolongé : la France doit rester cet alliage qui tire sa force du nombre et de la richesse des apports qui se fondent dans le creuset unitaire qu'est l'intégration nationale. Voilà pourquoi je regrette que ni l'islam ni le christianisme orthodoxe ne soient représentés au sein du comité national chargé d'organiser cette commémoration. Cette célébration devrait également être un moment privilégié pour illustrer combien les histoires des différents pays européens sont indissociablement liées, mêlées, et pour expliquer la réalité du projet politique qu'est la construction de l'Europe, et à l'Allemagne, en particulier. Saisissons la chance qui nous est ainsi offerte de rappeler notre amour de la France et notre attachement à son histoire, mais aussi de renouveler notre engagement européen. Jacques Chirac aurait été mieux inspiré, plutôt que d'accueillir le pape Jean-Paul II à Reims le 22 septembre prochain – ce qui me paraît susceptible de nourrir des interrogations sur sa conception de la laïcité –, d'inviter, par exemple, Helmut Kohl et de réaffirmer, par cette initiative politique, l'importance et la force du couple franco-allemand.

Jean-Marie Le Pen, président du Front national, député européen

1 – En quoi cette année du 1 500e anniversaire du baptême de Clovis s'oppose-t-elle (ou complète-t-elle) les célébrations du millénaire capétien de 1987 ?

La célébration du 1 500e anniversaire du baptême de Clovis n'est pas du même ordre que celle du millénaire capétien. 987 est une date, certes importante de l'histoire de France, mais elle ne marque que l'avènement d'un de ses rois, le premier de la lignée glorieuse des Capétiens, lignée qui s'éteindra avec la fin de la royauté.

L'entité géographique, voire géopolitique de la France sur laquelle vit le peuple français, préexiste au royaume de Clovis depuis les premiers temps du néolithique. Avant lui, nous connaissons des formes d'organisation administrative et politique héritées d'un Empire romain décadent, détruit, dépecé. Avec lui, surgit pour la première fois un État dont la capitale est Paris, et qui a pour vocation géographique de s'étendre à toute l'ancienne Gaule. Clovis, roi des Francs, est le premier chef d'État d'une suite ininterrompue jusqu'au


DRAGAN TOMITCH

Jean-Marie Le Pen

président de la République actuel – même si, avec la fin de la royauté catholique, leur substance est différente.

La différence entre Clovis et Hugues Capet est simple : le premier des Capétiens demeure le symbole de la monarchie française, Clovis, lui, fonde la France.

2 – Pour vous, que signifie le baptême de Clovis, dans l'histoire de France ?

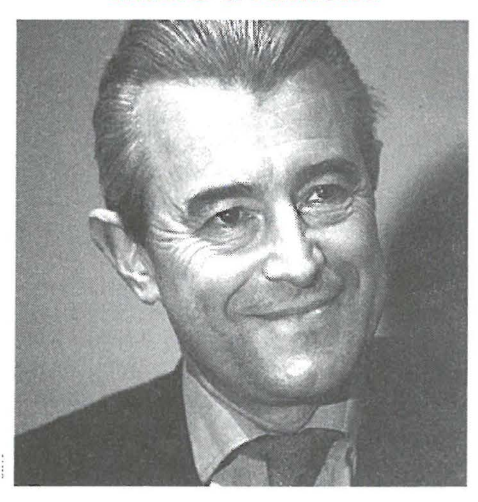
Le baptême de Clovis marque d'une façon définitive la fin de l'Antiquité. Ce jour-là naît la France, désormais différente de la Gaule. Elle naît de la fusion des éléments celtes et romains avec la germanité des conquérants barbares.

L'abandon par les Francs de leurs traditions religieuses germaniques pour la romanité catholique fait non seulement de la France la fille aînée de l'Église, mais aussi l'héritière de Rome. Si pour la tradition catholique, ce baptême est proprement celui de notre pays, pour tous les Français, il marque la naissance de la France.

3 – Qu'attendez-vous des célébrations du baptême de Clovis ?

La célébration du baptême de Clovis devrait être l'occasion unique de rassembler tous les Français dans le souvenir de cette époque qui vit surgir la France des débris de l'Empire romain. Tous les Français sont appelés à commémorer cet acte de fondation de leur pays, quelle que soit leur religion ou leur référence philosophique, quelle que soit leur origine ethnique. Tous les Français, attachés à leur nation, qui ne veulent pas qu'elle disparaisse, absorbée dans un conglomérat européo-cosmopolite, tous les Français respectueux des valeurs nationales et qui ne veulent pas voir notre pays envahi par des populations étrangères à nos traditions multiséculaires auront donc à cœur de célébrer, avec le baptême de Clovis, la naissance de la France et, avec elle, la renaissance du sentiment patriotique.

Gilles de Robien, président du groupe UDF à l'Assemblée nationale, maire d'Amiens



Gilles de Robien

1 – En quoi cette année du 1 500e anniversaire du baptême de Clovis s'oppose-t-elle (ou complète-t-elle) les célébrations du millénaire capétien de 1987 ?

Le millénaire capétien a été l'occasion de célébrer en Picardie l'histoire du pré-carré national devenu l'Hexagone mille ans plus tard. Je ne pense pas que 1996 s'oppose ou complète 1987, c'est différent et c'est tout. Qu'importe qu'Hugues Capet ne soit pas un petit-fils de Clovis, ce qui compte c'est cette volonté constante des chefs d'État de notre pays de maintenir l'unité et l'indépendance nationale de la France. De Clovis à Chirac en passant par Valmy et le 11 Novembre, c'est finalement le même projet qui s'exprime.

2 – Pour vous, que signifie le baptême de Clovis, dans l'histoire de France ?

Ce fut sans doute un choc spirituel profond. Les peuplades germaniques qui déferlaient sur la Gaule romaine étaient animistes : le père de Clovis ne disait-il pas que c'était un monstre marin qui avait fécondé sa mère alors qu'elle se baignait dans la mer du Nord ? En recevant le baptême, Clovis et ses hommes ont accepté l'autorité spirituelle de Rome. Ce sacrement a donné au chef d'État des Français une autorité et une prééminence qui explique en partie le développement de l'Hexagone au fil des temps. Ce geste symbolique a donné à la France une certaine autorité internationale et une tradition humaniste qu'elle n'a pas perdue. Tous les Français ne se reconnaissent pas dans ce geste mais reconnaissent que le peuple franc n'est pas pour rien dans l'histoire du monde. Le baptême de Clovis montre surtout que c'est sa femme qui est la véritable responsable de cette conversion... N'oublions pas que c'est Clotilde qui est en réalité la véritable héroïne de ce 1 500e anniversaire.

3 – Qu'attendez-vous des célébrations du baptême de Clovis ?

Il n'y a pas une France du bicentenaire de la Révolution et une France du quinzième centenaire du baptême de Clovis. Ces deux pages de l'histoire de France ont existé et sont liées dans le même livre. Il n'y a pas à fermer les yeux ni de mémoire à oublier. Il s'agit d'intégrer ces grandes et moins grandes heures de notre passé et ainsi de préparer l'avenir. J'espère que les célébrations donneront envie à de nombreux Français d'approfondir leurs connaissances en histoire et donneront à chacun le désir de respecter la sensibilité de son voisin (religieuse, agnostique ou athée). Les Français ont le droit d'être fiers de leur passé. Que cela leur donne envie de l'être aussi de leur avenir.

L'EXTRAORDINAIRE ANNÉE 1936

Voici soixante ans, l'année 1936 fut celle de tous les espoirs et de toutes les angoisses. Début de la guerre d'Espagne, sujet de notre précédent numéro, Front populaire, affaire d'Éthiopie, grande terreur à Moscou et Jeux olympiques à Berlin, dissolution des Ligues et création du PPF par l'enfant chéri de la jeunesse communiste.

DOSSIER RÉALISÉ PAR PHILIPPE CONRAD

La France du Front populaire

Les 26 avril et 3 mai 1936, les élections législatives donnent une victoire indiscutable à la coalition de Front populaire. 376 élus s'en réclament, face aux 222 qui lui sont opposés. La participation (84,3 %) a été la plus forte depuis les élections du printemps de 1914 qui, déjà, avaient vu une victoire des gauches mais le rapport des forces qui se dessine au Parlement ne doit pas faire illusion. À la faveur du mode de scrutin les vainqueurs espéraient un raz de marée. Ils ne gagnent en fait que 300 000 voix par rapport aux élections de 1932, alors que les droites n'en perdent que 70 000. On peut s'attendre à ce que les radicaux, qui sont allés aux élections dans le cadre d'une alliance de gauche, rejoignent quelques mois plus tard « l'Union nationale » qui gérera le pays jusqu'aux élections suivantes. Le scénario a été rôdé en 1926 autour de Poincaré et en 1934 derrière Doumergue...



DR

Léon Blum, symbole du Front populaire, de ses espoirs et de ses échecs.

La véritable surprise du scrutin réside dans la nouvelle donne qui s'est établie à gauche. Avec 1 950 000 voix, les radicaux en perdent 350 000 par rapport à la consultation précédente. Avec près de deux millions de voix, les socialistes en perdent trente mille mais peuvent désormais se présenter – en termes électoraux – comme le premier parti de gauche. Les communistes apparaissent en fait comme les grands vainqueurs puisqu'ils passent de 789 000 suffrages à 1 468 000, multipliant par sept leur représentation parlementaire (de 11 en 1932 à 72 en 1936). Dans le même temps, les députés socialistes, qui étaient cent trente deux, se retrouvaient 147, alors que les radicaux voyaient leur nombre chuter de 160 à 106. L'échec final du Front populaire tient sans doute dans une large mesure, à ce nouveau rapport de forces, les radicaux se laissant rapidement tenter par un renversement d'alliances leur permettant de gouverner avec l'appui de la droite. Ce sera chose faite en 1938, quand se constituera le gouvernement Daladier...

La victoire du Front populaire était largement prévisible. La crainte du « fascisme » avait, au lendemain du 6 février 1934, réuni dans la rue les frères ennemis de gauche et un pacte d'unité d'action avait été conclu entre les communistes et les socialistes. En 1935, l'Internationale communiste appelle à constituer partout des alliances de front populaire dont le ciment sera *« l'antifascisme »*. Il s'agit pour Staline de précipiter la guerre entre les États autoritaires et les démocraties occidentales. Le Parti communiste français applique à la lettre ces consignes et fait même preuve d'un remarquable zèle unitaire puisque Thorez se propose de *« tendre la main »* aux catholiques attachés au progrès social. Farouchement antimilitariste quelques années plus tôt, le *« parti des travailleurs »* se découvre même une fibre patriotique insoupçonnée en exaltant les héros de Valmy et en réclamant des budgets de défense conséquents après la signature, en mai 1935, du pacte franco-soviétique. La crise économique et le chômage qui l'accompagne, l'échec patent des politiques de déflation visant à *« sauver le franc »* par tous les moyens ont engendré un fort mécontentement qui va se traduire dans les urnes et coûter cher, on l'a vu, au Parti radical qui constitue le centre de gravité du régime.


TALLANDIER

Grévistes dans une usine de la banlieue parisienne en 1936.

C'est le 4 juin que Léon Blum, leader du Parti socialiste (SFIO), constitue le gouvernement. Un cabinet qui compte trois femmes, mais aucun communiste, le parti de Maurice Thorez se réservant le *« ministère des masses »* et pratiquant le *« soutien sans participation »*. Il espère ainsi, sur la lancée de son succès électoral, conserver sa liberté d'action pour pratiquer d'éventuelles surenchères. Quand Léon Blum arrive à Matignon, il se trouve par ailleurs confronté avec la plus grave crise sociale qu'ait connue la France depuis longtemps. Lancé dans l'industrie aéronautique, un formidable mouvement de grèves, accompagnées d'occupations des entreprises, a gagné la majeure partie du pays au cours du mois de mai. Les accords de Matignon conclus le 7 juin entre le patronat et la CGT, suivis par le vote à l'Assemblée de plusieurs lois sociales, notamment celle instituant les congés payés, vont permettre le retour au calme et l'on verra Maurice Thorez lui-même adjurer ses camarades de *« savoir arrêter la grève »*. Les augmentations de salaires, les congés payés et la semaine de quarante heures rémunérées quarante-huit vont coûter cher aux entreprises, dont beaucoup ne survivront pas à un tel traitement mais nul, à l'été 1936, ne songe aux retombées lointaines de ces sympathiques innovations. Un peu partout, la France du camping remplace celle de l'apéro, les Auberges de jeunesse créées par Léo Lagrange et Marc Augier accueillent les nouveaux vacanciers pendant que les *« trains de plaisir »* emmènent au Touquet-Paris-Plage ou à Cabourg les travailleurs qui découvrent la mer. Mais cette euphorie trouve très vite ses limites. Dès le début de l'année 1936, la remilitarisation de la Rhénanie par Hitler et la victoire italienne en Éthiopie ont assombri la scène internationale. À partir du mois de juillet, les choses s'aggravent quand l'Espagne s'embrase. Léon Blum et le crypto-communiste Pierre Cot, son ministre de l'Air, veulent soutenir le gouvernement républicain de José Giral mais, si les communistes les poussent à agir en ce sens, les radicaux ne veulent pas entendre parler d'aventure militaire au-delà des Pyrénées et la *« gouvernante anglaise »* impose le choix de la non-intervention. Blum doit par ailleurs faire face à une violente opposition. Le 18 juin, il a dissous les ligues mais lui-même et ses proches sont devenus la cible de l'opposition. Alors que la gestion centriste et modérée des radicaux avait, depuis des années, évité au pays des affrontements extrêmes, la victoire du Front populaire et le gouvernement Blum ont réveillé l'opposition des deux Frances. Dans son message du 31 décembre 1936, qui suit de quelques semaines le suicide de Roger Salengro, Blum peut affirmer que *« la France a une autre mine et un autre air »*. Les enthousiasmes de l'été sont bien retombés. Déjà, le Parti communiste a largement pris ses distances avec le gouvernement.

Les hommes du Front populaire pensaient pouvoir en finir avec la crise qui affectait l'économie française depuis le début des années trente. Attachés à la stabilité du franc, les gouvernements de droite qui avaient eu en charge les affaires du pays depuis 1934 avaient mis en œuvre des politiques de déflation aussi impopulaires qu'inefficaces. Les espoirs de relance par la consommation qu'entretiennent leurs successeurs de 1936 n'obtiendront pas de bien meilleurs résultats et les trois dévaluations intervenues de 1936 à 1938 ne seront que l'addition qu'il faudra naturellement payer pour les générosités accordées aux salariés. Le bilan s'avère lourd pour l'économie française. La consommation n'a baissé que de 1,5 % mais les investissements ont reculé de 11 % et le nombre des heures de travail a chuté de 8 %, la production industrielle régressant pour sa part de 5 % au moment où celle de l'Allemagne fait un bond de 17 %. Si l'on en croit Alfred Sauvy, plutôt que la *« chienlit »* dénoncée par la presse de droite, c'est la réduction du temps de travail à quarante heures qui a été fatale pour la politique économique du Front populaire.

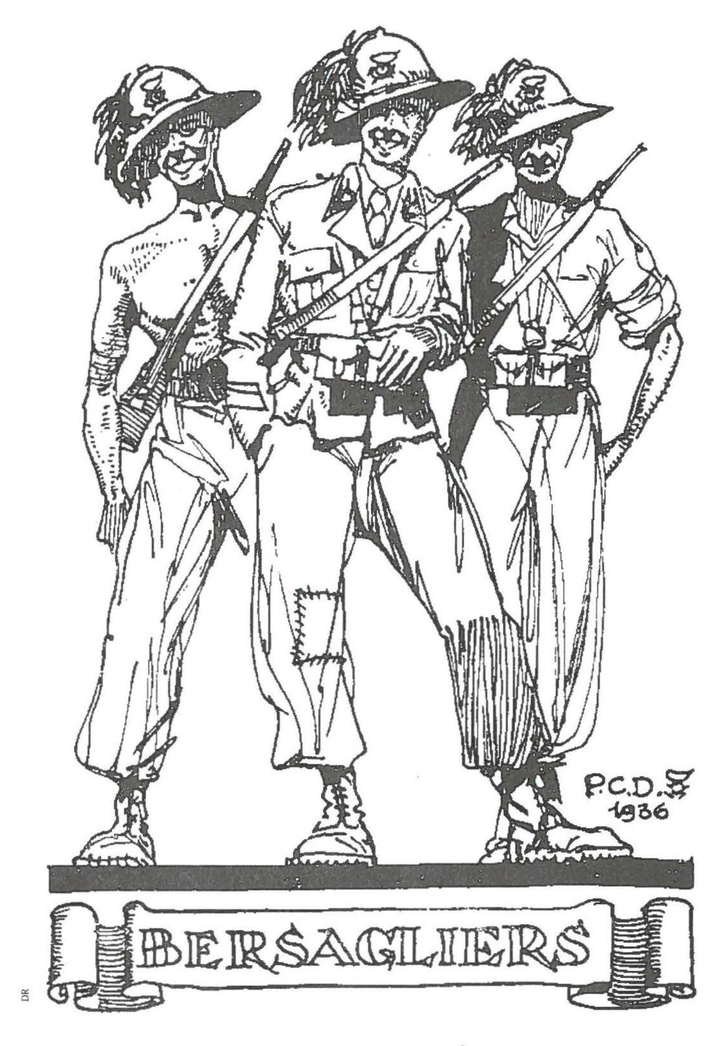
L'échec économique est-il compensé par les avancées sociales ? L'institution des conventions collectives, l'introduction de l'action syndicale dans les entreprises, la semaine de quarante heures ou les congés payés ont été perçus comme des progrès décisifs. On peut remarquer à ce propos que les avantages salariaux accordés aux ouvriers se sont révélés bien fragiles et que leur pouvoir d'achat n'a guère évolué durant cette période, pendant que celui des retraités, des fonctionnaires et des familles se détériorait nettement. La plupart des réformes réalisées alors avaient déjà été mises en œuvre, parfois depuis longtemps, dans la plupart des pays comparables à la France. Le cas des *« vacances payées »* est, à cet égard, assez exemplaire. Il s'agit d'une idée issue du syndicalisme chrétien, évoquée dans un projet de loi de 1925 et demeurée sous le coude jusqu'à ce que Léon Blum la relance le 9 juin 1936. Une réforme votée à l'unanimité par les députés et qui fait l'objet d'un très large consensus. Rien de plus naturel puisque les congés payés existaient en Allemagne et en Autriche avant 1914 et puisque des pays aussi divers que l'Italie, la Roumanie ou le Brésil ont précédé la France sur cette voie.

Le bilan apparaît donc assez mince et s'il est exagéré d'accabler le Front populaire en le rendant responsable de tous les maux – notamment de la défaite de 1940, qui a des origines autrement complexes – il est certain que les années 1936-1938 n'ont pas contribué à placer la France dans de bonnes conditions pour affronter les terribles épreuves qui l'attendaient. ■

L'affaire éthiopienne vient bouleverser l'équilibre européen

Au cours des premiers mois de l'année 1936, les événements d'Éthiopie dominent la scène internationale. Jusqu'en 1935, l'Italie fasciste apparaît nettement hostile à l'Allemagne hitlérienne dont elle redoute la volonté d'annexer un jour l'Autriche et, au cours de l'été 1934, on a même vu Mussolini mobiliser sur le Brenner quand les nazis autrichiens ont tenté de s'emparer du pouvoir à Vienne. En juin 1935, l'accord naval anglo-allemand semble amorcer un rapprochement entre Berlin et Londres et, le 17 octobre, Ribbentrop déclare au Premier ministre belge Van Zeeland *« qu'en cas de conflit anglo-italien, l'Allemagne choisirait le camp de la Grande-Bretagne... »*.

Ce conflit, beaucoup le craignent depuis que Mussolini ne cache pas son intention d'attaquer l'Éthiopie pour venger l'agression subie par ses troupes le 5 décembre 1934 à Ual-Ual. 160 000 soldats italiens ont en effet été acheminés vers l'Afrique orientale au cours des huit premiers mois de 1935. L'Angleterre s'inquiète et Anthony Eden, très hostile à Mussolini, a même déployé en Méditerranée des forces navales importantes. Craignant que l'Italie, devenue maîtresse de l'Éthiopie, ne menace le Soudan voisin et l'axe Le Caire-Le Cap autour duquel s'organise la domination britannique en Afrique. *« Nation prolétaire »*, l'Italie ne peut que dénoncer l'injustice des partages coloniaux et réclamer sa « place au soleil ». En face d'elle, le Négus n'est, pour beaucoup, qu'un tyranneau africain, mais le souverain éthiopien va très bien exploiter les opportunités que lui fournit la SDN, qui a accueilli son pays en 1923. Il va donc jouer la carte anglaise quand, le 3 octobre 1935, le général De Bono déclenche l'offensive à partir de l'Érythrée italienne.



Combattants italiens de la campagne d'Éthiopie en 1936. Gravure d'époque.

La SDN riposte les 14 et 16 octobre en votant des sanctions contre l'Italie (arrêt des crédits, embargo sur les exportations transalpines, refus de vente des matières premières stratégiques). Les Français, soucieux de ne pas se couper de Rome, écartent l'embargo sur le pétrole et l'acier, ainsi que la fermeture de Suez, et Pierre Laval s'efforce de trouver un compromis. Comprenant qu'il doit agir vite pour mettre les puissances devant le fait accompli, Mussolini envoie en Éthiopie le général Badoglio, doté de moyens qui vont lui permettre de conduire une guerre moderne.

Quand Anthony Eden est remplacé par Samuel Hoare au Foreign Office, le chef du gouvernement français pense avoir trouvé une solution : l'Éthiopie concéderait à l'Italie le Tigré et le nord de l'Ogaden et pourrait conserver, avec un territoire diminué, sa pleine indépendance. Mais la révélation par la presse de cet accord aboutit au départ de Hoare et, en janvier 1936, à la chute de Laval. Pendant ce temps, Hitler a vu le parti qu'il peut tirer de la situation. L'Allemagne aide l'Italie à contourner les effets de l'embargo. Quand le corps expéditionnaire fasciste doit être renforcé en Afrique, Mussolini doit sacrifier ses ambitions danubiennes et sa volonté d'empêcher l'Anschluss. Les éléments d'un rapprochement germano-italien commencent donc à se dessiner. Sur le terrain, le général Graziani l'emporte dans l'Ogaden et s'empare de Harrar en avril 1936, après avoir livré de furieux combats.

Sur le front du Tigré, Badoglio avance plus lentement que prévu et se heurte, lui aussi, à une farouche résistance, mais la victoire des Italiens au lac Asciangi leur ouvre la route d'Addis-Abeba Ils y entrent le 4 mai 1936 et, quatre jours plus tard, le roi Victor-Emmanuel III est proclamé empereur d'Éthiopie. Dès le mois suivant, Eden s'incline et demande la levée des sanctions. Il est trop tard. L'Italie n'attend plus rien des Anglais et l'hostilité que lui manifeste le gouvernement français depuis la victoire du Front populaire suffit à jeter Mussolini dans les bras de Hitler. Au cours du mois d'octobre suivant, le voyage de Ciano à Berlin jette les fondements de l'Axe Rome-Berlin. Le « front » constitué en 1935 à Stresa entre Anglais, Français et Italiens au lendemain du réarmement de l'Allemagne était définitivement rompu. ■

Berlin accueille les XIe Jeux olympiques

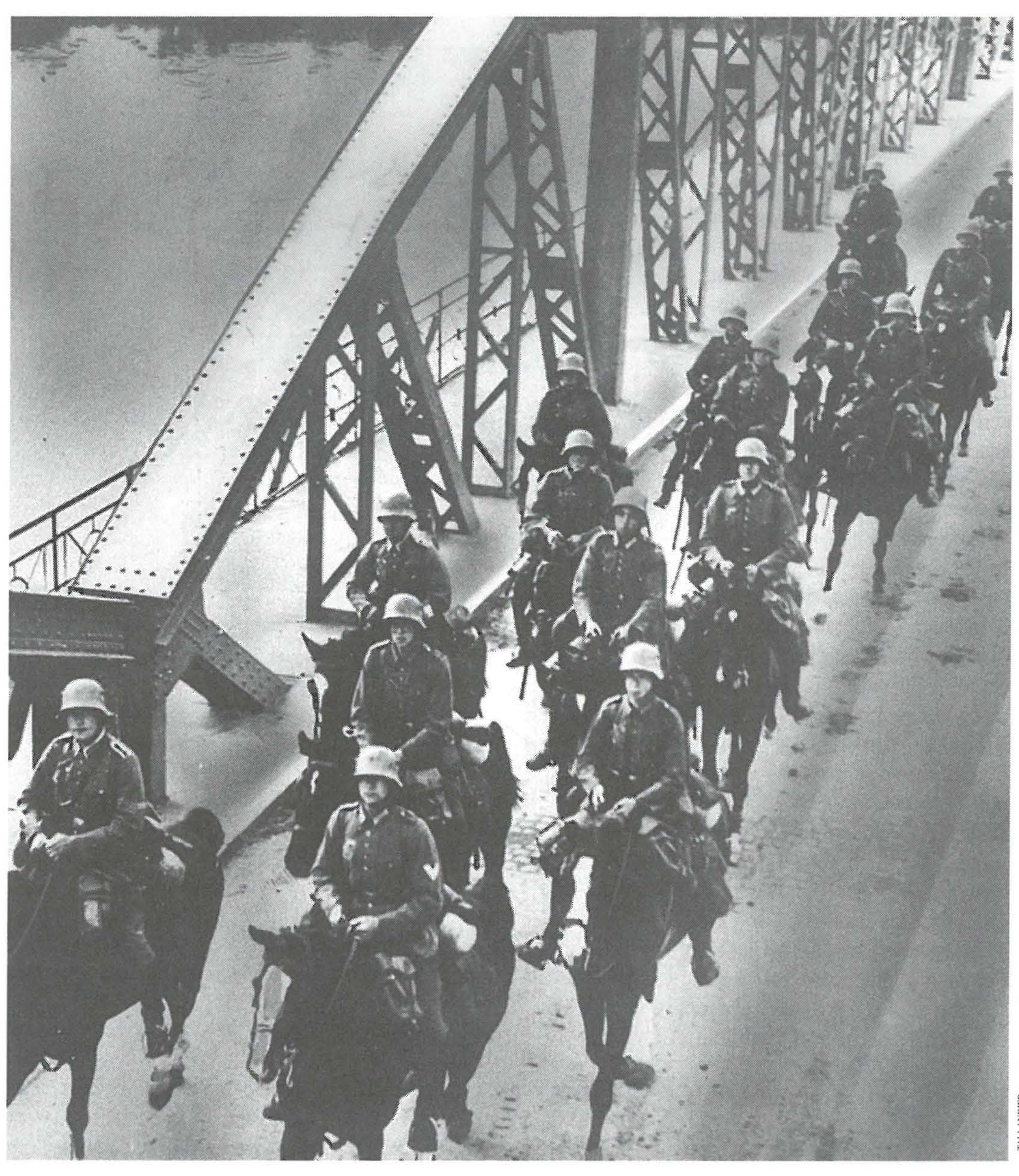


Berlin, 1936. Un athlète allemand allume le feu sacré avec la torche symbolique apportée de Grèce par coureurs.

C'est en 1928, à l'époque bénie du rapprochement Briand-Stresemann, en pleine détente franco-allemande, au moment où la République de Weimar normalisait ses rapports avec la communauté internationale, que les instances olympiques ont retenu Berlin comme siège des Jeux de 1936. Beaucoup de choses ont changé depuis que cette décision a été prise. En janvier 1933, Adolf Hitler est devenu chancelier du Reich. Utilisant la voie électorale et les institutions parlementaires de Weimar, il a, en quelques mois, doté l'Allemagne d'un régime autoritaire et totalitaire dont on craint qu'il ne remette en cause la paix fragile née des traités imparfaits de 1919-1920. Beaucoup reprochent au nouvel État allemand sa politique antisémite. Aux discriminations professionnelles décidées dès 1933 sont venues s'ajouter celles inscrites dans les lois de Nuremberg de 1935 et, dans de nombreux pays – notamment aux États-Unis –, l'opinion s'indigne de ces excès. Certains militent pour un boycott des Jeux de Berlin et il faudra un voyage en Allemagne d'Avery Brundage, l'un des animateurs du Comité international olympique pour que le Führer s'engage à laisser des juifs au sein des équipes allemandes qui participeront à la compétition. Pendant la durée des Jeux la parution du *Stürmer*, le journal violemment antisémite de Julius Streicher, sera même suspendue pour ne pas effaroucher les nombreux visiteurs étrangers. Hitler veut en effet faire de cette *« fête des peuples »* une manifestation de prestige qui doit donner une image positive de la nouvelle Allemagne. Et le pays a réalisé un effort considérable en ce sens. Le 1er août 1936, c'est l'ouverture et plus de cent vingt mille spectateurs se pressent dans le gigantesque stade construit pour la circonstance. Pour la première fois, la flamme a été transportée depuis Olympie – une tradition reprise au cours des Olympiades suivantes – et l'on voit la plupart des cinquante-trois délégations, y compris la française dans sa majeure partie, saluer le bras tendu le nouveau maître de l'Allemagne lors du défilé de présentation. Le Führer se réjouit un peu trop ouvertement des succès de ses compatriotes et le comte de Baillet-Latour du CIO doit lui rappeler qu'il doit aller saluer tous les vainqueurs ou n'en saluer aucun. C'est la raison pour laquelle, ensuite, le chancelier ne saluera pas le célèbre Jesse Owens, au même titre que tous les autres vainqueurs... Ces Jeux olympiques mémorables sont l'occasion, pour la cinéaste Leni Riefenstahl, de réaliser un film qui sera l'un des grands succès de l'avant-guerre. Avec cent quatre-vingt une médailles, dont trente-trois d'or, l'Allemagne remporte la première place devant les États-Unis (cent-vingt-quatre médailles, dont vingt-quatre d'or). La France doit se contenter de sept médailles d'or et elle se voit devancée par la Hongrie et l'Italie. Ces Jeux, avec les succès remportés par les nations totalitaires, montrent bien que le sport a désormais pris une dimension politique, qu'il est devenu un élément de prestige national au même titre que la puissance militaire ou le rayonnement culturel. l'Allemagne parvient ainsi à faire oublier quelque peu la « Nuit des longs couteaux » ou les lois de Nuremberg, en donnant l'image d'une nation jeune, pacifique et accueillante. Dans la lutte des propagandes, elle sortait largement victorieuse et les Jeux antifascistes organisés dans la Barcelone rouge ne rencontrèrent qu'un modeste succès d'estime auprès des partisans les plus acharnés de la République espagnole. À l'inverse, la « fête des peuples » de Berlin symbolisait le retour de l'Allemagne dans le concert des grandes puissances. ■

Hitler remilitarise la Rhénanie

Votée par la Chambre des députés le 27 février 1936, la ratification du pacte franco-soviétique conclu par Pierre Laval à Moscou en mai 1935 est perçue par Hitler comme l'expression d'une volonté d'encerclement de l'Allemagne. En réponse au doublement de la durée du service militaire en France, il a décidé, l'année précédente, le réarmement du Reich. Cette fois, il entend porter un dernier coup aux clauses militaires de Versailles en remilitarisant, fût-ce à titre symbolique, la rive gauche du Rhin évacuée par les troupes françaises en 1928, sept ans avant la date prévue. Fixée par le traité de Versailles (articles 42 et 43), confirmée par le traité de Locarno en 1925, la démilitarisation de la rive gauche du Rhin constituait pour la France une garantie de sécurité essentielle. Responsable du Quai d'Orsay, Pierre-Étienne Flandin s'est inquiété de la menace allemande dès janvier 1936 mais il n'a rencontré que des réticences du côté des responsables militaires et du Foreign Office... Le 7 mars 1936, l'Allemagne fait savoir qu'elle dénonce le traité de Locarno, tout en proposant à la France et à la Belgique un pacte de non-agression de vingt-cinq ans, ainsi que son retour à la SDN qu'elle a quittée en octobre 1933. Dans le même temps, dix-neuf bataillons d'infanterie franchissent les ponts du Rhin sous les acclamations des habitants... Le gouvernement français mesure bien l'importance de l'enjeu mais il préfère une action collective des puissances à une réaction militaire immédiate. Le 8 mars, le Conseil des ministres révèle les hésitations du plus grand nombre. Si Mandel, Sarraut, Boncour et Flandin sont pour la manière forte, tous les autres souhaitent s'en remettre à la SDN et certains justifient l'inaction par la proximité des élections. De plus, Anthony Eden, responsable du Foreign Office, souhaite une solution de conciliation avec l'Allemagne. Au soir du 8, Albert Sarraut a beau lancer à la radio le fameux *« Nous ne laisserons pas Strasbourg sous le feu des canons allemands »*, l'affaire est entendue. La droite craint un conflit qui pourrait faire le jeu de Staline, la gauche pacifiste ne veut pas entendre parler d'une nouvelle guerre pour un motif aussi futile... L'événement n'en est pas moins décisif dans l'histoire de l'avant-guerre. Hitler n'a pas encore une armée capable de faire face à un conflit. La nouvelle Wehrmacht a moins d'un an. Elle n'a ni les structures ni les moyens qui lui permettraient d'affronter avec succès une réaction française. Le rapport des forces est écrasant, à cette date, en faveur de la France et les généraux allemands le savent bien mais, faute d'un gouvernement lucide et déterminé, faute également d'une organisation militaire adaptée à la situation et d'une stratégie qui ne se réduise pas à la défensive derrière la ligne Maginot, Paris ne va rien faire, encourageant ainsi le Führer à perpétrer de nouvelles violations des traités tout en inquiétant gravement nos alliés (la Belgique proclamera sa neutralité l'année suivante). La France va payer cher, quatre ans plus tard, sa passivité du 7 mars 1936. ■

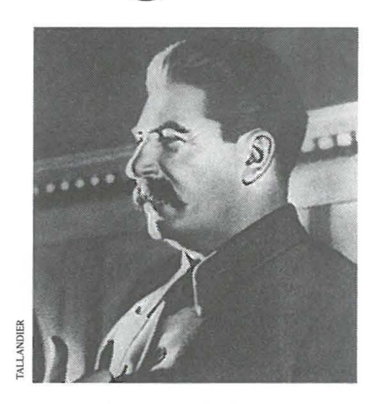


TALLANDIER

Unité de cavalerie allemande pénétrant en Rhénanie, dont la démilitarisation, jamais acceptée par l'opinion allemande, avait été imposée en 1919 par le traité de Versailles.

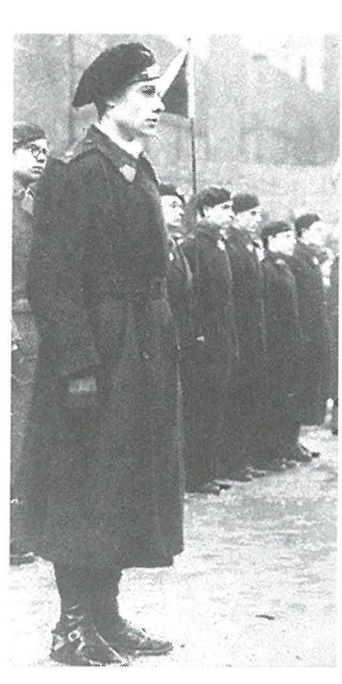
Staline déclenche la grande terreur

C'est l'assassinat de Kirov, perpétré à Léningrad le 1er décembre 1934, qui va ouvrir une campagne de terreur aussi brutale qu'inattendue. L'affaire demeure obscure mais, dès ce moment, on met en place une procédure militaire accélérée dans les affaires de « terrorisme ». Les procès se dérouleront à huis clos, les accusés n'auront pas de défenseurs, il n'y aura pas d'appel des sentences rendues et elles seront immédiatement exécutées. Le temps des grandes purges peut commencer. Avec le rang de commissaire du peuple, c'est A. I. Vychinski qui sera le procureur général chargé de dénoncer les *« activités terroristes du bloc contre-révolutionnaire des trotskistes-zinoviévistes »* révélées dans une directive du Comité central du 29 juillet 1936. Quatre grands procès vont ainsi se succéder de 1936 à 1938. Le premier, dit des « seize », a lieu du 19 au 24 août 1936. Zinoviev, Kamenev et Smirnov sont les accusés les plus en vue. On révise en fait le procès de janvier 1935 au cours duquel, faute de *« preuves suffisantes »*, on ne les a condamnés qu'à la réclusion à perpétuité. Les « faits » – l'assassinat de Kirov – étant désormais établis, on les condamne à mort dix-huit mois plus tard. On leur a promis la vie sauve contre leurs aveux. Leur coopération n'émeut guère le procureur, déchaîné contre *« ces chiens enragés à fusiller »*. Kamenev en rajoute en déclarant à ses deux fils : *« Quel que soit le verdict, je le considère d'avance comme juste, ne regardez pas en arrière, continuez votre route. Comme le peuple soviétique, suivez Staline... »*. Evdokimov remercie pour sa part Vychinski *« d'avoir réclamé la seule peine que nous méritions. »* Tous les accusés sont exécutés vingt-quatre heures après le verdict et *L'Humanité* peut écrire que *« La Révolution se défend. Les seize terroristes trotskistes à la solde de Hitler ont été exécutés hier. Vive le Parti bolchevik et son chef, Staline... »*. Du 23 au 30 janvier 1937, c'est le tour des dix-sept accusés du *« centre trotskiste et antisoviétique »* à qui l'on reproche de s'être livré au *« sabotage économique »*. La plupart des accusés sont fusillés mais Radek sauve sa tête (il sera assassiné par ses codétenus en 1940) après avoir témoigné à charge contre ses anciens compagnons... En juin 1937, c'est à l'armée que Staline s'en prend en liquidant ses meilleurs généraux. Avec eux, trente-cinq mille officiers périront dans l'aventure. Enfin, les « vingt et un » jugés du 2 au 13 mars 1938 – parmi lesquels Boukharine, Rykov et Iagoda, ancien chef de la GPU – connaissent un sort comparable. On a introduit cette fois la charge *« d'assassinat médical »*. Rien ne peut freiner le zèle de Vychinski contre les *« criminels félons, les maudits reptiles, les traîtres exécrés, les créatures dépravées »* présents sur le banc des accusés. Sur les vingt et un, dix-huit sont condamnés à mort. Staline a donc réalisé une épuration massive de l'appareil communiste. Entre le XVIIe Congrès de 1934 et le XVIIIe de 1939, plus de 90 % des cadres ont disparu, écartés, emprisonnés ou liquidés. Un million d'exécutions ont été réalisées de 1936 à 1938 et, à cette date, prisons et goulags comptent neuf millions de détenus. ■


TALLANDIER

Joseph Staline

La dissolution des Ligues



Membres des Jeunesses patriotes, mouvement fondé par Pierre Taittinger.

Le 13 février 1936, une foule nombreuse se presse boulevard Saint-Germain pour accompagner le cortège funèbre de l'historien Jacques Bainville, l'une des figures de proue de l'Action française. C'est le moment que choisissent Léon Blum et le député socialiste Georges Monnet pour emprunter le même itinéraire. Les Camelots du roi considèrent cette intrusion comme une provocation et la voiture est bientôt cernée à hauteur du ministère de la Guerre. La glace arrière est brisée et quelques éclats blessent à la tête le leader socialiste. Simple égratignure rapidement soignée à l'Hôtel-Dieu, mais l'occasion est trop belle d'en finir avec les activistes qui, depuis février 1934, ne manquent pas une occasion de condamner la *« Gueuse »* et de dénoncer l'impuissance et la corruption engendrées par le régime.

Le président du Conseil, Albert Sarraut, décide alors par décret de dissoudre l'Action française, la Fédération nationale des Camelots du roi et la Fédération nationale des étudiants d'Action française. Il ne fait qu'appliquer ainsi la loi votée le 10 janvier précédent contre les « ligues ». Le 16 février, Charles Maurras se voit inculper de provocation au meurtre par voie de presse et plusieurs militants d'Action française sont arrêtés, alors qu'une manifestation « antifasciste » est organisée dans Paris. Socialistes et communistes se félicitent de la décision gouvernementale tandis que le colonel de La Rocque proteste vigoureusement, auprès du président du Conseil, contre une manifestation au cours de laquelle on a pu voir *« l'emblème du Komintern »* envahir les rues de la capitale. Le leader des Croix-de-Feu a raison de s'inquiéter car, une fois victorieux, le Front populaire fera subir à son organisation le même sort qu'à l'Action française. Le gouvernement Léon Blum décidera en effet, le 18 juin, la dissolution des Croix-de-Feu, du Parti national populaire de Pierre Taittinger (ex-Jeunesses patriotes), de la Solidarité française et du Parti franciste. Le 26 mars suivant, Maurras sera condamné à quatre mois de prison. Des mesures qui n'enlèveront rien à la vitalité de l'opposition nationale. ■

28 juin 1936 : Le rendez-vous de Saint-Denis

La France de l'été 1936 est en pleine effervescence quand se tient à Saint-Denis, les 27 et 28 juin, la conférence qui doit donner naissance – à partir du rayon communiste dissident – à un nouveau parti politique, rassemblé derrière Jacques Doriot, l'enfant terrible du PCF. Curieux itinéraire que celui du « Grand Jacques ». Anticolonialiste farouche, orateur parlementaire redoutable, maire de Saint-Denis « la Rouge », devenu – au fil des mois qui ont suivi son exclusion du Parti – un anticommuniste farouche. Quelques années plus tard, après s'être brillamment battu lors de la campagne de 1940, il se proclamera *« homme du Maréchal »* avant de s'engager, après l'attaque allemande contre l'URSS, dans la collaboration avec l'occupant. Fondateur de la Légion des volontaires français contre le bolchevisme, il portera l'uniforme de la Wehrmacht et, replié en Allemagne en 1944, il disparaîtra lors du mitraillage de sa voiture par un avion allié... C'est en 1936, alors que les élections et les grèves viennent de donner au Parti communiste un poids grandissant, que l'ancien rival de Thorez, ulcéré de voir le Parti mettre en œuvre l'union des gauches qu'il réclamait avant son éviction et persuadé que le revirement de l'Internationale vise à encourager la guerre entre Hitler et les démocraties occidentales, décide de lancer, à partir du bastion communiste de Saint-Denis qui lui est resté majoritairement fidèle, un mouvement d'opposition au Front populaire, dont la politique étrangère résolument antifasciste risque d'entraîner la France vers la guerre. Près de 2 000 personnes sont présentes au « rendez-vous de Saint-Denis », environ 450 communistes dionysiens et 1 500 invités issus des horizons politiques les plus divers. C'est le dimanche après-midi, à partir de 14 h 30, que, dans un discours-fleuve de trois heures, Doriot va dévoiler son projet : *« Parce que nos dirigeants ont été aussi peu actifs à l'extérieur que conservateurs à l'intérieur, ils nous ont mis dans une situation catastrophique et notre pays est doublement menacé de la révolution soviétique et de la guerre. C'est pour tenter de sortir de cette situation que nous entrons en lutte et que nous formons notre parti. Il aura donc deux ennemis, la conservation sociale et son aspect routinier, le parti de Staline et son esprit de perversion nationale... »* Après le discours de Doriot, Teulade présente le manifeste en huit points du parti, qui est approuvé à l'unanimité. Un Bureau provisoire est ensuite constitué. Doriot en est le président. Barbé, exclu lui aussi du PCF après avoir été membre du Comité central, sera le secrétaire général, secondé par Teulade, un ancien de la CGT du Bâtiment, et Abremski, qui avait été l'un des animateurs du comité pacifiste et antifasciste Amsterdam-Pleyel. Marcel Marchal, Victor Arrighi et Paul Marion, tous anciens communistes, complètent ce bureau provisoire. Mais si la garde rapprochée du « Grand Jacques » demeure très marquée à gauche, l'originalité du rendez-vous de Saint-Denis réside dans la présence, ce jour-là, d'hommes venus d'horizons très inattendus. Alfred Fabre-Luce appartient à la grande bourgeoisie, Bertrand de Maud'huy vient des Ligues et il est le fils de l'un des plus célèbres généraux de la Première Guerre mondiale. Ils seront rejoints par des hommes aussi différents que Bertrand de Jouvenel ou Pierre Pucheu, alors que le jeune juriste Maurice Duverger s'affirmera rapidement comme l'un des espoirs du parti. Drieu La Rochelle est en quête, depuis février 1934, d'un *« socialisme fasciste »* capable d'assurer la renaissance française et d'engendrer l'Europe nouvelle. Souvent ennemis de la veille, les adversaires du régime, de droite et de gauche, se trouvaient donc ici rassemblés dans une tentative de renouvellement complet du jeu politique, prévisible depuis l'émergence du *« néo-socialisme »* de Déat et Marquet. Il est sans doute exagéré de parler de « fascisme » à propos de l'aventure qui commence en cet été 1936, même si certaines analogies peuvent être établies avec les expériences tentées dans d'autres pays européens. On chercherait en vain au PPF le style paramilitaire inhérent au fascisme, et Doriot ne remet pas en cause la République. Nul racisme non plus dans un parti qui entend exploiter au mieux les ressources humaines que son Empire fournit à la France. Le Parti populaire français n'en reste pas moins, parmi les forces politiques de quelque importance qui sont apparues durant les années trente, celui qui, par sa volonté de *« réconcilier le national et le social »*, par le *« culte de la personnalité »* dont bénéficia Doriot et par sa volonté de créer un État fort, semble le plus proche du modèle fasciste, dans un pays demeuré largement rétif aux tentations totalitaires. ■


KEYSTONE

Premier congrès du Parti populaire français, cinq mois après le rendez vous de Saint-Denis. À la tribune, Jacques Doriot, ancien secrétaire général des Jeunesses communistes, devenu le plus farouche adversaire de son ancien parti après avoir découvert la réalité soviétique à Moscou.

Livres

Rome, Ier siècle avant J.-C
Ainsi périt la République
Rome Ier siècle après J.-C.
Les orgueilleux défis de l'ordre impérial
sous la direction de Jacques Gaillard

Deux volumes symétriques, si l'on peut dire, par rapport au règne d'Auguste. Deux volumes qui saisissent l'histoire de Rome à des moments de violentes transformations dans tous les domaines. Deux volumes enfin qui regroupent plusieurs auteurs et plusieurs sujets dans l'esprit d'une collection où souvent l'éclectisme et la facilité l'ont emporté sur la qualité historique. On craint le pire. On trouve ici le meilleur, en des termes simples et accessibles, mais ces ouvrages manquent de cartes et les repères chronologiques sont dérisoires.

Éditions Autrement. 2 volumes, 256 et 240 pages, 120 F chacun.

F. V.

L'armée romaine en Gaule
sous la direction de Michel Reddé

Historien et archéologue, l'auteur, qui dirige les fouilles d'Alésia, est un des meilleurs spécialistes de l'archéologie militaire en France. Son ouvrage, totalement nouveau, pulvérise ce qui était une vérité acquise, appuyée sur un passage de Tacite : il n'y avait pas ou peu de traces militaires romaines en Gaule, du moins sous le Haut Empire.
De la conquête (avec la certitude qu'Alésia est bien à Alise-Sainte-Reine) à l'antiquité tardive, voici le point de la recherche, inscriptions et photographies à l'appui.
Le tour d'horizon est complet : l'artillerie est présente, la marine militaire également avec les ports de Fréjus et le camp de la flotte de Bretagne à Boulogne-sur-mer.
Bien entendu, l'infanterie avec six camps militaires, se taille la part du lion. Un ouvrage salubre qui montre le dynamisme de la recherche et de l'édition en France.

Éditions Errance. 278 pages, 220 F.

F. V.



Auguste
par Jean-Pierre Néraudau

Le personnage fait peur aux historiens : depuis l'étude de Léon Homo, parue en 1933, aucune biographie en français n'était parue sur le fondateur de l'Empire romain. À vrai dire, un excellent petit livre de Robert Étienne, le *Siècle d'Auguste* (Colin, 1970, coll. U2) et quelques autres essais universitaires (C. Nicolet, avec son *Inventaire du monde, géographie et politique*, Fayard, 1988, repris en 1996 en Livre de Poche, coll. Pluriel) permettaient de combler cette lacune. Une telle absence parmi les biographies alors que le moindre général napoléonien ou que la moindre maîtresse d'un roi a droit à son opuscule, s'explique par la difficulté de l'entreprise. Il y a tout d'abord la durée de l'activité publique d'Octave-Auguste : de la mort de son père adoptif, César en 44 avant J.-C., à la sienne, le 19 août 14 après J.-C., à presque 76 ans, le personnage occupe le devant de la scène politique. Il y a ensuite l'extraordinaire œuvre accomplie : fin des guerres civiles, constitution et pacification de l'Empire, création d'un nouveau système politique, conquêtes réussies (Égypte, Alpes, etc.) ou échouées (la Germanie), réorganisation de l'armée et de la marine, des provinces, de l'Italie, de la ville de Rome, régénération tentée et souvent réussie de la société, création d'une administration à l'échelle de l'Empire, mise sur pied d'une nouvelle religion (la religion impériale) et restauration de l'ancienne, sans compter une forme d'art originale, des constructions de premier plan (Forum d'Auguste, « Maison carrée », mausolée, arc de triomphe, etc.). Ajoutez à cela les questions que pose ce long règne (conquête du pouvoir, problèmes institutionnels, succession, etc), les personnages secondaires qui jouent un rôle déterminant dans l'entourage du prince (Agrippa, Mécène, Salvidenius, Tibère, Livie, son épouse, pour ne citer qu'eux), la floraison d'une formidable richesse (Virgile, Horace, Ovide, Tite-Live, etc.), la personnalité d'Auguste (d'une extrême complexité), le jugement de la postérité, la durée (cinq siècles) de l'Empire qu'il créa, l'ampleur exceptionnelle de la bibliographie, etc. On comprendra alors que se lancer dans une telle biographie est aventure démesurée.

Jean-Pierre Néraudau, universitaire et vieux routier des lettres, a senti le danger. Aussi a-t-il choisi un angle d'attaque précis :*« privilégier les textes et les événements qui font apparaître les actes et les paroles d'Auguste et qui permettent* [...] *de réfléchir sur une personnalité qui a marqué longuement l'histoire universelle »*. On ne peut que souscrire à ce choix. La solidité de l'information, la cohérence psychologique et politique qu'apporte Néraudau au personnage d'Auguste, avec des aperçus originaux et justes, les prolongements culturels et historiques qu'il tisse (intéressants parallèles avec Louis XIV et Napoléon) sont de grande tenue. Au total, on tient une biographie de qualité. Et lisible par tous, ce qui est rare pour les ouvrages concernant l'Antiquité.

Les Belles Lettres. 416 pages, 140 F.

FRÉDÉRIC VALLOIRE

Histoire de l'Empire perse
par Pierre Briant

Une somme qui faisait cruellement défaut. Avec cette étude du premier grand empire que l'humanité a connu, qui s'étendit de l'Indus à l'Égypte et à la Thrace et qui dura plus de deux siècles, de Cyrus à Alexandre, de 550 à 330, Pierre Briant a écrit un ouvrage majeur. Il n'oublie rien et ne fuit aucune difficulté. S'il est difficile à lire comme un roman (les discussions érudites ne manquent pas ; elles sont repoussées le plus souvent en notes, mais il n'est guère possible de les éviter...), l'ouvrage est passionnant, ouvre des horizons nouveaux sur l'idéologie royale achéménide et sur l'organisation de cet empire qui rejette, par principe, toute uniformisation. Un gros livre, massif certes, mais que toute bibliothèque d'amateur d'histoire se doit de posséder. Très nombreuses illustrations.

Fayard. 1 248 pages, 280 F.

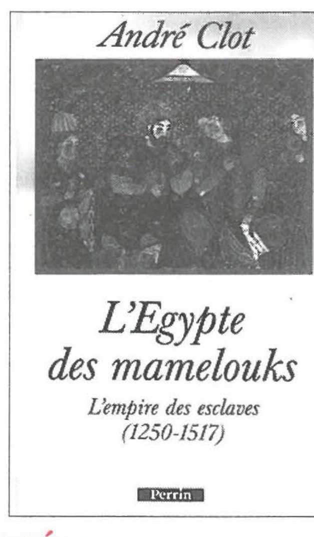
F. V.

Vie de Pythagore
par Jamblique
Traduit et présenté par Luc Brisson et Alain Segonds

Pour la première fois, ce texte d'une importance capitale dans l'histoire de la philosophie antique, c'est-à-dire la philosophie tout court, est traduit en français. Philosophe du IIIe et du IVe siècles après J.-C., originaire de Chalcis (dans l'actuelle Syrie), Jamblique appartient au courant néo-platonicien et à ce que l'on nommera la « réaction païenne » au christianisme. Plus qu'une philosophie au sens actuel du mot, ce que Jamblique propose en présentant la vie de Pythagore, c'est l'adhésion à un genre de vie, avec ses tabous alimentaires (les fèves, les aliments carnés), ses interdits sexuels, ses épreuves d'initiation. On comprend à cette lecture ce qu'est philosopher pour les Anciens : c'est participer à une secte qui a des signes de reconnaissance, son chef, ses lieux, vivre selon des principes rigides et pratiquer des exercices spirituels afin d'atteindre certaines vertus.

Les Belles Lettres, coll. La roue à livres. 244 pages, 135 F.

F. V.



L'Égypte des Mamelouks, l'empire des esclaves (1250-1517)

par André Clot

Au début du XII[e] siècle, les sultans ayoubides, Saladin en tête, se constituèrent une garde personnelle, un corps d'élite formé de Mamelouks (*« chose possédée »*) qui, très vite, se virent confier les hauts postes de l'armée et de l'État. Conditions pour appartenir à cette phalange prestigieuse : être né libre, non musulman, avoir été réduit en esclavage et avoir la peau blanche. On verra parmi les Mamelouks des Circassiens, des Grecs et même des Français, des Italiens, des Catalans. Au milieu du XIII[e] siècle, l'un d'eux, Baybars, ancien esclave kiptchak, assassina le sultan, prit sa place et fonda ainsi l'empire mamelouk qui, jusqu'en 1517, engloba l'Égypte et la Syrie. Les sultans mamelouks chassèrent les croisés d'Égypte et après avoir capturé Saint Louis relâché sur rançon, repoussèrent les Mongols des rives de la Méditerranée, puis portèrent les armes en Anatolie, en Arabie, à Chypre et ailleurs.

Perrin. 260 pages, 149 F.

M. M.

L'Empereur des alchimistes, Rodolphe II de Habsbourg

par Jacqueline Dauxois

Petit-fils de l'empereur Charles-Quint, Rodolphe de Habsbourg (1552-1612) était devenu à la mort de son père Maximilien II, empereur du Saint-Empire germanique, roi de Hongrie et de Bohême. Mais, plus attiré par les arts et les sciences que par la politique, il s'entoura à Prague, dont il avait fait sa capitale aux dépens de Vienne, d'une cohorte de savants, d'astronomes, voire de magiciens, et négligea les affaires de l'État, au point que son frère Matthias peu à peu le supplantera. La biographie, conduite avec brio, d'un monarque « malgré lui ».

Jean-Claude Lattès. 332 pages, 129 F.

M. M.

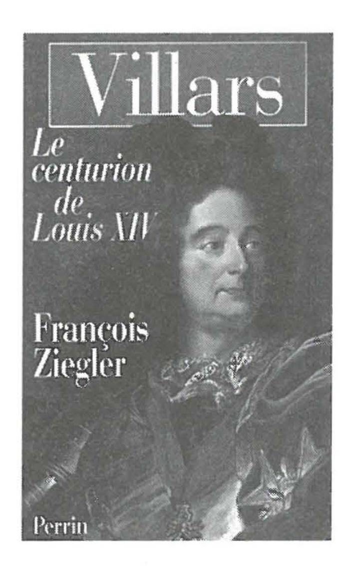
France baroque, France classique, 1589-1715

par René et Suzanne Pillorget

Deux volumes. L'un est un récit continu des événements, musclé par un important tableau chronologique (plus de 200 pages) et qu'accompagne un panorama du monde au temps des premiers Bourbons. L'autre est un dictionnaire prolongé d'une bibliographie, d'une discographie et d'une filmographie. Le titre expose le souci des auteurs : présenter le Grand Siècle dans sa totalité. Avec ses deux composantes : la baroque, qui culmine dans les années 1630-1640, celles de Malherbe, de Corneille, de Descartes, et s'achève avec la Fronde ; la classique, qui s'impose vers 1670 avec Pascal, Racine, Molière. Réussite totale, d'autant que les allers-retours entre les deux volumes sont des voyages enchantés.

Bouquins. Deux volumes 1 780 et 1 360 pages, 199 F chacun.

F. V.



Villars, le centurion de Louis XIV

par François Ziegler

Colonel à vingt-cinq ans, lieutenant-général pendant la guerre de la ligue d'Augsbourg, Maréchal au début de la sanglante guerre de succession d'Espagne, Louis-Hector de Villars fut l'un des plus illustres chefs de guerre de Louis XIV et le digne successeur du Grand Condé et de Turenne. Injustement méconnu, cette biographie rend justice à ce stratège d'élite qui, à l'appel de Louis XV, n'avait pas hésité à reprendre les armes à quatre-vingts ans passés.

Perrin. 348 pages, 148 F.

V. T.

Célébration de La Bruyère, L'auteur des Caractères

vu par 26 écrivains français des XVII[e], XVIII[e] et XIX[e] siècles Préface de Michel Mourlet

La Bruyère est mort il y a tout juste trois cents ans. Michel Mourlet, pour célébrer cet anniversaire, a exhumé les jugements que des écrivains, ses pairs, avaient porté au fil du temps sur l'auteur des *Caractères*. On découvre que ses contemporains l'admiraient, tandis que les Lumières le négligeaient, mais que le XIX[e] siècle avait su lui rendre sa vraie place. De la première publication des *Caractères*, en 1688, jusqu'à la fin du siècle dernier, les jugements se succèdent : de Bussy-Rabutin à Saint-Simon, en passant par Ménage, ou l'Abbé d'Olivet, de Vauvenargues à Barbey-d'Aurevilly, en passant par Voltaire, Chateaubriand, Sainte-Beuve... Et l'évolution des jugements est perceptible.

Valmonde-Trédaniel. 215 pages, 120 F.

M. M.

Vauban

par Anne Blanchard

D'une rigoureuse érudition, la biographie d'Anne Blanchard est exemplaire. Non seulement elle réinsère Vauban dans son temps, mais elle fait voir les paysages qui le touchaient. Ceux des frontières terrestres et maritimes du royaume où ce « vagabond du roi » parcourt près de 180 600 kilomètres en cinquante-sept années de service. Cadet au régiment de Condé en 1651, il est ingénieur volontaire, apprenant les mathématiques et l'art des fortifications. Capitaine d'infanterie en 1655 et ingénieur ordinaire du roi, il devient commissaire général des fortifications en 1678. Cette promotion est due à ses talents de combattant, à ses qualités exceptionnelles d'architecte militaire, mais aussi à son entregent, passant de la protection de Colbert à celle de Le Tellier. Après la prise de Maastricht (juin 1673) en treize jours, il a été reconnu comme *« le premier homme du monde en son art »*.

De 1678 à 1703, il a les coudées franches et réussit à imposer au roi sa vision du pré carré. Son aire de travail s'étend à l'ensemble des fortifications du royaume. Il dote la France d'un système défensif ajusté aux nouvelles frontières du royaume (la célèbre « ceinture de fer »), gagne onze sièges, fait surgir des villes neuves et ne néglige aucune façade maritime.

En janvier 1703, il est nommé maréchal de France. Huit mois plus tard, il prend Vieux-Brisach. C'est son quarante-neuvième siège, le dernier. Retiré sur ses terres, il écrit le fameux *Projet de la dîme royale* qui sera condamné par la justice royale, mais dont Anne Blanchard conteste la légende subversive. Mort le 30 mars 1707, Vauban ne s'est jamais écarté de sa devise : *« Je me dois au Roy, à l'État. »*

Fayard. 682 pages, 170 F.

F. V.

La Fureur de vaincre Campagne d'Italie (1796-1797)

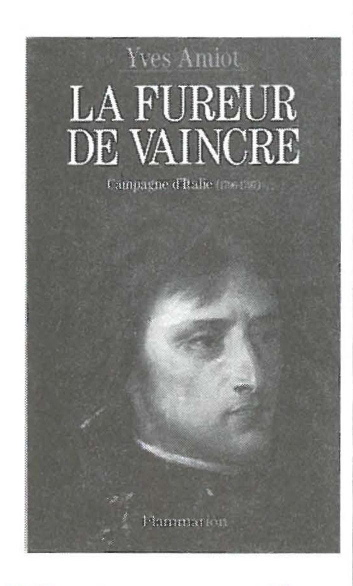
par Yves Amiot

L'auteur s'est placé sous les auspices de Stendhal qui, dans sa *Vie de Napoléon* avertissait : *« L'histoire ordinaire instruit le procès avec ostentation d'impartialité* [...] *et laisse le prononcé du jugement au lecteur* [...] *Moi, j'énonce ces jugements, et ils sont fondés sur une connaissance plus intime, et surtout plus délicate, du juste et de l'injuste. »*

Yves Amiot conduit son récit le plus souvent au galop. C'est enlevé, enjoué et, en même temps, minutieux

et scrupuleux. Mais rien de neuf dans cette *Fureur de vaincre*, juste l'ébauche d'une philosophie de l'histoire au demeurant un peu courte. N'est pas Carlyle qui veut et le général Bonaparte n'en finit pas de couper le souffle à ses thuriféraires ! Déplorons enfin l'absence presque totale d'appareil critique, juste quelques cartes et de rarissimes notes.
Flammarion. 236 pages, 110 F.

J.-J. B.



L'honneur perdu de Marie de Morell
L'affaire La Roncière 1834-1835
par Pierre Cornut-Gentille

Le procès d'Émile de La Roncière qui comparaît devant la Cour d'assises de Paris en 1835 a passionné l'opinion publique. Cet officier, âgé de 31 ans, était accusé de tentative de viol et de coups et blessures sur la personne de Marie de Morell, seize ans à l'époque des faits. Condamné à dix ans de réclusion, La Roncière fut gracié en 1843. Une bien ténébreuse affaire ayant pour cadre Saumur avec tout ce qu'il faut de fastes et de miasmes balzaciens.

L'auteur, avocat, a minutieusement repris le dossier. Il est allé aux sources et nous livre une analyse fouillée et originale de cette affaire. Son principal mérite est de faire revivre toute une société où se mêlent valeurs aristocratiques et militaires et appétits bourgeois. Du beau travail qui s'inscrit dans le sillage des études fondatrices de Pierre Darmon.
Perrin. 285 pages, 134 F.

J.-J. B.

Le songe royal Louis II de Bavière
par Philippe Le Guillou

Un séjour en Bavière au printemps 1994, agrémenté de la visite des châteaux de Louis II de Bavière, à Neuschwanstein, Linderhof et Herrenschiemsee, est le prétexte à l'évocation du souverain mélancolique. Philippe Le Guillou avoue la fascination que le personnage exerce depuis toujours sur lui. La musique de Wagner et les images de Visconti se superposent à son récit.
Gallimard, L'un et l'autre. 171 pages, 110 F.

M. M.

Histoire vagabonde, III
La politique en France d'hier à aujourd'hui
par Maurice Agulhon

Maurice Agulhon s'est imposé depuis longtemps comme l'un de nos meilleurs spécialistes de l'Histoire contemporaine de la France. À la charnière de l'histoire politique et de l'étude des mentalités, il a su analyser, depuis sa *République au village* parue en 1979, comment l'idée républicaine s'était progressivement imposée dans la France profonde. Poursuivant sa recherche à travers personnages, monuments ou symboles, il nous invite de nouveau, en évitant les écueils de l'érudition, à poursuivre sa généalogie de l'idée républicaine, du suffrage universel de 1848 à la défense nationale selon Jaurès, en passant par Renan ou l'interprétation de la *Marseillaise*. Mais ce sont les réflexions sur la patrie, la morale et l'identité bien incertaine d'une « gauche » intellectuellement naufragée qui constituent la meilleure partie de l'ouvrage.
Gallimard. Bibliothèque des Histoires
290 pages, 130 F.

Ph. C.

Marguerite Steinheil, ingénue criminelle ?
par Pierre Darmon

Le président Félix Faure avait trouvé la mort en 1899 dans les bras de Marguerite Steinheil. C'est essentiellement à cause de cet épisode grotesque que la postérité a retenu le nom de la jeune femme. Mais, dix ans plus tard, son propre mari, le peintre Steinheil, était assassiné dans d'étranges circonstances. La veuve, soupçonnée, est arrêtée.
Et très vite l'affaire devient politique. Ses défenseurs se rangent à gauche, derrière Jaurès et Sembat. Ses détracteurs à droite, derrière Drumont et Daudet. Pierre Darmon relate la crise qui s'amorça, et qui à l'image de l'affaire Dreyfus, partagea l'opinion en deux camps.
Perrin. 224 pages, 115 F.

M. M.

Verdun, images de l'enfer
par Yves Buffetaut

Ce fut la dernière grande bataille gagnée par l'armée française, l'une des plus terribles de tous les temps. Verdun, qui rendit célèbre le nom du futur maréchal Pétain, fut la bataille la plus inhumaine d'une guerre inhumaine. Elle s'étendit du 21 février au 15 décembre 1916. Jamais, en dehors de Stalingrad, une bataille ne s'est poursuivie avec un tel acharnement aussi longtemps sur un espace aussi réduit (15 km de large sur 8 de profondeur), avec de telles pertes (162 000 morts du côté français et 143 000 chez les Allemands, sans parler des blessés graves). Et pourtant, jamais le rôle individuel du combattant ne fut plus grand. Alors que des centaines de milliers d'hommes et des millions d'obus étaient jetés dans la fournaise, le sort de la bataille dépendit au final de quelques centaines de combattants inconnus. Voilà ce que fait revivre cet album bien commenté. Un seul regret, si l'iconographie est abondante pour les Français, elle est inexistante concernant les Allemands.
Tallandier. 250 pages, 205 photos, 220 F.

D. V.

Fragments de vie, 20 ans dans les camps du Goulag
par Jacques Rossi

Jacques Rossi a aujourd'hui 87 ans. Né à Bourg-en-Bresse, il a, dans les années vingt, suivi jusqu'à Varsovie sa mère, remariée à un Polonais. Devenu étudiant, il milite pour le parti communiste polonais

Un ouvrage capital

Jean-François Chiappe : Louis XV en vérité

propos recueillis par Éric Vatré

L'un des rois de France les plus calomniés par les historiens du XIXe siècle, Louis XV, a suscité depuis lors divers travaux en réhabilitation. Dans une volumineuse et savante biographie, Jean-François Chiappe fait le point de ce règne controversé.

Enquête sur l'histoire : Adulé lors de son avènement, Louis XV se trouva par la suite en proie à la légende noire. Quelle est l'origine de cette incompréhension ?

Jean-François Chiappe : Louis XV, représentant de l'absolutisme et non de l'arbitraire devait être naturellement vilipendé par les tenants de la Révolution française. Comme il avait été contraint pour des raisons économiques et non idéologiques d'abandonner les jésuites, ceux-ci, lorsqu'ils reprirent l'enseignement en main, négligèrent de le défendre. Comme, d'autre part, le gallicanisme qu'il avait toujours combattu subsistait dans l'Université de la Restauration, il ne restait plus à des romanciers de l'histoire comme Quinet et surtout Michelet qu'à noircir le tableau. Le seul historien de cette époque favorable à Louis XV demeurant Anquetil.

– À contre-courant des interprétations d'un Lavisse et d'un Malet, Pierre Gaxotte, puis Paul del Perugia et Michel Antoine, présentèrent un autre visage du souverain. Chacun soulignant un aspect particulier du règne. Avez-vous procédé de façon analogue ?

– Avant Pierre Gaxotte, Albert, duc de Broglie avait « réhabilité » Louis XV quant à sa politique extérieure grâce à une étude approfondie et à des papiers de famille procédant du secret du roi. Pierre Gaxotte étudiant, lui, les Ponts et Chaussées s'est aperçu que cette administration dépendait des intendants, que les intendants dépendaient du Conseil et que le Conseil dépendait du roi. Et c'est en partant de cet élément sectoriel qu'il a pu reconstituer avec sérénité l'ensemble de la politique du roi. J'ai bien connu M. del Perugia, j'entretiens d'excellentes relations avec M. Michel Antoine. Le premier a ressuscité le Louis XV pathétique, déchiré entre sa foi ardente et son goût très prononcé pour les dames. Le second a consacré son existence entière à étudier Louis XV en tant qu'incarnation de l'État. D'où l'importance qu'il accorde à la structure des Conseils et à l'opposition parlementaire. J'ai nourri l'ambition, non point de suivre le prince pas à pas mais de démontrer les rouages de sa politique sur tous les théâtres. Ainsi est-il fait justice de son prétendu abandon des Indes et du Canada qu'il mit tout en œuvre pour conserver, comme il est rappelé deux de ses brillantes réussites : l'entrée progressive de la Lorraine dans le giron de la France par l'intermédiaire du duché-viager de Stanislas, et la très prudente prise en gages de la Corse dont il soulignait que c'était la cinquième fois que la France tendait à s'assurer ce territoire en proie à l'anarchie et risquant à chaque instant de tomber entre les mains des Anglais, voire des impériaux – c'eut été moins grave.

– Une rumeur voulut accréditer que le jeune prince n'aurait pas reçu de formation intellectuelle sérieuse, que son précepteur Fleury aurait fait preuve, en cela, de négligence…

– C'est inexact, et même si M. de Fleury fut parfois trop indulgent, Philippe d'Orléans, lui, et même le cardinal Dubois initièrent très tôt Louis XV à l'art politique.

– Il reste, au passif du règne, l'intervention française dans la Guerre de succession d'Autriche, et le non moins fâcheux traité de Paris…


LOUIS MONIER

Jean-François Chiappe

– L'intervention française dans la succession d'Autriche est due à la maladie austrophobe de l'opinion publique. Louis XV pouvait-il résister ? Peut-être si l'on songe qu'en dépit du charme et de la pugnacité du maréchal de Belle-Isle, chef des bellicistes, un génie de la stature de Montesquieu s'opposait à cette guerre.
Si le traité de Paris fut assez mal accueilli chez nous, il le fut plus mal encore à Londres. En effet, si nous entérinions la perte du Dekkan, du Carnatic et de la Nouvelle France, nous sauvions les îles à sucre, principal élément de nos échanges extérieurs.

– Destiné à enrayer la sédition des parlements, le *discours de la Flagellation* n'est-il pas l'un des points culminants de l'art politique du souverain ? S'il n'avait été prononcé si tard, ce discours, favorable à la modernisation de l'État, n'aurait-il pas permis, par son application, de prévenir la Révolution ?

– Le *discours de la Flagellation* est le dernier avertissement donné aux frondeurs parlementaires. Les circonstances économiques – les chats fourrés tenant les cordons de la bourse – ne permettaient pas encore cette sédition latente. Elle viendra avec la réforme Maupeou diminuant le ressort des Cours supérieures et créant la gratuité de la justice. Cela étant, le *discours de la Flagellation* ne pouvait être prononcé plus tôt pour les raisons économiques citées plus haut. En outre, Louis XV, prince de tradition, eut préféré gouverner avec les parlements traditionnels que de se voir contraint, par un coup de majesté, d'en créer d'autres.

– Louis XV ne disposait-il dans son entourage d'aucun allié sûr, d'aucune instance compétente susceptibles de contrer dans l'opinion l'alliance paradoxale des jansénistes et des « philosophes » ?

– Louis XV étant plus scientifique que littéraire a peut-être perçu trop tard le danger. Il a néanmoins utilisé deux ambassadeurs de charme pour faire tenir tranquilles les philosophes, la marquise de Pompadour et la comtesse du Barry. Sauf par MM. del Perugia et Jacques Levron, la compétence de Louis XV n'a pas été suffisamment mise en relief. Cependant, ladite compétence est à double tranchant. En effet, comme tous les grands hommes de guerre – militaire ou idéologique – Louis XV ne l'aime pas et ne la mène pas toujours de sa personne au bon moment. En revanche, le roi a souvent désigné d'excellents ministres. Longtemps les ducs de Choiseul et de Praslin ont dirigé un redressement très important. Quant au triumvir constitué par le duc d'Aiguillon, Maupeou et l'abbé Terray, il était, comme Louis XV, en avance sur le siècle.

Louis XV, par Jean-François Chiappe, Éditions Perrin. 600 pages, 159 F. En librairie le 12 septembre.

clandestin. Le Komintern le remarque et le recrute comme « agent technique ». En 1937, en pleine guerre d'Espagne, en mission sur les lignes de Franco, il est rappelé à Moscou. Pour prendre le chemin du Goulag, via la Loubianka. Il passera plus de vingt ans dans l'enfer des camps soviétiques, et ne parviendra à quitter l'URSS qu'en 1961. Ces *Fragments de vie*, sous la forme de brefs récits, relatent son expérience de l'univers pénitentiaire dans la Russie de Staline et Khrouchtchev. Jacques Rossi a également publié un *Manuel du Goulag*, qui paraîtra en français à l'automne.
Elikia (Dauphin-Diffusion, 45, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris). 174 pages, 98 F.

M. M.

La Campagne d'Italie 1943-1944
Artilleurs et fantassins français
par Henri de Brancion

Le général de Brancion s'attache à démontrer le rôle de l'artillerie française dans la campagne d'Italie. Le déluge d'obus qu'elle a dirigé sur les batteries et les nids de résistance allemands en mai 1944 a participé indéniablement à leur baisse de combativité sur la ligne Gustav. Son soutien a été efficace du Pantano à Castellena di Chianti, en passant par la costa San Pietro, le Belvédère, le mont Leucio, Sienne... Mais surtout, il rappelle combien les victoires du corps expéditionnaire du général Juin ont restauré le prestige de l'armée française, mis à mal par la débâcle de 1940.
Presses de la Cité. 350 pages, 130 F.

V. T.

Arrée. L'Archange et le Dragon
Album (photographies couleurs de Bernard Galeron, noir et blanc de Jean-Baptiste Grison, texte de Philippe Le Guillou)

Les Monts d'Arrée ne culminent qu'à 400 mètres, et leur beauté sauvage – en regard de celle de leurs cousins d'Écosse, d'Irlande ou de Cornouailles –, n'a guère été préservée. Ils constituent néanmoins un enclos sacré de terre celtique, comme la forêt de Brocéliande, la ville d'Ys, ou les îles. Et toutes les contradictions de la Bretagne – tourbières, chaos, fontaines, rocs... – y sont présentes ; la terre et le ciel s'y confrontent. Les voici superbement évoqués à la fois par l'image et par le texte.
Artus (BP 26, 56200 La Gacilly), 24 X 28, 75 photos. 200 F.

V. T.

Le Pélerinage de Grèce
par Guy Rachet

Il y avait l'*Été grec* de Jacques Lacarrière et *Cette Grèce où nous sommes nés* de Thierry Maulnier. Il y aura désormais, près d'eux, ce récit de Guy Rachet, écrit en 1957 à la suite de son premier voyage en Grèce. Le genre est ancien. Il s'agit du tourisme philosophique et culturel, mi-Montaigne, mi-Stendhal. Nourri jusqu'à la moelle de culture classique, Guy Rachet, romancier, archéologue et historien découvre une Grèce qui n'était pas alors submergée par les autocars de touristes ni recouverte de restaurants et d'hôtels en béton. Sa Grèce n'était pas si éloignée de celle du poète Théocrite et le jeune homme qui la découvrit en resta marqué pour la vie. C'est donc ce voyage de passion et de culture que Guy Rachet invite à partager. Suivons-le. Le guide est sûr et ses idées n'ont pas pris une ride. Un reproche : l'absence de cartes.
Le Rocher. 418 pages, 148 F.

F. V.

De Gaulle et l'Algérie française
par Michèle Cointet

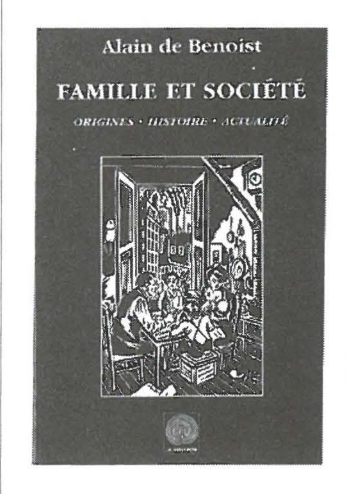
« Ce drame fut douloureux, mais il ne manque pas de grandeur », écrit Michèle Cointet en conclusion de l'étude honnête qu'elle consacre à la dernière des grandes crises françaises. S'appuyant sur les archives militaires et diplomatiques, l'auteur, qui enseigne l'histoire contemporaine à l'université de Tours, explique la politique louvoyante du général de Gaulle. Elle montre que, dès 1958, frappé par le déséquilibre démographique en faveur des Musulmans, dont il refuse de voir en eux d'éventuels Français, de Gaulle ne croit pas aux promesses qu'il prodigue à l'armée, aux Européens d'Algérie et aux Musulmans fidèles. D'où le drame. Mais, souligne Michèle Cointet, *« l'affrontement de Charles de Gaulle et de l'armée n'a rien de médiocre. Leur but est le même : lutter contre la décadence française. »* Elle ne dissimule rien de l'aveuglement gouvernemental dans les négociations avec le FLN. Elle montre aussi les conséquences de l'aversion du général de Gaulle pour les Pieds-noirs contraints de choisir *« la valise ou le cercueil »* en 1962, dans l'indifférence d'une opinion métropolitaine désinformée, tandis que les harkis sont massacrés. Ce livre bien documenté annonce une histoire réconciliatrice et dépassionnée.
Perrin. 315 pages, notes et index, 140 F.

J.-P. A.

Le Bouclier et la Tempête
Aspects militaires de la guerre du Golfe
par Jean-Jacques Langendorf

Évaluation critique et stimulante de la guerre du Golfe par un historien militaire qui décrit avec précision ce que fut l'écrasante puissance américaine dans le Golfe (1990-1991), sans en oublier les limites. Mettre en action à 14 000 km de ses bases une armée de 500 000 hommes, avec des milliers de chars et d'avions, restera un exploit. D'autant qu'il fallait régler des problèmes logistiques géants, la nourriture, l'eau, les munitions, les pièces de rechange, etc., devant être amenées d'Europe et des USA par une gigantesque noria aérienne et maritime. Durant l'action militaire, la supériorité du nouveau matériel américain se révéla absolue : système de positionnement des unités par satellite, bombardiers invisibles, leurres électroniques, vision nocturne efficace, etc. En face, les Irakiens étaient aveugles. Ils recevaient les coups sans pouvoir les éviter ni les rendre. Cette disproportion conduit l'auteur à critiquer sévèrement la stratégie (ou l'absence de stratégie) de Saddam Hussein (sans parler de ses erreurs diplomatiques). Toute armée défiant les États-Unis sur le terrain de la guerre moderne (chars, avions, électronique), est perdue. En revanche, sur celui de la guerre non conventionnelle, un adversaire conserve ses chances, comme on l'a vu en Somalie en 1994. La honte du Vietnam effacée, les Américains se considèrent aujourd'hui comme invincibles. Ce « syndrome du vainqueur » fut fatal aux Allemands après 1871 et après 1940, aux Français après 1918, aux Israéliens après 1967. Pourquoi pas aux Américains demain ?
Georg Éditeur, Genève. 260 pages, cartes et bibliographie. 159 F

D. V.



Famille et société
par Alain de Benoist

Quand la famille se portait bien, elle était critiquée de toutes parts. Aujourd'hui, elle est en crise, et, paradoxalement, plébiscitée partout. Dans les sondages, 88 % des Français la désignent comme une valeur essentielle. Les hommes politiques ne sont pas en reste. Même la gauche est revenue de ses préventions, et ne la considère plus comme une institution conservatrice. Pourtant le paysage familial ne cesse de se désagréger. Et l'Église aussi est impuissante devant le phénomène. Or le modèle familial qui continue d'être prôné est celui imposé par la bourgeoisie au siècle dernier. Alain de Benoist rappelle que cette référence n'a pas toujours primé, et qu'au cours du temps, l'institution de la famille n'a eu de cesse d'évoluer, tout en conservant certains caractères intrinsèques. Il nous invite justement à l'étude de ces variations et de ces « invariants ».
Le Labyrinthe. 186 pages, 120 F.

M. M.

Pages réalisées par Jean-Paul Angelelli, Jean-Joël Brégeon, Philippe Conrad, Macha Manski, Virginie Tanlay, Frédéric Valloire, Eric Vatré, Dominique Venner.


DR

Robert Brasillach

Lettre ouverte à une historienne

Mis en cause par Madame Verdès-Leroux dans son livre *Refus et violence : politique et littérature à l'extrême droite des années trente aux retombées de la Libération*, Gallimard, 1996, Gilbert Comte lui a adressé la mise au point suivante. Celle-ci m'est parvenue comme à quelques autres. Sa qualité littéraire et l'intérêt historique qu'elle présente comme témoignage des mœurs intellectuelles de notre temps, m'ont convaincu de la publier.

D.V.

Madame,

À la page 436, votre ouvrage consacré aux Refus et violence à l'extrême droite, *entre 1930 et 1962, me met en cause personnellement, et d'une façon très discutable. Selon vous, des réflexions de François Mauriac sur Robert Brasillach* « ont été récupérées et falsifiées » *par mes soins, lors d'une double page consacrée à l'écrivain par* Le Monde, *en février 1970.*

Votre thèse d'une « opération » *du journal, fondée sur la* « coupure » *intentionnelle du texte de Mauriac ne résiste malheureusement pas à une lecture complète et attentive des passages incriminés.* Le Monde *a reproduit très largement le* Bloc-Note *de Mauriac, avec les quatre mots* « à ses propres yeux » *supprimés selon vous.*

À propos d'« yeux », *il me faut donc vous demander où, dans ce cas, vous avez mis les vôtres ? Un mensonge volontaire de votre part me semble trop maladroit, donc impossible. Peut-être avez-vous bêtement confié, en sous-traitance, la lecture fastidieuse des journaux à la Bibliothèque nationale à quelque étudiant hâtif. Certains universitaires procèdent ainsi. Demeure sans doute la suppression de la formule* « à ses propres yeux » *dans mon article. Si regrettable qu'elle soit, cette omission échappe à toute espèce d'arrière-pensée malhonnête de la part du* Monde, *puisqu'il citait le texte intégral à deux colonnes de ma signature, soit quelques centimètres sur le papier. Aussi, comment pouvez-vous parler d'une* « opération » *tendancieuse et manipulatrice ?*

À un quart de siècle de distance, j'avoue ne pas savoir à quel motif attribuer la disparition de ces quatre mots dans mon article. S'agit-il d'une négligence ou erreur de composition, comme il s'en produit quotidiennement beaucoup dans les imprimeries ? Ai-je moi-même inconsciemment abrégé ? Quiconque écrit connaît de telles mésaventures. Ne vous amusez donc pas trop vite de la mienne. L'une des vôtres étonne tout autant.

À la page 34 de votre livre, vous qualifiez ainsi la défaite allemande à la fin de la Seconde Guerre mondiale d'« armistice du 8 mai 1945 ». *Chacun sait cependant qu'il y eut, ce jour-là, non un simple cessez-le-feu, mais une capitulation inconditionnelle, totale et définitive. Vous utilisez deux fois cette formule inexacte ! Or, ajoutez-vous au terme de votre ouvrage, votre manuscrit a subi de* « très nombreuses retouches ». *Elles n'ont point empêché une si grossière erreur. Qu'en aurait-il donc été si vous aviez écrit dans la hâte ordinaire du journalisme !*

Quoiqu'il en soit, votre jugement sur mon article de février 1970 obéit à une malveillance aussi évidente qu'inexplicable. Taxer quelqu'un de « falsification », *autrement dit le traiter de* « falsificateur », *constitue assurément un grief grave. Pour le formuler, il faut non pas une erreur occasionnelle, un hasard malheureux, mais une conviction profonde, établie d'après des précédents nombreux, incontestables. Vous avez certainement lu beaucoup de mes articles au cours de votre enquête. Très tôt, très jeune, j'ai essayé d'offrir à mes lecteurs un journalisme rigoureux. Je n'y suis certes pas parvenu dès les premiers essais. Mais, très vite j'ai préféré l'analyse, les démonstrations irréfutables aux clameurs furibondes, aux colères pathétiques. Mon article sur Brasillach se conformait à cette règle.*

Aussi recommandait-il de lire les articles du malheureux garçon, non pas d'après quelques morceaux choisis, mais dans la collection de Je Suis Partout, *en entier, où il montrait, selon moi, un* « tempérament passionné, volontiers implacable, converti en ange exterminateur », *avec* « des mots qui tuent et font tuer » *; quelques citations déplorables complétaient, justifiaient mon propos. Était-ce là une* « opinion partisane » *en sa faveur, comme vous le soutenez ? Vous aviez bien le droit d'estimer mon travail éventuellement incomplet. Pas celui de lui attribuer un sens exactement contraire à son contenu. Écrire ainsi contre l'évidence réclame beaucoup d'audace et peu de scrupules. Il faut aussi un certain toupet pour limiter la double page du* Monde *à mon intervention et à celle de Mme Guitard-Auviste, sans rien reproduire, même allusivement, du très beau, très noble texte de Pierre-Henri Simon sur le même sujet. Vous avez peut-être hésité à prendre à partie la mémoire de ce si honnête homme.*

Les nouveaux anciens combattants de la Seconde Guerre mondiale

Votre paragraphe relatif à l'épisode m'étonne quand même par son acrimonie, sa méchanceté. Vos insinuations, déformations, interprétations et incriminations impriment à votre texte le tour et le ton d'un règlement de comptes personnel. Pourtant nous ne nous connaissons pas. Nous ne nous sommes même jamais vus. Je n'ai jamais rompu aucune espèce de lance contre vous. Alors, à quoi tiennent donc vos mauvais procédés ? Seriez-vous la parente, l'amie, l'épouse d'un de ces nouveaux anciens combattants de la Seconde Guerre mondiale, nés après 1950, qu'il m'arrive d'agacer par mon scepticisme à l'égard de leurs exploits ? La confondante agressivité de votre démarche, votre attitude calomnieuse, mensongère, autorisent toutes les hypothèses.

Par certaines de ses remarques, votre ouvrage mériterait évidemment mieux qu'une condamnation sans appel. Beaucoup d'entre elles, judicieuses et utiles contrastent curieusement avec un sectarisme diffamateur, comme si votre livre avait été écrit par deux personnes différentes, sans se contrôler l'une l'autre, de même que votre identité réunit deux noms différents. Verdès travaille beaucoup, non sans commettre bien des erreurs, mais Leroux répand des sornettes. Je me garderai bien d'entrer dans votre psychologie contradictoire. L'exercice prendrait du temps. Je consacre le mien à des travaux plus intéressants. (...)

Pour moi, je préfère m'en tenir à quelques conclusions simples. Vos attaques présentent un caractère public. Il faudrait donc leur répondre publiquement. Mais comment ? Où ? Dans l'état des mœurs ou du rapport des forces, aucun quotidien ou hebdomadaire de quelque influence ne m'accordera la place pour commenter vos Refus et violence *comme ils le méritent. Il ne me reste qu'à mettre en circulation des photocopies de cette lettre dans les milieux politique, journalistique et littéraire où je conserve quelque crédit et où vous aurez peut-être des lecteurs. Chacun en fera le meilleur usage. La vérité s'en trouvera satisfaite.*

Dispensez-vous d'attendre mes hommages. Je vous les enverrai bien. Mais, indisciplinés comme je les connais, ils refuseront de se rendre jusqu'à votre porte. Je les vois déjà descendre de la lettre, sauter dans la rue, se rendre jusqu'au jardin, vous mettre en mannequin au milieu d'une ronde avec un bonnet d'âne sur les cheveux. Je vous épargne bien volontiers cette cérémonie, et vous abandonne donc dans l'état où le sort vous laisse avant moi.

GILBERT COMTE